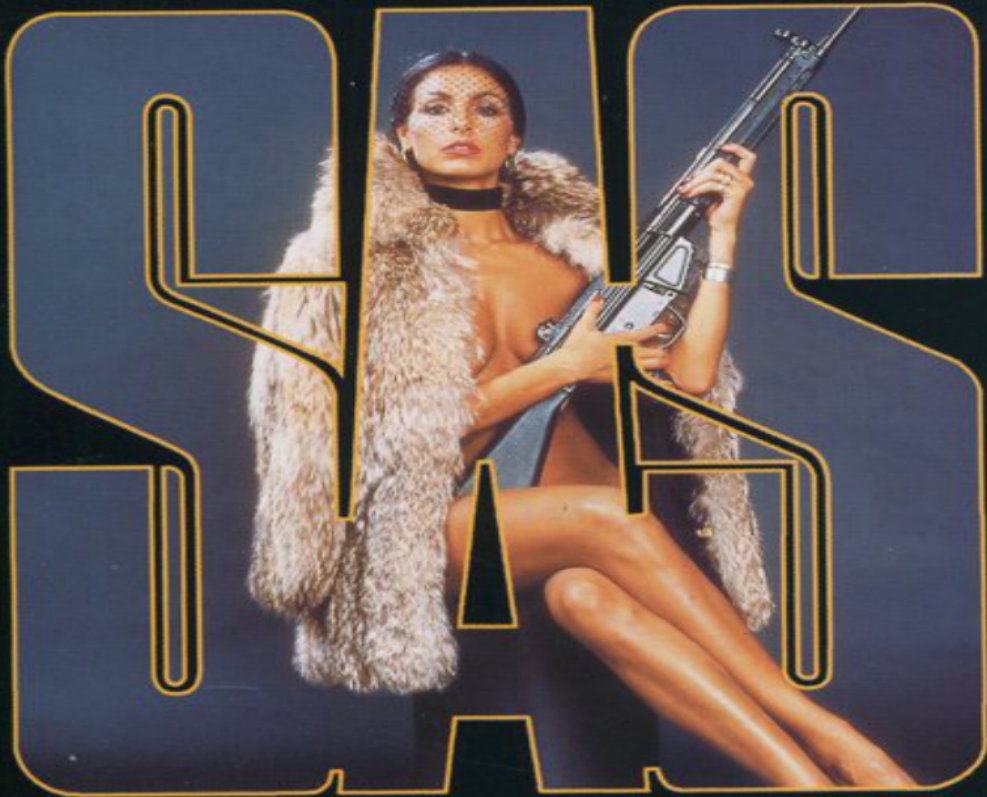


SAS [040] – Les sorciers du Tage

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LES SORCIERS DU TAGE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



LES SORCIERS DU TAGE

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Pion, 1975.

© SAS, Vaugirard 1996.

© Éditions Gérard de Villiers, 2005.

ISBN 2-84267-299-2

CHAPITRE PREMIER

Un vieux Boeing 707 de la T.A.P. qui se préparait à atterrir sur l'aéroport de Lisbonne, passa en rugissant au-dessus de l'autoroute de Porto, filant vers le nord du pays. Encore des réfugiés d'Angola. Il en arrivait cinq cents par jour et plus de deux cent cinquante mille Blancs attendaient encore à Luanda qu'on les évacue. Joe Walker, ses appareils en bandoulière, acheva d'uriner et revint sans se presser sur le chemin poussiéreux qui rejoignait l'autoroute longeant les murs blancs de la caserne du Premier Régiment d'artillerie légère. Avec son blue-jean rapiécé et troué aux fesses, son œuf colonial dégoulinant sur sa ceinture, ses lunettes fumées carrées aux verres épais comme des loupes, son teint couperosé et sa tonsure naturelle terminant ses 1 m 95, Joe Walker ne passait pas inaperçu. Mais rien en lui n'évoquait le capitalisme, ce qui était l'essentiel, au Portugal, en mai 1975, surtout là où il se trouvait.

Le Premier « Ralis », comme on l'appelait, était pratiquement en état d'insurrection depuis le coup du 25 avril 1974. Des « soviets » de simples soldats avaient remplacé les officiers et personne ne savait qui commandait. Ceux qui s'aventuraient à l'intérieur de la caserne ne savaient jamais ce qui les attendait.

Joe Walker passa devant la vieille moto que mettait à sa disposition l'Associated Press, vérifia qu'elle était bien calée, prit un film dans une des sacoches.

Inquiet, il consulta sa montre. Alfonso et Guadeloupe avaient franchi le portail blanc trois quarts d'heure plus tôt. D'un pas nonchalant il se rapprocha de la foule qui entourait l'entrée de la caserne. Plusieurs centaines de jeunes, garçons et filles, brandissaient des drapeaux rouges ornés de la faucille et du marteau du M.R.P.P. [1], un des partis de gauche les plus virulents du nouveau Portugal. Hurlant à intervalles réguliers des slogans antifascistes éculés.

Manifestation de soutien au 1^{er} Ralis. En réalité, pression discrète sur les artilleurs pour les faire agir sur le Conseil de la Révolution considéré trop à droite, bien qu'il ait déjà nationalisé toutes les

banques, muselé la presse et fait fuir soixante mille « riches » au Brésil. Mais ce n'était pas assez pour certains. Publiquement, le général Otelo de Carvalho s'était plaint qu'on ne fusillât pas assez.

Joe Walker se faufila avec prudence entre les groupes et s'approcha de la grille. Deux soldats en tenue camouflée la gardaient, G3 automatique à l'épaule. Barbus, sales, des colliers de perles multicolores autour du coup, plaisantant avec les manifestants. Du coin de l'œil, Joe Walker inspecta la cour vide. Les manifestants attendaient le retour d'une délégation porteuse de leurs vœux de victoire. Non loin de l'entrée, quelques soldats étaient étendus nonchalamment sur une automitrailleuse garée en travers de la cour. L'un jouait de la guitare. Aucune trace de Guadeloupe et d'Alfonso. Joe Walker cracha par terre. Ce que les Portugais faisaient à longueur de journée. Il était inquiet. Une atmosphère pesante régnait sur Lisbonne.

Tout le bas quartier des affaires, entre le Rossio [2] et la mer, était toujours aussi sale, chaud et animé, mais les murs disparaissaient sous les affiches rouges et les calicots. Annonçant la mise en autogestion d'une entreprise ou proclamant le soutien en défection des divers partis à la lutte antifasciste. Les affiches du M.F.A. – le mouvement des Forces Armées – étaient omniprésentes, représentant un soldat et un paysan sous la légende : « MFA E O POVO. O POVO E MFA [3] ». Personne ne faisait plus attention depuis longtemps aux militaires en tenue camouflée qui déambulaient dans les rues écrasées de chaleur et vides de touristes. Ceux-ci avaient fui la révolution. La plupart des hôtels étaient déserts. Les prix avaient augmenté de 35 % en six mois alors que le salaire minimum était fixé à seulement quatre mille *escudos* [4]. Seul le soleil continuait immuablement à chauffer les vieilles pierres du Castelo S[8]o Jorge, qui domine les ruelles tortueuses d'Alfama. À côté de Joe Walker, une fille huileuse comme une olive brandit le poing et hurle : « *Abaxa O fascismo !* [5] » Calmée, elle sourit au photographe. Joe lui rendit son sourire, se demandant ce que ferait la foule si elle savait qu'un agent de la C.I.A. assistait à leurs ébats...

Joe Walker était photographe free-lance et informateur à mi-temps pour la Central Intelligence Agency. En traînant dans les manifestations, il glanait des petits tuyaux qui lui étaient chichement payés ou il servait d'agent de liaison. Comme aujourd'hui. Certains de ceux qui renseignaient les Américains ne voulaient pas avoir à faire directement aux agents de la Company en place à l'ambassade.

Au Portugal, la C.I.A. s'était laissé d'abord surprendre. Depuis, elle

mettait les bouchées doubles. Tout le personnel de l'ambassade avait été remplacé. Le plus ancien était à son poste depuis onze mois... Steve Thomas, le nouveau chef de station de la Company ne restait pas les deux pieds dans le même sabot. Faisant feu de tout bois. Une mauvaise surprise suffisait. La Company avait appris le coup du 25 avril par les journaux.

Joe Walker s'immobilisa. Un couple venait de sortir du bâtiment principal de la caserne. Il attacha son regard de myope sur les longs cheveux roux de Guadalupe Sanchez. Sa démarche dansante faisait ressortir des hanches trop importantes. Mais aux yeux de Joe elle avait beaucoup de charme. Guadalupe passait son temps à se frotter comme une chatte à tous les mâles. Même l'œuf colonial et le style clochard de Joe ne la rebutaient pas. Un soir où il donnait un coup de téléphone de la cabine en acajou et en verre du *Gremio Litterario* elle s'était glissée silencieusement à côté de lui, s'était accroupie, protégée des regards par la paroi d'acajou et lui avait administré une fellation fougueuse tandis qu'il se battait avec l'opératrice. Le *Gremio Litterario* avait beau être désert à l'exception du barman, c'était quand même un beau geste. Guadalupe, journaliste en rupture de ban, avait toujours eu un appétit sexuel considérable, mais la Révolution semblait l'avoir décuplé. À côté d'elle, Alfonso, son mari, semblait falot et écrasé. C'était pourtant un excellent journaliste. Avant le 25 avril. Joe Walker quitta les cheveux roux de Guadalupe pour suivre sa veste claire. Le couple traversait la cour d'un pas rapide. Le soulagement de Joe ne dura pas longtemps. Un officier venait de surgir de la caserne et courait derrière. Ils s'arrêtèrent et se retournèrent.

Que se passait-il ? Joe savait qu'ils avaient été rendre visite à un informateur qui devait les renseigner sur les intentions des Soviétiques... Il était là pour ramener le plus vite possible les nouvelles à Steve Thomas. Ce dernier savait que le K.G.B. déployait des efforts frénétiques au Portugal, faisant parvenir chaque mois deux à trois millions de dollars au Parti communiste portugais. Il fallait connaître exactement leurs véritables intentions. Ce genre de renseignements, les satellites les plus sophistiqués ne pouvaient les obtenir. Il fallait aller les chercher dans la tête de ceux qui les connaissaient.

Joe Walker colla à son œil le viseur de son téléobjectif et le braqua sur l'officier et le couple. Scrutant leurs traits. Guadalupe regardait ses pieds, souriant d'un sourire mécanique. Mais l'angoisse se lisait beaucoup plus nettement sur le visage de Alfonso, à ses mâchoires crispées, à son regard trop fixe. Ils s'étaient remis à marcher.

Instantanément, Joe Walker sentit que quelque chose n'allait pas. L'officier qui les escortait ne semblait pourtant pas vouloir les empêcher de sortir. Bizarre. Mais les choses se passaient d'une étrange façon à Lisbonne. Feutrée, dissimulée, sournoise. L'après-midi, il s'était rendu au domicile d'une informatrice héritière d'une des vieilles familles de colons portugais. Jeune, ravissante, bien élevée. Très riche. Un domestique embarrassé lui avait annoncé à haute voix : « Dona Binhina est partie en Belgique ». Il avait couru ensuite derrière lui dans la rue pour lui glisser à voix basse au moment où il enjambait sa moto : « Senhor, elle a été arrêtée, ne revenez plus. »

Guadaloupe, Alfonso et le lieutenant atteignirent la grille de la caserne. Joe Walker rencontra le regard de Guadaloupe. La jeune femme, d'habitude peu avare de sourires, ne broncha pas. Comme si elle avait supplié Joe de ne pas se manifester. Celui-ci recula un peu, l'estomac contracté, et remonta ses lunettes d'un geste nerveux. Si la foule le prenait à partie comme « fasciste », cela risquait d'être très désagréable. Depuis la tentative de contre-révolution spinoliste, les excités des partis extrémistes voyaient des espions partout. Et particulièrement de la C.I.A. S'ils avaient su à quel point les Américains étaient désarmés ! Le K.G.B. soviétique, lui, envoyait ses officiers par pleins avions, sous toutes les couvertures. En missions culturelles, sociales, économiques, militaires... Même le Cirque de Moscou. Même une cosmonaute importée en droite ligne du centre spatial de Baïkonour.

Joe sentit sa langue se transformer en carton. Le lieutenant, d'un signe discret, venait d'appeler les soldats étalés sur l'automitrailleuse. Un à un, l'arme à l'épaule, ils le rejoignaient.

Les slogans des militants du M.R.P.P. s'étaient tus à l'arrivée du lieutenant. Abrité derrière un groupe de manifestants, Joe Walker observa ce qui se passait. Le petit groupe s'arrêta la grille franchie. L'officier semblait bavarder amicalement avec Guadaloupe et Alfonso. Les soldats attendaient, mêlés aux premiers rangs des manifestants. Il respira. On les avait seulement accompagnés. Il était trop loin pour entendre ce qui se disait... Il comprit aux gestes d'Alfonso qu'il expliquait que sa voiture, une Mini-Austin blanche était garée sur le chemin de terre rejoignant l'autoroute, engluée dans la foule des manifestants. Le lieutenant cria un ordre, et les soldats, très décontractés, écartèrent les premiers rangs, dégageant l'Austin blanche. Joe Walker cala, à tout hasard dans son viseur, le collier de barbe du lieutenant et prit la photo. Il était très jeune, les traits réguliers.

Un des soldats, galamment, ouvrit la portière à Guadaloupe. La

jeune femme ramena autour d'elle les plis de sa large jupe et monta dans la petite voiture. Toujours aussi contracté, Alfonso fit le tour et ouvrit sa portière. La foule silencieuse observait le couple. Guadalupe personnifiait l'élégance bourgeoise, avec ses colliers, ses boucles d'oreilles et son décolleté. Alfonso avait un costume bleu et une cravate. Sans les soldats, on les aurait sûrement pris à partie.

Joe Walker allait partir en avant prendre sa moto pour les suivre lorsqu'une certaine raideur dans les gestes d'Alfonso le retint. Ce dernier se retourna, et son regard rencontra le sien. Joe Walker y lut une peur viscérale. Il se figea, essayant de se fondre dans la foule. Sa haute taille le désignait à l'attention comme une mouche dans une tasse de lait. Heureusement les militants du M.R.P.P. n'avaient d'yeux que pour leurs militaires bien-aimés. Alfonso se laissa tomber sur le siège de l'Austin et claqua la portière. Alors qu'il était censé communiquer immédiatement à Joe ce qu'il savait.

Signe de danger.

Le moteur de la petite voiture gronda. Dans quelques secondes, ils seraient tirés d'affaire. Joe se dit qu'il en serait quitte pour les rattraper sur l'autoroute.

Les soldats s'avancèrent devant la voiture, écartant les groupes sans rudesse pour qu'elle puisse s'éloigner. Docilement les manifestants du M.R.P.P. firent la haie. La Mini avançait très doucement entre deux rangs de visages fermés. Il lui restait quelques mètres à parcourir avant de pouvoir prendre de la vitesse.

Tout se passa alors très vite. Joe Walker vit le lieutenant barbu s'approcher de trois soldats et leur dire quelque chose à voix basse. La Mini était à une vingtaine de mètres, en accélération. Calmement, sans un geste de trop, les trois soldats épaulèrent leurs G3, visant la Mini. Comme dans un cauchemar, Joe vit les mains tirer les leviers d'armement, les doigts appuyer sur les détentes. Les détonations crépitèrent, assourdissantes. Une quinzaine... Rapprochées comme un long coup de tonnerre.

L'Austin se mit à zigzaguer, roula trente mètres puis alla terminer sa course dans le talus longeant le mur de la caserne... Joe pouvait distinguer les silhouettes de Guadalupe et d'Alfonso, tassés sur leur siège, immobiles. Il avait envie de vomir. Les soldats rabaissèrent leurs G3, aussi calmes que dans un stand. Des cris variés fusèrent de la foule des manifestants. Les Portugais n'étaient pas des sanglants. Depuis le début de la révolution, il n'y avait eu que quatre morts... Tranquillement, le lieutenant mit ses mains en

porte-voix devant la bouche et hurla à la foule un seul mot :

— PIDE !

La police secrète de Salazar haïe de tous les Portugais... Aussitôt ce fut la ruée vers l'Austin. Hurlant, glapissant des insultes, les militants du M.R.P.P. se précipitèrent à la curée. Mécaniquement porté par ses voisins, Joe Walker suivit. Ne comprenant toujours pas la raison de ce meurtre brutal. Les soldats qui avaient tiré se mirent en marche à leur tour.

*

* *

Guadaloupe hurlait sans discontinuer d'une voix hystérique, le visage inondé de sang. Celui-ci avait coulé sur son T-shirt clair et sa jupe. Un des soldats ouvrit la portière et la tira dehors. Un autre l'encadra aussitôt, la protégeant de la foule prête à la lyncher. Une fille lui cracha en plein visage. Brutalement, le lieutenant écarta les premiers rangs, leur cria de reculer.

Dodelinant de la tête, les traits déformés, Guadaloupe continuait à crier, sans même se débattre. Joe ne pouvait se rendre compte de la gravité de ses blessures. Il vit seulement qu'une balle avait pénétré en séton dans sa joue gauche et que le petit doigt de sa main droite manquait. De toute façon, deux soldats la soutenant sous les aisselles l'entraînaient de nouveau vers la caserne. Joe Walker fit le tour de l'Austin. Plusieurs balles étaient entrées à l'arrière du toit à cause de la pente du chemin. Sans même briser la lunette arrière. Le pare-brise percé d'impacts était opaque ainsi que la glace de la portière gauche. Alfonso était effondré sur son volant et une large tache de sang s'élargissait au milieu de son dos sur son costume clair. Il avait été tué sur le coup. Joe Walker n'arrivait pas à détacher les yeux de la tache rouge. Il recula enfin avec des gestes d'automate, ne pensant même pas à prendre une photo. Il voulait savoir ce qui arrivait à Guadaloupe. Se dégageant de la foule, il rattrapa le petit groupe. On continuait à cracher sur la jeune femme, mais elle semblait à demi inconsciente, le visage toujours inondé de sang.

Réunissant son courage, Joe dépassa le groupe de Guadaloupe et des soldats s'avançant vers la grille de la caserne. Aussitôt deux soldats lui barrèrent le passage. Il sentit un objet tiède et dur s'enfoncer dans son œuf colonial. Il baissa les yeux et vit le canon encore chaud d'un G3 tenu par un militaire moustachu qui lui arrivait à l'épaule. Le lieutenant s'approcha de lui :

— Senhor ?

Joe Walker avala sa salive, reculant de quelques centimètres.

— Pourquoi a-t-on tiré sur ces gens ? Je suis reporter-photographe et...

Le lieutenant leva la tête, toujours aussi calme.

— C'étaient des agents de la PIDE. Nous les avons exécutés.

— Mais cette femme est blessée, balbutia Joe.

— Nous la soignerons, fit l'officier sèchement. Nous ne sommes pas des tortionnaires.

Tournant le dos à Joe Walker, il rentra dans la caserne escortant Guadeloupe et les deux soldats. Joe vit le groupe s'approcher d'une jeep et y faire monter la jeune femme. Le véhicule démarra aussitôt et fonça vers la grille en klaxonnant. Au passage, Joe Walker aperçut deux civils mêlés aux militaires. La jeep dévala le chemin de terre et disparut vers l'autoroute. Joe hésita, puis se dit qu'il serait trop dangereux de la suivre. La foule continuait à s'agglutiner autour de l'Austin contenant le cadavre d'Alfonso. Poussée par une curiosité morbide. Joe Walker essaya de remettre son cerveau en marche. Il fallait coûte que coûte prévenir Steve Thomas. Alfonso et Guadeloupe avaient sûrement découvert quelque chose de vital pour qu'on les ait exécutés avec autant de brutalité.

Au moment où il allait s'éloigner, il aperçut un civil surgir du bâtiment et s'approcher du lieutenant qui avait ordonné l'exécution du couple. Petit, chauve, vêtu d'un costume marron mal coupé. Instantanément Joe fut en éveil. Tout doucement, pour ne pas attirer l'attention des soldats, il braqua son téléobjectif sur les deux hommes, fit le point sur l'infini et appuya sur le déclencheur de son Leica, pendant à la hauteur de son estomac. Le « Clic » se perdit dans les rumeurs de la foule. Il prit ainsi trois photos au jugé, avant que le civil inconnu ne disparaisse à nouveau dans la caserne.

Puis il recula, et traversant la foule, il s'éloigna vers sa moto.

Se demandant ce qui s'était passé dans la caserne. Dans quel piège étaient tombés Guadeloupe et Alfonso Sanchez ?

Plusieurs soldats montaient maintenant la garde autour de l'Austin, pour empêcher les curieux d'approcher. Un manifestant avait pourtant eu le temps d'inscrire en rouge les lettres « PIDE » sur le capot à l'aide d'une bombe à peinture. Alfonso était toujours effondré sur le volant, une nuée de mouches agglutinées autour de la tache de sang dans son dos.

Joe Walker se voûta un peu plus, les mains moites, la sueur coulant le long de son torse, collant sa chemise sale à sa peau. Un gamin de huit ans, à côté de l'Austin, brandissait un drapeau rouge en direction des soldats. Ravi. Joe était dans un tel état de nerfs qu'il mit bien cinq minutes à s'apercevoir que, si sa moto ne démarrait pas, c'était seulement parce qu'il avait oublié d'ouvrir l'essence.

Le bruit des détonations des G3 résonnait encore dans ses oreilles.

CHAPITRE II

La photo apparut sur le mur, remplissant tout l'écran amovible, légèrement floue à cause de l'agrandissement considérable. Un homme de profil, en train de discuter avec un officier portugais que l'on ne voyait que de dos. L'estomac proéminent, les épaules voûtées, le crâne chauve. La silhouette d'une poire un peu blette.

— Vous reconnaissez Nicolas Grifanov, annonça dans le noir la voix calme de Steve Thomas, chef de station de la Central Intelligence Agency à Lisbonne. Colonel du K.G.B., chef du Département V du Premier Directoire Général chargé des opérations à l'étranger, en poste à Lisbonne comme troisième secrétaire à l'ambassade soviétique. Spécialité : sabotage et liquidation. C'est lui qui possède la clef de la chambre forte n° 6 du consulat qui contient les fonds envoyés de Moscou pour venir en aide au Parti communiste portugais. A été mêlé à plusieurs meurtres en Allemagne de l'Ouest, à un enlèvement au Mexique et à l'affaire du vol du Mirage, à Beyrouth.

« Sans la présence d'esprit de Joe, nous n'aurions jamais su que le K.G.B. était mêlé à la liquidation d'Alfonso et à la disparition de Guadalupe Sanchez. Nicolaï Grifanov a été surnommé par ses collègues *Niekoultourny*[6] en raison de sa brutalité et de sa mauvaise éducation.

La photo resta exposée quelques secondes, puis l'obscurité se fit avant qu'une autre photo apparaisse.

Un homme marchant au milieu de la foule compacte du « Rossio », la place où débutaient toutes les manifestations, abordé par un marchand ambulant de billets de loterie, un journal à la main. Grand, la mâchoire énergique, les cheveux bouclés, vêtu d'une chemise à manches courtes et d'un pantalon « pattes d'éléphant ». Les yeux dissimulés derrière des lunettes noires. La photo, prise au téléobjectif, était remarquablement nette.

— Oleg Yefimovich, annonça Steve Thomas. Rezident du K.G.B. à Lisbonne. Expulsé d'Afghanistan après la mort suspecte d'un journaliste anticomuniste, en 1970. Expulsé de Grèce et du

Koweït. Attaché culturel à Lisbonne. Parle assez bien le portugais.

Clic. La photo disparut. Malko tira une pochette de soie et s'essuya discrètement le front. Il dégoulinait de sueur. L'air conditionné fonctionnait mal dans ce sous-sol de l'ambassade U.S. et la température extérieure atteignait 38°C. Juin, juillet et août étaient invivables à Lisbonne.

Un autre document apparut sur le mur : un civil trapu et râblé, une serviette noire à la main, sans cravate, le col ouvert sur une veste mal coupée, sortant d'un immeuble sous l'œil bovin d'une sentinelle de l'armée portugaise.

— Youri Frolov, annonça Steve Thomas. Chef du Département A, du Premier Directoire Général. Spécialiste de la Désinformation. Déjeune deux fois par semaine avec le colonel Goncalves, chef de la Cinquième Division de l'armée portugaise. Chargé de la propagande et de la « dynamisation culturelle ».

Vingt secondes. Clic. Une autre photo. Un homme plus jeune, le visage barré d'une moustache à la Hitler, montant dans une voiture devant un immeuble moderne.

— Igor Vitali, annonça la voix dans le noir. Adjoint de Youri Frolov. Capitaine au Premier Directoire Général. Nous ne savons pas grand-chose sur lui, c'est son premier poste à l'étranger.

Clic. L'écran resta blanc quelques secondes puis un groupe de trois hommes apparut sortant d'un hôtel. Malko, avec un picotement désagréable au creux de l'estomac, reconnut l'Altis. Celui où il séjournait. Les trois inconnus avaient un air de famille : grands, mal habillés, le visage sérieux, l'air de fonctionnaires.

— Celui de gauche s'appelle Radko Hotovi, annonça Steve Thomas. Il est capitaine du Statni Tajna Bespecnost — Le S.T.B. — les services secrets tchèques. Avant d'être ici, il se trouvait en poste au Yemen où il ravitaillait les rebelles antigouvernementaux. À été expulsé. À Lisbonne, il habite l'hôtel Altis et se fait passer pour le représentant d'une firme de machines-outils, comme ses deux compagnons. Nous n'avons pas les véritables identités de ceux-ci, mais ils appartiennent également au S.T.B. Ils sont à Lisbonne depuis trois semaines, et nous ignorons tout de leurs activités.

La photo disparut. De nouveau, l'écran resta blanc.

Puis la voix de Steve Thomas dit avec un rien d'ironie :

— Et maintenant, voilà votre fiancée, la belle Natalia Grifanov.

Une jeune femme blonde, aux cheveux courts, emplît tout l'écran. Le nez retroussé, les pommettes saillantes, vêtue d'une robe à

fleurs au décolleté carré, mal coupée et sage, qui n'arrivait pas à faire oublier un corps peut-être un peu trop charnu, plein d'une sensualité animale. Le sourire était inconsciemment provoquant. La photo resta près d'une minute sur le mur. Malko entendit la porte de la salle de projection s'ouvrir, et quelqu'un entra, puis s'assit derrière lui.

Enfin, la lumière revint.

Malko se leva et se retourna, dévisageant le nouveau venu. Ce dernier se leva aussitôt et tendit la main à Malko.

— Ibrahim Salvador.

Il était bâti comme un bûcheron, avec un visage buriné et très bronzé, où ressortaient deux yeux très clairs. Sa poignée de main écrasa les phalanges de Malko.

— Ibrahim est brésilien, expliqua Steve Thomas. Il a travaillé avec la Company à Rio. Il est venu ici nous donner un coup de main.

Ibrahim découvrit des canines éblouissantes dans un sourire de fauve. À côté de lui, Steve semblait chétif et malade.

De lourdes poches soulignaient ses yeux gris, avec ses cheveux grisonnants rejetés en arrière, son visage régulier et son sourire perpétuellement sarcastique, il ressemblait plus à un play-boy qu'à une barbouze. C'était pourtant un bourreau de travail... Arrivé depuis onze mois, il essayait de rattraper le temps perdu dans des circonstances très difficiles...

— J'espère que vous allez vous mettre très prochainement au travail, dit Steve Thomas à Malko. Nous en avons fichtrement besoin avec l'équipe qu'il y a en face de nous ! Heureusement que nous avons notre arme secrète. (Sa bouche se tordit sarcastiquement.) Espérons qu'elle est vraiment secrète.

Malko n'était arrivé à Lisbonne que depuis une semaine. Il s'était installé à l'hôtel Altis, se faisant passer pour un expert économique allemand – une couverture complète préparée par le bureau de Vienne – et n'avait eu volontairement que très peu de contacts avec l'ambassade américaine et la Company. On l'avait arraché à son château de Liezen deux jours avant son départ pour une croisière en Grèce pour une mission « facile ».

Les Américains étaient en contact avec Natalia Grifanov depuis plusieurs mois. Les contacts avaient commencé à Moscou avant qu'elle ne vienne au Portugal avec son mari. Natalia avait manifesté l'intention de passer à l'Ouest. Bien entendu, lorsqu'il s'agissait de la femme d'un haut fonctionnaire du K.G.B., la C.I.A.

était extrêmement méfiante. Cela pouvait être une provocatrice ou simplement un agent double. Malko ignorait les tractations qui avaient eu lieu, les vérifications effectuées, mais Steve Thomas lui avait appris que Langley [7] avait finalement donné le feu vert à l'opération. Pour une raison très simple. La Company, à Lisbonne, était en mauvaise posture. Ignorant les véritables intentions du K.G.B. Une tentative d'infiltration dans les milieux proches du K.G.B. et des communistes portugais avait tragiquement échoué, avec la mort d'Alfonso Sanchez et la disparition de sa femme, trois semaines plus tôt. Le seul moyen de contrer le formidable appareil du K.G.B. à Lisbonne était de réussir l'opération « Natalia ». Si la Soviétique était sincère, elle pourrait donner des renseignements précieux... Mais la C.I.A., prudente, avait décidé que le « contact » de Natalia serait Malko. Mettant ainsi une cloison pare-feu entre les Américains et le K.G.B. À aucun prix, il ne fallait que la C.I.A. puisse être impliquée au Portugal dans la défection d'une Soviétique... De plus, Malko parlait parfaitement le russe, il l'avait appris enfant, et cela faciliterait les contacts. Natalia, en dehors de sa langue natale, ne parlait que quelques mots d'anglais et de portugais.

Malko avait rencontré Natalia trois fois dans des réceptions diplomatiques et officielles où l'ambassade américaine s'était arrangée pour le faire inviter. Ils avaient échangé quelques discrets regards et des banalités et il lui avait semblé que la Soviétique n'était pas indifférente au charme de ses yeux dorés...

Il restait un dernier point à régler. Natalia devait identifier de façon certaine son « contact ». Malko allait donc se trouver « accidentellement » sur son chemin. Après les trois rencontres précédentes, elle saurait qu'il ne s'agissait pas d'une coïncidence... Ensuite, il n'y aurait plus qu'à attendre qu'elle choisisse elle-même l'occasion favorable. Un code avait été établi de longue date. Le jour où un bouquet de fleurs serait oublié à la fin de la journée sur la lunette arrière de la Volga des Grifanov, cela signifierait que Natalia était prête à partir le soir même.

Steve Thomas avait mis Malko en garde. Ce genre d'histoire pouvait traîner pendant des semaines ou des mois... Ce qui n'arrangeait pas la C.I.A.

— Bon, laissez-moi vous briefer sur Natalia, commença l'Américain. C'est elle qui a fait les premières avances à nos gens de Moscou. Elle est mariée depuis deux ans à *Niekoulturny*, ce qui, en soi, est une raison suffisante pour vouloir s'enfuir... Grâce à nos contacts, nous avons pu savoir qu'avant son mari actuel, elle a été mariée à un important physicien soviétique installé à Leningrad.

Nous n'avons pu l'identifier de façon certaine. Il est mort accidentellement et, six mois plus tard, Natalia a épousé Grifanov. Il semble qu'elle ne se soit mariée avec un officier du K.G.B. que dans l'espoir de pouvoir partir à l'étranger et quitter définitivement l'Union Soviétique... Il paraît qu'elle est folle de tous les produits occidentaux et qu'elle a même été arrêtée pour marché noir à Moscou. Relâchée immédiatement sur l'intervention de son mari. À Lisbonne, elle dévalise les parfumeries et les boutiques de prêt-à-porter. Natalia semble avoir eu déjà plusieurs aventures dans la colonie soviétique. Elle est sensible au charme masculin et nous pensons que c'est un élément qui jouera en votre faveur pour accélérer sa décision.

Malko se permit un sourire discret. Le flatteur vit toujours aux dépens du flatté...

— Maintenant, fit tranquillement Steve Thomas, tout ce que je vous raconte est peut-être faux, et Natalia est peut-être une très bonne agente du K.G.B. qui s'apprête à nous jouer un tour de cochon...

— À me jouer, corrigea Malko.

Steve Thomas ne releva pas.

— Ibrahim vous aidera, dit-il. C'est lui qui a trouvé un endroit sûr pour abriter Natalia en attendant que nous puissions lui faire quitter le pays. Il assurera votre protection rapprochée au cas où les choses ne se passeraient pas comme prévu.

Délicat euphémisme. Prudent, Malko avait emmené à Lisbonne son fidèle maître d'hôtel turc, Elko Krisantem, qui maniait aussi bien le fer à repasser que le parabellum. Avec une préférence marquée pour ce dernier ustensile...

— Joe Walker assurera la liaison, continua Steve Thomas.

Il ouvrit la porte donnant sur le couloir et appela.

— Joe, come on in !

Il s'effaça pour laisser entrer le photographe. Un sourire joyeusement sarcastique aux lèvres.

— Je vous présente, Joe, le meilleur photographe d'espionnage.

La longue silhouette était plutôt insolite. Près de deux mètres, vêtu d'un ensemble blue-jean râpé et rapiécé ; un « œuf colonial » impressionnant dépassait de sa ceinture, écartant les boutons de sa chemise douteuse. Les yeux chassieux étaient dissimulés derrière des verres fumés rectangulaires, eux-mêmes reposant sur des verres de myope épais comme un blindage. À la couperose de ses tempes,

Malko se rendit compte que le photographe ne buvait pas que de l'eau... Son sourire fit apparaître des chicots noirâtres qui allaient très bien avec le reste...

— Joe est free-lance, expliqua l'Américain. Il traîne un peu partout. Le COPCON lui a donné une carte de presse. Il surveille en permanence nos amis du K.G.B. Tous les Soviétiques qui nous intéressent habitent pratiquement la même rue, l'avenida Julio Dinis, parallèle à celle où se trouve le siège du Parti communiste portugais, en face des arènes. Dans trois immeubles modernes. Avec femmes et enfants. Seul, l'ambassadeur demeure à Lapa, pas loin du nôtre d'ailleurs.

— C'est un homme de goût, remarqua Malko.

Lapa était une petite colline au-dessus du Tage, un labyrinthe de petites rues mal pavées, aux vieilles maisons en céramique disparaissant sous les volubilis.

Steve Thomas alluma une cigarette et frotta les poches sous ses yeux.

— Depuis dix ans que je suis en poste, soupira-t-il, je n'ai pas vu une telle concentration d'agents du K.G.B. Et je parle des vieux, de ceux que nous avons déjà identifiés ! Il y a des jeunes, ceux qui sortent d'Union Soviétique pour la première fois... J'envoie par belino toutes les photos de Joe à Washington, ils les comparent à nos archives. Cela donne de bons résultats...

— Qu'allons-nous faire de cette Natalia Grifanov ? demanda Malko.

Steve Thomas remit ses lunettes, des Ray-Ban pour myope, et dit :

— Essayer de retrouver Guadalupe Sanchez. Le jour où son mari a été abattu et où elle a disparu, ils venaient de rencontrer dans la caserne du 1^{er} Ralis, leur meilleur informateur. Un officier, membre du Parti communiste, qui travaillait avant le coup au Deuxième Bureau de l'armée. Ils ont sûrement appris quelque chose de très important. Il faut savoir quoi et vite.

— Vous ne croyez pas qu'ils ont liquidé cette jeune femme ?

Malko trouvait Steve Thomas bien optimiste.

— Nous avons des raisons de penser que non, fit l'Américain. Mais Dieu sait où elle est !

Il consulta sa montre.

— Hé, il est temps d'aller déjeuner, dit-il. Je vous expliquerai la suite. Retrouvez-moi au *Gremio Litterario*, rua Evens.

Malko serra la main d'Ibrahim Salvador et de Joe Walker.

Steve Thomas sortit avec lui dans le couloir, remit sa veste.

— Où est votre Turc ? demanda-t-il.

— À l'Altis. Il faut que je le prévienne, je vais téléphoner de votre bureau.

Le règlement de la Company lui interdisait les briefings officiels bien qu'il ait participé à titre officieux à de nombreuses missions de Malko... Malko composa le numéro de l'Altis et demanda la chambre de Krisantem. Le Turc répondit aussitôt.

— Son Altesse Sérénissime a-t-elle besoin de moi ?

Sa voix grave emplit le bureau de Steve Thomas.

Malko retint un sourire. Elko Krisantem n'était vraiment stylé que dans les périodes de grand danger ou lorsqu'il essayait d'impressionner des étrangers. Sa férocité naturelle canalisée par le dévouement qu'il portait à Malko en faisait un allié redoutable. Les communistes ayant exterminé sa famille en Turquie, il n'était pas suspect de sympathie de gauche... Pourtant, ses rapports avec les Américains n'étaient pas toujours parfaits...

— Pas pour l'instant, dit Malko. Vous pouvez aller déjeuner avec nos amis, Chris et Milton qui sont au *Mundial*...

Malko sentit la réticence immédiate de Krisantem. Chris Jones et Milton Brabeck avaient déjà aidé Malko dans de nombreuses missions. Réunissant à eux deux la puissance de feu d'un petit porte-avions et un quotient intellectuel légèrement inférieur à 50, ils étaient parfaits dans les circonstances violentes. Steve Thomas les gardait en réserve pour l'instant. Au vieil hôtel *Mundial*, au cœur de la vieille ville. Les deux gorilles de la C.I.A. le considéraient avec une méfiance teintée d'horreur, et il n'appréciait pas à sa juste valeur, leur rigueur morale. Cela tenait à la façon dont ils s'étaient rencontrés quelques années plus tôt à Istanbul. Chris Jones avait été à deux doigts de cribler de plomb le Turc qui se préparait à assassiner Malko. Ce sont des blessures d'amour propre qui ne cicatrisent pas facilement...

— Si Son Altesse Sérénissime n'y voit pas d'inconvénient, dit Krisantem, je préfère rester ici à l'attendre. »

Malko se retrouva dans « Duque de Loulé », l'avenue en pente où se trouvait l'affreux bâtiment lépreux de briques roses qui abritait l'ambassade américaine. Quelques policiers en uniformes gris fer patrouillaient autour, désabusés et grognons. Depuis la Révolution du 25 avril, ils n'avaient plus aucun pouvoir. Le stationnement

sauvage fleurissait et à la moindre tentative de contravention, ils se faisaient traiter de fascistes... Malko monta dans sa « 504 » de location garée sur le terre-plein. Steve Thomas démarrait déjà au volant de sa Ford noire de fonction. Officiellement, il était attaché commercial, ce qui faciliterait bien les contacts.

Lorsque Malko s'était étonné d'être convoqué à l'ambassade, Steve avait eu son rire sardonique habituel.

— Ils savent déjà qui vous êtes... Le K.G.B. aussi sait travailler. Le tout est qu'ils ne sachent pas ce que vous faites. Votre couverture, c'est pour les Portugais. Ils ne sont pas trop méchants d'ailleurs, sauf en paroles. Sinon, Joe serait au trou depuis longtemps.

Malko enfila l'avenida da Libertade, filant vers le bas de la ville. Un soleil impitoyable grillait les taudis ocres de Lisbonne où s'entassaient un million de miséreux.

CHAPITRE III

— Le Portugal, soupira Steve Thomas, c'est un caméléon vu dans un kaléidoscope...

Belle formule. Malko leva les yeux sur le décor qui l'entourait. Le *Gremio Litterario*, le club le plus sélect de Lisbonne, ressemblait vaguement à un bordel élégant de la fin du siècle dernier, avec son bar tapissé de velours rouge, son ambiance feutrée, ses sièges de cuir profonds où les gens échangeaient à voix basse les derniers *boatas* [8]. Les lourdes tentures avaient connu toutes les intrigues mondaines de l'ancien régime. La salle à manger tapissée de boiseries était alors bourrée tous les jours. Maintenant la somptueuse bibliothèque du premier étage s'empoussiérait, la salle d'escrime était déserte, et même le coquet salon de coiffure décoré de deux armures n'avait presque plus de clients. Les maîtres d'hôtel en queue-de-pie continuaient à être aussi stylés et distants, le bar à scintiller de tous ses cuivres, mais il régnait une atmosphère vaguement sinistre, comme dans les maisons où se trouve un malade à la dernière extrémité. Sur la véranda qui surplombait un jardin délicatement fleuri, la plupart des tables étaient inoccupées.

L'enfilade des petits salons cossus, semés d'objets précieux, était déserte, en dépit de leur agréable fraîcheur. La standardiste se faisait les ongles au standard téléphonique antédiluvien. Le *Gremio Litterario*, jadis bruisant des potins du Lisbonne mondain, était un dinosaure dans le nouvel ordre social...

Malko but une gorgée de vinho verde merveilleusement frais.

— Que voulez-vous dire ?

L'Américain avala d'un coup son porto sec, et son sourire sardonique réapparut.

— Personne n'est vraiment ce qu'il prétend être et tout change sans arrêt. En théorie, c'est le Conseil de la Révolution qui gouverne le pays. Issu du M.F.A., le Mouvement des Forces Armées. Mais il y a tellement de tendances au sein du M.F.A. qu'elles se paralysent mutuellement. Les spinolistes, qui, effrayés

de la tournure des événements, voudraient bien freiner, laisser les partis gouverner, les « tiers-mondistes » qui veulent tout de suite une société sans classe, la décolonisation à fond. Et les communistes. Les plus dangereux. Les mieux organisés. Ils sont déjà arrivés à nationaliser les banques, la plupart des grandes entreprises, à contrôler la presse écrite, et depuis peu, la radio. Ils marchent la main dans la main avec le Parti communiste portugais, et, bien entendu, le K.G.B. Le COPCON – le bras séculier du Conseil de la Révolution – en est truffé. C'est eux qui arrêtent à tour de bras les « traîtres » sociaux. Pour être traître, il suffit parfois de porter une cravate... symbole de la bourgeoisie.

— Que faites-vous dans tout cela ?

Le regard fatigué de l'Américain se posa sur une statuette de pierre grise :

— Pas grand-chose. Il nous est très difficile d'intervenir directement. Nous avons aidé certains partis lors des élections. Avec de l'argent et des conseils. Hélas, personne ne tient plus compte des partis. Et la gauche gagne du terrain tous les jours. Sauf dans le nord.

— Vous craignez un take-over communiste ?

Steve Thomas hocha la tête, regardant par-dessus le jardin les bateaux dans le Tage.

— Oui. Des informations de notre antenne de Moscou affirment que le K.G.B. en dépit de la politique officielle du Gouvernement soviétique, préparerait un coup de force. C'est sur cette information que travaillaient les Sanchez. Il faut reprendre le flambeau avec Natalia Grifanov. Sinon, on aura une mauvaise surprise. Les Soviétiques jureront que ce sont les Portugais qui ont tout fait.

Le garçon apporta un énorme poisson grillé et commença à le découper devant eux. Lorsqu'il eut terminé, Malko remarqua.

— Ce Joe Walker vous rend de grands services.

Le sourire sardonique réapparut. Steve Thomas ressemblait à un cobra plein de charme.

— Il paie son billet de retour au pays. Il a eu quelques problèmes en Allemagne. Drogue, désertion, un peu de viol. Malheureusement, il repart. L'histoire des Sanchez lui a fait peur.

Un ange passa, dans un cliquetis de menottes. Malko attaqua le poisson.

— Vous croyez que cette Natalia sait tellement de choses ?

— Je n'en sais rien, avoua honnêtement l'Américain. Mais elle sait sûrement quelque chose. Aucun de nos informateurs n'a été capable de retrouver la trace de Guadalupe Sanchez. Nous savons que le K.G.B. est mêlé à sa disparition. Natalia peut nous mener à Guadalupe. Elle peut être cachée dans n'importe quelle caserne du COPCON. Le Premier « Ralis » fourmille de gauchistes de tous crins, y compris les plus extrémistes. Ce sont eux qui ont lancé, il y a quelques mois, la campagne contre notre ambassadeur, l'accusant d'appartenir à la Company.

La Révolution des Œillels était bien loin...

Steve Thomas regarda sa montre.

— Tout à l'heure, Natalia Grifanov va aller chez son coiffeur de l'avenida da *Republica*, comme tous les lundis. Joe a vérifié cela. Elle sera sûrement accompagnée d'une autre Soviétique. Elle ne sort jamais seule. Vous allez vous trouver sur son passage. Afin qu'elle soit certaine que tout est en place, que nous l'attendons. Elle vous a remarqué à la réception du Palais de Belem, et à l'ambassade de Pologne. Ensuite, c'est à elle de jouer. Joe est déjà dans le coin. Soyez naturel, il ne faut pas attirer l'attention. Mais elle doit être certaine que vous ne vous trouvez pas sur son chemin à la suite d'une simple coïncidence...

Ils burent leur café infâme. Si mauvais que Malko dut faire passer le sien avec un grand verre de Contrex. Ils allèrent ensuite s'installer dans des fauteuils du bar tendu de velours rouge. Aussitôt, un autre maître d'hôtel vint leur présenter sur un plateau d'argent une bouteille de cognac. Du Gaston de Lagrange, importé de France avant le 25 avril. Steve Thomas se laissa tenter.

Un Portugais affable et distingué, vint serrer la main de Steve Thomas, avec un sourire plein d'ironie triste.

— Comment vont les affaires ? demanda l'Américain.

— Pas très fort, répondit le directeur. Il faut dire que le club n'est pas très marxiste...

Euphémisme. La plupart des membres étaient arrêtés ou en fuite. Sur les mille sept cents inscrits, il en restait à peine mille.

Il s'éloigna pour accueillir une jolie femme avec des lunettes noires.

— Un jour, nous allons trouver porte close, soupira Steve Thomas. Le pays se vide.

Il se pencha vers Malko, lui désignant, à une table voisine un homme de haute taille, très bien habillé, assez âgé, très droit dans

son fauteuil, l'air sombre et amer.

— C'est Julio de Carvalho, une des plus grosses fortunes du Portugal. Le COPCON lui interdit de faire sortir du pays ses collections d'objets d'art. Il est le seul qui ose encore rouler en Rolls-Royce dans Lisbonne. Il s'attend à être arrêté à chaque instant. Il pourrait partir, mais il n'arrive pas à abandonner ses collections...

— Vous le connaissez ?

— Il vient ici tous les jours, dit Steve. Nous avons souvent bavardé. Un de ses meilleurs amis fait partie du Comité de la Révolution. Je crois que c'est pour cela qu'on ne l'a pas encore arrêté...

Malko avait du mal à réaliser que Lisbonne était devenue ce chaudron de sorcières. Surtout dans l'ambiance feutrée du *Gremio Litterario*. La rua Ivens dominait les rues bruyantes du centre, calme et tranquille, bordée de vieux immeubles cossus et gris qui semblaient ignorer le changement de régime.

Steve Thomas en train de signer l'addition, consulta sa Seiko. Le maître d'hôtel disparu, il dit à Malko.

— Vous avez rendez-vous dans une demi-heure au coin de la rua do Bocagio et de l'avenida da *Republica*. Joe vous attend. Ensuite, revenez à l'Altis et contactez Ibrahim. Il est à la chambre 807.

— Que vient-il faire là-dedans ?

Steve Thomas arbora de nouveau son sourire sarcastique.

— L'ambassade du Brésil nous donne un coup de main. Les Brésiliens n'aiment pas beaucoup la tournure des événements ici. Ils sont plus discrets que nous... À propos, ne me téléphonez jamais ! La Cinquième Division écoute tout.

Lorsqu'ils passèrent devant le vieux milliardaire, celui-ci adressa un signe amical à Steve Thomas. Puis, en dépit de son âge, il se leva avec une exquise politesse pour leur serrer la main. L'Américain fit les présentations.

Malko sentit le regard de Julio de Carvalho le sonder comme un laser. Il ressemblait à une ancienne gravure de mode, avec le pli coupant de son pantalon, sa chemise à col cassé et ses boutons de manchette en rubis. Son visage respirait l'intelligence. Il s'adressa aussitôt à Malko dans un allemand presque parfait pour lui souhaiter la bienvenue. Lorsqu'il parlait, un très léger filet de salive blanche suintait à la commissure de ses lèvres minces.

— Je regrette de ne pas vous avoir rencontré plus tôt, soupira-t-il. Je vous aurais fait connaître un Lisbonne qui est en train de

mourir. Mais je serais heureux de vous montrer mes collections, avant qu'elles ne soient détruites ou volées... J'habite rua Marques de Abrantes. Tout le monde me connaît... Passez me voir. Je suis toujours là l'après-midi...

Sa poignée de main était aussi souple et prolongée que celle d'une femme. Au moment où ils allaient s'éloigner, il se pencha vers eux, une lueur d'ironie féroce dans ses yeux enfoncés.

— Vous savez comment on appelle le COPCON maintenant ? « Come Organisar Pide Con Otro Nome » [9].

Ravi de sa plaisanterie, il se rassit. En passant devant l'armure qui décorait l'entrée, Malko remarqua :

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il était homosexuel...

Steve Thomas eut un ricanement sarcastique...

— Je voulais sonder votre perspicacité. C'est l'un des plus notoires de Lisbonne. Mais il sévit avec une parfaite éducation.

Malko s'approcha du standard téléphonique qui servait en même temps de vestiaire pour récupérer son attaché-case. La standardiste, en l'apercevant, sortit de son box et vint à sa rencontre, pour le lui apporter. Lors de ses visites précédentes au *Gremio*, elle lui était apparue comme une femme-tronc. Cette fois, il reçut le choc de longues jambes nerveuses découvertes jusqu'à mi-cuisse par une mini bleue. Une large ceinture étranglait la taille, contrastant avec la fragile silhouette d'adolescente. Elle avait un visage de chat, avec de petits os délicats, de hautes pommettes et un nez minuscule. Ses cheveux noirs tirés en arrière, ses yeux foncés et profonds, accentuaient son expression sérieuse et grave. Seule la bouche épaisse lui donnait un air de langueur qui aurait pu passer pour de la sensualité...

Elle tendit l'attaché-case à Malko, esquissa un sourire, puis se tourna brusquement, comme intimidée, pour rentrer dans son box.

Malko se dit qu'elle avait les traits d'une très jeune fille avec quelque chose d'indéfinissable en plus. En franchissant le seuil du *Gremio Litterario*, il se retourna et s'aperçut qu'elle l'observait. Elle détourna aussitôt la tête.

— Bonne chance, fit Steve avant de se diriger vers sa Ford noire.

En mettant son attaché-case sur la banquette arrière de sa « 504 », Malko aperçut quelque chose de blanc qui dépassait du côté. Il tira et vit qu'il s'agissait d'un morceau de papier plié en quatre. Il le déplia. Une écriture de femme avait écrit en grosses lettres : AMALIA, 67, rua de Rigueira, troisième étage.

Perplexe, Malko rangea le papier dans sa poche. Seule la fille brune du standard avait eu la possibilité de glisser le message. Dans quel but ? Il faillit retourner sur ses pas pour la questionner. Mais le temps pressait. Il résoudrait le mystère plus tard.

Il s'engagea dans le dédale de rues étroites en pente raide, encombrées de tramways brinquebalants et d'autobus verts à impériale se déplaçant avec une sage lenteur. Il y en avait des centaines, de toutes les couleurs. Lisbonne semblait être le fruit d'un cauchemar d'urbaniste avec ses rues tortueuses, ses différences de niveau, son magma de taudis et de vieux palais décrépis. Enfin, il se retrouva sur la large Avenida do Libertade, monta jusqu'au parc Édouard VII et fila vers les Arènes.

Joe Walker était à l'endroit indiqué, devant la vitrine d'une épicerie. Il s'approcha de la voiture, se gratta furieusement l'entrejambe de la main gauche.

— Tous les Portugais passent leur temps à se gratter les couilles, fit-il. Faut faire comme eux pour pas se faire remarquer.

Malko se dit que Joe ne devait pas avoir besoin de se forcer beaucoup pour se conformer aux coutumes locales...

*

* *

— Les voilà, annonça Joe Walker en baissant son téléobjectif. Allez-y.

La « 504 » était arrêtée à deux blocs de la rua Dinis où habitaient les Soviétiques, le long de l'avenida da Republica, un peu avant le coiffeur où se rendait Natalia Grifanov, en face des arènes qui ressemblaient furieusement à une mosquée ocre.

Malko vit deux femmes déboucher de la rua Dinis et tourner à gauche, venant dans leur direction.

Il sortit de la « 504 », traversa l'avenida da *Republica* et se mit à marcher à la rencontre des deux Soviétiques. Cela paraissait presque trop facile. Mais ses années dans le Monde Parallèle lui avaient enseigné que c'était dans ces moments-là que le danger était le plus présent.

Clignant des yeux sous le soleil éblouissant, il observa les deux femmes qui venaient vers lui. Elles marchaient sans se presser, léchant les vitrines. Malko ralentit à son tour. Natalia Grifanov marchait du côté des vitrines. Appétissante, avec ses cheveux blond vénitien et ses taches de rousseur, son corps élancé, un peu lourd, mais bien galbé par la robe de toile à fleurs. Par contre, la

créature qui l'accompagnait était une véritable maritorne au chignon gris et à l'allure surnoise. Elle marchait, les lèvres serrées et l'œil aux aguets, comme si de multiples dangers les menaçaient. Une vraie gardienne de prison.

Malko s'arrêta devant la vitrine d'un maroquinier, surveillant les deux femmes du coin de l'œil.

Natalia Grifanov avançait droit vers lui, sans le voir, discutant avec animation. Trente secondes plus tard, son sein droit rebondit sur l'alpaga de la veste de Malko toujours figé devant la vitrine.

Il pivota aussitôt sur lui-même, « surpris », et fit face à la Soviétique, s'effaçant pour la laisser passer, avec le plus désarmant sourire d'excuse qu'il put sortir.

— Disculpa me, senhora.

Leurs regards se croisèrent. Il vit, dans les yeux verts de Natalia, d'abord de l'intérêt, puis une surprise intense, aussitôt mêlée de crainte.

La maritorne lui jeta un regard noir, grognant une injure inintelligible en russe. Un peu trop vivement, Natalia Grifanov détourna les yeux. Déjà sa compagne l'entraînait. Instinctivement, il leur emboîta le pas. Comme n'importe quel flâneur séduit par le spectacle d'une jolie femme. Les hanches en amphore de Natalia se balançaient devant lui, comme pour le narguer. La maritorne se retourna. Malko l'entendit demander à Natalia en russe :

— *Tys nym znakoma* [10] ?

Natalia répondit avec indignation que c'était la première fois qu'elle voyait ce garçon mal élevé.

Ça ne calma pas l'autre qui se retourna à plusieurs reprises, surveillant Malko.

Natalia poussa la porte du coiffeur et s'effaça, poussant devant elle la maritorne. Avant de disparaître dans la boutique, elle tourna alors la tête et fixa Malko avec l'ébauche d'un sourire.

Malko marcha encore un bloc avant de revenir sur ses pas pour regagner la voiture. Joe Walker montra ses chicots.

— J'ai fait plein de photos. Vous avez une touche.

Ou bien un billet de première pour un cimetière au soleil. Le K.G.B. avait plus d'un tour dans son sac. Malko démarra. En passant devant la rua Dinis, il regarda l'immeuble de coin. Là où demeuraient les Grifanov.

La rua Dinis se terminait en impasse pour les voitures, le trottoir

de l'avenida da *Republica* n'était pas interrompu. Une volga verte était stationnée là, le capot vers l'avenue.

— Voilà la voiture, fit Joe Walker. Elle s'en sert rarement.

Ils continuèrent un peu, avant de faire demi-tour pour redescendre vers le centre. Joe s'agita :

— Déposez-moi où vous m'avez pris. J'ai ma moto.

Au moment de le quitter, Malko demanda.

— Vous savez où se trouve la rua de Rigueira ?

— C'est dans Alfama, fit l'Américain, une des petites rues qui montent vers le Castelo Sa[010] Jorge. Vous feriez mieux de laisser votre voiture et de prendre un taxi. C'est un vrai dédale, là-dedans.

— Merci, dit Malko. Dites à Steve que tout s'est bien passé. Je reviendrai faire un tour ici ce soir...

Dix minutes plus tard, après avoir déposé Joe, il gara sa « 504 » devant l'Altis dans la *rua* Castilho, parallèle à l'avenida do Libertade. Il monta dans un taxi et donna l'adresse de la mystérieuse Amalia. Le chauffeur de la vieille Mercedes noire et verte semblait épuisé par la chaleur. Et pas plus heureux qu'avant le 25 avril.

CHAPITRE IV

Malko vérifia machinalement que son pistolet extraplat était bien glissé dans sa ceinture, collé à sa colonne vertébrale, là où il était le moins visible. Il s'arrêta à l'entrée du couloir du numéro 67 et observa la rue étroite qui montait en pente raide, le long de la colline d'Alfama.

C'était un quartier populaire avec des maisons tarabiscotées, des gosses jouant dans la rue, peu de circulation. Du couloir, Malko vit l'escalier étroit qui se resserrait encore plus à partir du second étage. Il arriva en haut légèrement essoufflé. Les blessures reçues jadis à Hong Kong se rappelaient toujours à son souvenir. Le palier reluisait de propreté, avec ses tommettes rouges. Cela sentait l'encaustique et le graillon. Il n'y avait qu'une seule porte, sans nom dessus. Qu'allait-il trouver derrière ? L'invitation de la téléphoniste brune était étrange. Pourquoi le contacter aussi mystérieusement ? Mais il y avait tant de choses bizarres à Lisbonne... La ville n'était plus qu'un gigantesque chaudron de délateurs, de comploteurs, de saboteurs, de mécontents.

Son coup de sonnette fut suivi presque aussitôt par le claquement de hauts talons martelant le carrelage. La porte s'ouvrit sur la téléphoniste du *Gremio Litterario* arborant le même T-shirt blanc sans soutien-gorge, assorti de sa minijupe de toile bleue, juchée sur de hautes socques de bois.

Elle s'empourpra violemment en voyant Malko et demeura figée sur le pas de la porte comme si sa tenue avait été indécente. Sa bouche s'ouvrit sans qu'il en sorte un mot, puis tout son visage se tordit dans un effort brutal pour reprendre le contrôle d'elle-même. Elle recula pour laisser entrer Malko.

— Vous êtes Amalia ? demanda-t-il.

— Oui, entrez, dit-elle d'une voix étranglée.

Il pénétra dans un petit living-room au sol carrelé dissimulé sous de vieux tapis. Une fenêtre ouverte dominait tout Lisbonne. On entendait des gens s'interpeller, crier, des enfants pleurer. L'appartement semblait assez petit, tarabiscoté, peint de couleurs

vives avec des meubles vieillots, des bibelots, des tentures.

La jeune Portugaise semblait avoir retrouvé son sang-froid mais l'atmosphère demeurait curieusement tendue. Elle lui désigna un divan aux coussins défoncés.

— Asseyez-vous.

Lui tournant le dos, elle se baissa, faisant involontairement saillir sa croupe ; d'un meuble bas elle sortit une bouteille..

— C'est du vieux madère, dit-elle, j'espère que vous aimerez.

Elle prit des verres, les remplit à ras bord et en tendit un à Malko de plus en plus étonné. Il ignorait toujours pourquoi cette Amalia lui avait donné rendez-vous ; elle se comportait avec lui comme si elle l'avait toujours connu.

Tandis qu'il trempait ses lèvres dans le liquide ambré, elle vida son verre d'un coup, le reposa sur la table et dit :

— C'est bon.

— Vous habitez seule ici ? demanda Malko. Plus pour dire quelque chose que par véritable curiosité.

La Portugaise se reversa un plein verre de madère avant de répondre.

— Oui.

De nouveau, elle but son verre d'un coup comme si elle cherchait systématiquement à s'étourdir. Ses yeux commençaient à briller. Elle s'appuya au dossier du canapé. Malko pouvait voir le profil de sa poitrine aiguë. De fines gouttelettes de sueur étaient apparues sur sa lèvre supérieure. Comme si elle avait peur. Malko l'observait, de plus en plus intrigué. Elle tourna la tête vers lui. Sa lèvre supérieure était légèrement retroussée en une sorte de rictus nerveux. Elle se passa la langue sur les lèvres et demanda brusquement :

— Vous avez de l'argent ?

Malko fut tellement surpris qu'il ne répondit pas tout de suite. Hâtivement, elle précisa.

— Deux mille *escudos*.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? fit Malko.

Au lieu de répondre Amalia s'arracha du divan, souleva sa jupe de toile d'une main, découvrant une cuisse bronzée jusqu'à l'aîne et tira, faisant glisser le long de ses jambes un minuscule slip bleu dont elle se débarrassa d'un coup de pied, l'envoyant voler à

l'autre bout du living.

Elle fit face à Malko, la main droite tendue.

— Donnez-moi les deux mille *escudos* maintenant.

— Pourquoi voulez-vous que je vous donne deux mille *escudos* ?

Amalia haussa les épaules avec agacement.

— Ne soyez pas hypocrite, vous êtes venu ici pour faire l'amour, non ?

Se laissant retomber sur le divan elle lui prit la main droite et la posa sur son sein droit.

— Vous aimez ma poitrine ?

Malko était dérouté. Amalia ne parlait pas et n'agissait pas comme une prostituée, en dépit de sa proposition précise. L'appartement sentait la petite bourgeoisie, pas le studio de call-girl. Il y avait une certaine maladresse touchante dans la façon dont elle se conduisait. Malko retira doucement sa main.

— Pourquoi jouez-vous la comédie ?

Au lieu de répondre, Amalia se pencha et l'embrassa brusquement à pleine bouche, le forçant à s'allonger sur le divan. Sa mini était remontée, découvrant l'ombre de son pubis. Gêné, Malko se leva. Aussitôt elle vint se coller contre lui, incrustant son ventre au sien, le serrant de toutes ses forces.

— Ne partez pas, dit-elle. Venez, maintenant. Vous me donnerez l'argent après, souffla-t-elle.

Elle sentit la réaction physique de Malko et le serra encore plus.

— Je ne vous plais pas ?

Elle suppliait presque. Son iris avait envahi entièrement ses prunelles. On aurait dit un oiseau de nuit surpris par un projecteur. Mais son sexe continuait à s'appliquer avec insistance contre lui.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit-elle, d'une voix étouffée.

— Cessez ce numéro, dit Malko. À quoi jouez-vous.

Vous n'êtes pas une prostituée.

Elle le lâcha brusquement, le visage tiré vers le bas par une vilaine grimace.

— Je ne vaud pas deux mille *escudos* ? demanda-t-elle d'une voix dure.

Malko la toisa une nouvelle fois. Il la regarda. En dépit de son expression pleine de défi, elle n'avait pas l'air de ce qu'elle

prétendait être. Le madère faisait briller ses yeux, sa poitrine se soulevait.

Voyant que Malko ne bougeait pas, elle recula jusqu'à une table chargée de bibelots, s'y appuya et, lentement, releva sa jupe de toile bleue à deux mains, découvrant entièrement son pubis, fixant Malko.

— Vous ne voulez vraiment pas de moi ?

Il l'observa quelques secondes, perplexe. Il était certain que ce n'était pas une vraie prostituée, mais il voulait briser cette façade, connaître la vérité, savoir pourquoi Amalia l'avait fait venir chez elle. Il tira une liasse de billets de sa poche, en prit deux de mille *escudos* et les posa sur la table.

— Voilà, dit-il. Mais je me contenterai de votre bouche...

L'expression des prunelles dilatées ne se modifia pas. Puis Amalia s'avança d'un pas mécanique et s'agenouilla lentement sur le tapis râpé. Sans regarder Malko, elle défit sa fermeture Éclair, le dénuda. Il sentait trembler ses doigts. Au moment où ses lèvres allaient le toucher, il prit ses cheveux noirs à pleine main et lui tira la tête en arrière.

Les yeux d'Amalia étaient pleins de larmes. Elle se débattit, cherchant à baisser la tête. Puis éclata tout à coup en sanglots, gardant entre ses doigts crispés le membre qu'elle avait sorti.

Malko se dégagea doucement, s'assit sur le canapé puis se rajusta. Amalia était restée à genoux, les bras le long du corps, pleurant silencieusement. Malko la força à se relever et la fit s'asseoir près de lui.

— Maintenant dites-moi la vérité.

Elle secoua la tête sans répondre, posa sa joue brusquement contre la poitrine de Malko. Ses larmes imprégnaient la chemise de Malko.

— Ce n'est pas une comédie, avoua-t-elle à mots coupés. Je voulais que vous me donniez deux mille *escudos*. J'en ai besoin. J'ai... j'ai besoin d'argent. Très vite. Je n'ai pas d'autre moyen pour en gagner.

Elle recommença à pleurer.

Malko lui caressa les cheveux pour la calmer.

— Il y a longtemps que vous gagnez de l'argent ainsi ?

— C'est la première fois, confessa-t-elle d'une voix presque imperceptible.

— Pourquoi m’avez-vous choisi ?

Amalia ne répondit pas tout de suite. Elle renifla, puis, s’écartant de Malko, se versa une nouvelle rasade de madère qu’elle but d’un coup.

— Vous allez être malade, remarqua-t-il.

Amalia tourna vers lui ses yeux rougis de larmes.

— Vous êtes mon premier client. (Elle énonça le fait avec une sombre joie, comme si elle éprouvait une secrète fierté à se vendre.) Je voulais commencer depuis longtemps, avec les membres du *Gremio*, mais je n’osais pas. Vous, vous êtes étranger et, pour commencer je voulais quelqu’un qui ne me dégoûte pas trop... ajouta-t-elle d’une voix plus ferme.

— Mais enfin pourquoi voulez-vous commencer ? interrogea Malko. Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans. Je vais vous dire pourquoi je veux « commencer »... Il y a encore trois mois, j’étais membre du *Gremio Litterario* comme mon père. Il possédait une entreprise de construction à Setubal. Si quelqu’un m’avait dit que je demanderais de l’argent à un homme pour faire l’amour avec lui, je lui aurais arraché les yeux. Puis un jour, les ouvriers de mon père sont venus lui dire qu’il était un fasciste, qu’il avait toujours exploité le peuple et qu’ils prenaient possession de son affaire. Désormais elle serait en autogestion... Il s’est plaint au M.F.A. Les militaires lui ont dit que les ouvriers avaient raison. Alors il a pris son fusil et s’est barricadé dans son bureau. Les ouvriers ont appelé les soldats du COPCON. Mon père s’est laissé arrêter à cause de moi et de ma mère. Ils l’ont emmené en prison à Monsanto, et les ouvriers se sont installés dans notre maison. Ma mère s’est réfugiée à Porto chez des amis. Moi, je voulais venir à Lisbonne. Le patron du *Gremio*, qui était un ami de mon père, m’a procuré ce travail pour que je puisse manger. J’habite dans cet appartement qui appartient à une tante qui se trouve au Brésil. Mon père m’a dit qu’il pourrait probablement s’évader en achetant un gardien. Ils sont très salazaristes. Mais il lui faut trente mille *escudos* au moins. C’est beaucoup d’argent, je ne connais pas d’autre moyen d’en gagner.

Amalia se tut. Malko était bouleversé. Cela lui rappelait les récits de sa famille après la guerre. La fuite devant les Soviétiques, la ruine, l’abandon du patrimoine familial. Mais au Portugal il n’y avait pas de chars russes et une petite chance que les choses se retournent.

— Il ne faut pas désespérer, dit-il. Votre père peut sortir de prison sans avoir à s'évader si...

Elle lui coupa brusquement la parole.

— Vous êtes fou ! Ils sont en train de nous étrangler. Hier, à la sortie de l'épiscopat, j'ai vu des soldats cracher sur des religieuses, les injurier, les molester... Otelo de Carvalho a déclaré dans *O Diario de Noticias* qu'on n'avait pas assez fusillé de « traîtres sociaux »... Il n'y a plus que *l'Expresso* qui ose dire la vérité ! Tous les journaux sont tenus par les communistes, *Republica* ne reparaitra jamais...

Sa voix devenait de plus en plus aiguë, frisant l'hystérie. Malko la prit par les épaules après avoir consulté sa montre.

— Amalia, il faut que je m'en aille.

— Oh, je vous demande pardon, dit-elle.

Elle prit les deux billets de quatre mille *escudos* et les lui tendit avec un sourire misérable.

Malko repoussa les billets de la main.

— Gardez-les, dit-il. J'essaierai de vous aider autrement.

Elle hésita, crispant les billets dans sa main.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle. C'est malhonnête.

— Je vous verrai au *Gremio*, dit-il.

Tout à coup, elle lâcha les billets et se jeta contre lui. Cette fois ce n'était pas une passion artificielle mais une étreinte authentiquement sensuelle, primitive, maladroite.

Sa bouche chercha celle de Malko, sa langue écarta ses dents, un frémissement l'envahit. Elle embrassait goulûment, à en perdre le souffle. Puis elle se détacha légèrement.

— Ne partez pas ! Vous me méprisez, n'est-ce pas ?

Elle restait collée à lui des genoux aux hanches. Son désir n'était pas feint.

— Je reviendrai, promit Malko.

Elle le regarda descendre l'escalier, le regard noyé, appuyée au chambranle de la porte. Il était sûr que s'il l'avait voulu, il aurait pu la prendre là, debout contre la porte, sans qu'elle proteste.

Il éprouvait quand même un vague regret en descendant les marches. Le côté ambigu de la situation l'avait excité. Mais c'était l'heure du check-up quotidien avec Natalia Grifanov, une formalité

à ne pas manquer.

*

* *

L'avenida Julio Dinis était déserte et calme. Au fond on apercevait les hauts murs de la « Praça de Toros » rouges comme un palais de Marrakech.

Malko passa à pied devant les trois étages tout, neufs du consulat soviétique. Une voiture en sortait. Un couple. Ils ne firent pas attention à lui. Cependant, il se sentait observé. Cette rue était un fief soviétique ; plus de soixante familles russes y vivaient et le consulat était la base opérationnelle du K.G.B. Le voisinage du Parti communiste portugais avait dû influencer leur choix. L'immeuble vieillot et décrépi qui leur servait de siège se trouvait dans l'avenida Sirp, la rue parallèle...

Arrivant au bout de la rue, il repéra la Volga verte de Natalia Grifanov garée contre le trottoir, face à l'avenida da *Republica*, juste en dessus de l'immeuble ultra-moderne à larges balcons faisant le coin de l'avenida Dinis et de l'avenida da *Republica*, presque entièrement loué à des Soviétiques.

Une incoercible émotion envoya un flot d'adrénaline dans ses artères. Un bouquet de fleurs des champs était nettement visible à travers la lunette arrière de la Volga verte !

CHAPITRE V

Malko fit le tour de la Volga verte, et s'assura du numéro. Se répétant avec incrédulité qu'il s'agissait d'une erreur ou d'un oubli. Natalia avait eu seulement le jour même la confirmation que tout était prêt pour la recevoir...

Il leva la tête vers le grand immeuble moderne. Au second étage, l'appartement des Grifanov, il y avait de la lumière.

Dans le code établi entre la Soviétique et la C.I.A., ce bouquet avait une signification précise : dans les six heures qui suivaient, elle passait à l'ouest, abandonnant son mari et le K.G.B. Il fallait donc être prêt à la recevoir. Or, Malko était chargé de la « réception »...

Abandonnant la contemplation du bouquet, il quitta l'avenida Dinis, s'engageant dans la longue avenida da *Republica*, d'un pas pressé. Il trouva un café ouvert trois cents mètres plus loin, commanda un porto et décrocha le taxiphone accroché au mur.

Heureusement il n'y avait que deux vieux dans un coin. Malko composa le numéro de la résidence de l'ambassade U.S., rua de Sacramento à Lapa. Il y avait une soirée à laquelle Steve Thomas assistait sûrement... Seulement la ligne de l'ambassadeur était fatalement surveillée par les barbouzes de la Cinquième Division.

Une voix portugaise lui répondit. Un domestique. Malko demanda à parler à Steve Thomas. Quelques instants plus tard il eut le chef de poste de la C.I.A. en ligne, sur fond de musique et de conversations.

— J'ai une nouvelle qui vous fera plaisir, annonça Malko en anglais. Notre ami étranger va arriver ce soir.

À l'autre bout du fil. Steve Thomas demeura silencieux. Il avait parfaitement compris. Mais lui aussi était surpris.

— Vous en êtes certain ? demanda-t-il. Je croyais qu'il était malade.

— Certain, dit Malko. Il m'a prévenu.

Silence. Steve Thomas réfléchissait. Tout à coup il y eut sur la

ligne un bruit étrange et saccadé. Malko mit plusieurs secondes à l'identifier : c'était un ruban de magnétophone arrivé en bout de course qui tournait dans le vide... Quelque part dans un bureau de la « Dynamisation Culturelle » on les écoutait... Steve Thomas dit soudain d'une voix chaleureuse.

— Je serai ravi de voir notre ami. Ibrahim est avec moi. Il va venir vous rejoindre là où vous vous trouvez en ce moment.

Avant que Malko ait pu demander des explications supplémentaires, il raccrocha. Malko sortit du café, repartant vers l'avenida Dinis. Il était obligé de surveiller sans relâche l'immeuble des Grifanov. Dans le hall du rez-de-chaussée, il y avait en permanence un milicien soviétique du consulat chargé de surveiller les visiteurs étrangers et les Russes qui sortaient seuls. En principe, sauf cas exceptionnel, cette permission n'était accordée à aucun Soviétique. Natalia Grifanov aurait sûrement besoin de Malko. Celui-ci regagna sa voiture garée avenida Cinquo du Outubro, au coin de l'avenida Julio Dinis et, soulevant le capot, arracha le filtre à air. À l'intérieur, dans une peau de chamois, se trouvait son pistolet extra-plat. Il l'avait dissimulé là avant de venir rôder autour du consulat soviétique. Par prudence. Il vérifia le chargeur et le glissa dans sa ceinture.

Il regagna l'avenida Julio Dinis, l'enfila comme un innocent passant, observa du coin de l'œil le milicien assis sur une chaise en train de lire dans l'immeuble moderne. Il sortit de la rue étroite, traversa l'avenida da *Republica*, s'arrêta derrière un arbre et revint sur ses pas. Sa surveillance pouvait durer plusieurs heures.

Il fit le tour quatre fois ainsi. La cinquième fois il entendit un pas pressé derrière lui et se retourna pour voir la haute silhouette d'Ibrahim Salvador, sanglé dans un costume pied-de-poule cintré, agrémenté d'une cravate jaune. Un vrai perroquet. Les yeux clairs du Brésilien avaient une expression affolée.

— Senhor, dit-il, il y a un très gros problème. J'avais tout arrangé avec un de mes amis pour héberger cette Soviétique. Un homme sûr. (Il avala sa salive.) J'y suis passé maintenant. Il a été arrêté hier...

Malko eut l'impression que le sol se déroba sous ses pieds. Jamais les Américains n'accepteraient d'héberger Natalia Grifanov dans un immeuble protégé par le statut diplomatique. Trop risqué politiquement... Qu'allait-il faire avec un transfuge soviétique sur les bras, le K.G.B. et les barbouzes de la Cinquième Division portugaise aux trousses ?

— Vous avez une idée ? demanda-t-il au Brésilien.

Ibrahim Salvador hochait la tête d'un air déconfit.

— Tous mes anciens amis sont en fuite, expliqua-t-il, dans mon pays ou en prison. Pour l'instant, je ne peux rien faire de plus qu'assurer votre couverture. J'ai étudié un itinéraire de fuite. Nous allons descendre vers Alfama. Il y a une rue très étroite qui monte vers le Castelo San Jorge. Rua Marques de Lima. Une seule voiture peut passer. Je stopperai pour bloquer la rue, et vous filerez... C'est tout ce que je peux faire...

En bonne barbouze tropicale, il se lavait les mains du reste. Mais le mot d'Alfama donna une idée à Malko. Il regarda autour de lui mais ne vit aucune des cabines téléphoniques rouges de type britannique qui parsemaient les rues de Lisbonne. Il n'avait pas le temps, il fallait reprendre la surveillance rapprochée de l'immeuble des Grifanov.

— Je retourne avenida da *Republica*, dit-il au Brésilien. Restez là pour couvrir cette extrémité-ci. Espérons que ce n'est pas une fausse alerte...

— Espérons, fit le Brésilien.

Par sa veste entrebâillée, Malko aperçut un colt. 45 automatique à crosse de nacre, glissé dans sa ceinture. Il ne fallait pas éliminer la possibilité d'un piège du K.G.B. qui pouvait avoir « retourné » Natalia Grifanov. Pour capturer ceux qui se préparaient à l'accueillir. Un tramway passa près des deux hommes en bringuebalant. Presque vide. Depuis le putsch, les Portugais ne sortaient plus guère le soir. Puis ce fut un camion plein de militaires en tenue léopard, qui semblait chercher sa route.

Malko s'engagea une nouvelle fois dans l'avenida Julio Dinis. Deux couples sortirent du consulat soviétique et partirent à pied, vers l'avenida da *Republica*. Ce n'étaient pas les Grifanov.

Cette attente était épouvantable pour les nerfs. Il ne savait ni comment ni quand l'action allait se déclencher. Ni même si elle se déclencherait. Presque toutes les fenêtres étaient obscures. Au moment où il atteignait le dernier building, un cri perçant de femme troubla le silence.

Malko essaya de se confondre avec le mur. Le cri venait de l'immeuble de Natalia Grifanov ! Le bruit des battements de son cœur lui empoissait les oreilles. Il avait l'impression qu'il se répercutait de l'autre côté de la rue.

Il leva la tête. Une des fenêtres de l'appartement des Grifanov était grande ouverte. Une bordée d'injures en jaillit, criées en russe par une voix de femme. Si aiguë que Malko n'arrivait pas à les

comprendre ! Puis, une voix d'homme répliqua, tout aussi furieuse. Malko saisit le mot *blad*[11]... accompagné d'autres aménités. Quelque chose tomba avec fracas. La voix de femme hurla distinctement au secours. Aussitôt, il y eut le bruit mat d'une gifle. Un cri strident et, de nouveau, la voix de femme glapissant :

— *Svinia ! Svinoye rylo ! Ne smey menia trogat*[12] !

Le reste se perdit dans un bruit confus de meubles renversés et de bousculade. Malko avança de quelques mètres, surveillant le hall de l'immeuble. Le milicien de garde s'était levé de sa chaise. Il écoutait, la tête levée, avec un sourire réjoui... Une bonne scène de ménage, cela mettait un peu de piment dans l'existence.

Les cris reprirent. Tout à coup une porte claqua avec furie. Le bruit dut s'entendre au Castel São Jorge. Malko se retourna vers l'autre extrémité de l'avenida Julio Dinis sans voir Ibrahim Salvador. Pourvu qu'il ait entendu les cris.

Le milicien s'avança vers l'ascenseur tandis qu'un martèlement furieux ébranlait le marbre de l'escalier. Natalia Grifanov surgit comme une furie en robe longue du soir, très décolletée, les yeux hors de la tête. Elle bouscula le milicien qui voulait lui barrer le passage. Il y eut une brève et violente discussion dont Malko ne perçut que les échos. Visiblement le milicien essayait de raisonner Natalia Grifanov, mais celle-ci l'écarta brusquement, courut vers la porte vitrée et l'ouvrit.

— Je n'irai pas danser avec ce cochon de Nicolaï Sergueïevitch ! Que les porcs le mangent !

Elle surgit dans l'avenida Julio Dinis et partit en courant vers l'avenida do Libertad en relevant la traîne de sa robe pour s'éloigner plus vite, boitillant sur le sol inégal. Au même moment, une tête surgit au balcon du second étage. Un homme en smoking qui hurla :

— Boris ! *Ostanovy yë*[13] !

Le milicien se précipita dehors, leva la tête et cria d'un ton respectueux :

— Je vais essayer, Sergueïevitch Nicolaï.

Il se mit en route en maugréant, courant maladroitement sur les cailloux, sans même voir Malko plaqué contre le mur, à quelques mètres de lui. Natalia Grifanov avait bien agencé son coup. Cela ressemblait furieusement à une vraie scène de ménage... Malko pria pour qu'Ibrahim Salvador ait compris. Il fila derrière le milicien, tourna le coin de l'avenida da *Republica*.

Natalia Grifanov courait sur le trottoir, ayant ôté ses chaussures pour fuir plus vite. Le milicien avait bien déjà cent mètres de retard sur elle. Il la poursuivait en l'appelant mollement :

— Natacha, *verniss* [14] !

Dans trois minutes l'avenida Julio Dinis allait grouiller de membres du K.G.B... Au moment où Malko s'engageait pour traverser l'avenida Sirp, une voiture noire en surgit à toute vitesse et fit un appel de phares. La Taunus d'Ibrahim Salvador. Malko se précipita et sauta à côté du Brésilien.

— Où est-elle ? cria Ibrahim.

— Là-bas, fit Malko, montrant le trottoir à leur gauche.

Ibrahim Salvador tourna à gauche dans la large avenida da *Republica*. Ils dépassèrent le milicien qui ne les remarqua même pas, arrivèrent à la hauteur de Natalia Grifanov. Elle tourna la tête en entendant le bruit de la voiture. Malko lui cria en russe :

— *Perecekayté dorogou srazouje v pervouyv oulitsou napravo.* [15]

C'était une artère tranquille, bordée d'un côté par le mur rouge des Arènes. Malko ne voulait pas « enlever » Natalia Grifanov sous les yeux du milicien. Que la fiction de la fugue tienne le plus longtemps possible. Natalia courait de plus en plus lourdement. Ses pieds semblaient coller à l'asphalte. Elle traversa en biais. Le milicien s'était arrêté sur le trottoir d'en face. Essoufflé et dépassé. Ibrahim tourna dans la rue sombre rattraper la Soviétique. Aussitôt, Malko sauta à terre, courut vers elle.

La Soviétique surgit, la bouche ouverte, les traits crispés, respirant difficilement. Il la souleva presque du sol, l'aidant pour les derniers mètres. Haletante, incapable de parler, elle laissa tomber ses chaussures que Malko ramassa. Déjà, il la poussait dans la Taunus. Natalia s'effondra à l'arrière. Ibrahim Salvador démarra en trombe. Ils tournèrent au bout de la rue alors que le milicien lancé à leur poursuite apparaissait tout juste. Il s'arrêta, ne voyant plus Natalia. Ce n'était pas la première fois qu'elle causait du scandale. Si son mari n'avait pas eu un rang aussi élevé dans le K.G.B., on l'aurait renvoyé en Union Soviétique. Il s'arrêta, essoufflé lui aussi et appela.

— Natalia, *matouchka*, *gdé ty* [16] ?

Malko tira Natalia hors de la Taunus pour l'installer dans sa propre voiture. Ils avaient rapidement fait le tour pour la reprendre. Ibrahim collait derrière lui. Ils démarrèrent ensemble et prirent la direction du centre. Souhaitant de ne pas tomber sur un des

barrages volants et capricieux du COPCON...

Natalia Grifanov respirait bruyamment, la tête rejetée en arrière, ses seins s'échappant de son décolleté à chaque aspiration. Une aigre odeur de sueur émanait d'elle. La peur. Elle prit un de ses pieds endoloris et le frotta en maugréant à voix basse. Malko dévala rapidement l'avenida da *Republica*. N'arrivant pas à croire que la femme à côté de lui était l'épouse d'un colonel du K.G.B. et qu'elle avait choisi la liberté.

Natalia Grifanov était appétissante avec son corps épanoui et son visage de paysanne sensuelle et rusée. Ses narines largement échancrées indiquaient une sensualité puissante.

— Cochon de Nicolaï, maugréa-t-elle, il a failli me tuer. Il voulait m'étrangler. Je l'ai « tapé »...

— Pourquoi vous êtes-vous décidée brusquement ? demanda Malko. Nous aurions pu mieux organiser votre « fuite »...

La Soviétique eut un rire gras.

— J'avais envie ! mon petit pigeon. Natalia en avait marre de servir de paillasson à cet ivrogne, à ce porc...

Son haleine empestait l'alcool... Malko soupira intérieurement. Ça n'allait pas être facile.

— Votre mari se doute de quelque chose ?

Natalia Grifanov secoua la tête.

— Sûrement pas ! J'ai provoqué une dispute. Cette salope de Marina a été raconter que j'avais racolé un homme ce soir. À cause de la rencontre de cet après-midi. Je me suis mise en colère et j'ai dit que j'en avais marre de ses soupçons. Puis, j'ai filé. C'est déjà arrivé. Mais je revenais au bout d'une heure. Cette fois... (Elle rit.) Ce gros porc n'est pas près de me revoir.

Elle se retourna et sursauta.

— Il y a une voiture derrière nous !

Malko vit la Taunus d'Ibrahim dans le rétroviseur.

— Ce sont des amis.

D'ailleurs, il arrivait à l'endroit convenu. La rue sans trottoir était si étroite que les côtés de la « 504 » frôlaient les murs. Il fit un signe du bras par la glace et le Brésilien « cala » aussitôt. Tranquillement, il descendit et ouvrit son capot. Au cas improbable où on les aurait suivis, la filature s'arrêtait là...

Malko, cent mètres plus loin, tourna à droite dans une rue en pente

raide qui redescendait vers Alfama. Tout à coup, Natalia Grifanov changea brutalement d'attitude. Se tordant les mains, elle gémit.

— Ils vont me chercher ! S'ils me trouvent, ils me renvoient dans un camp. Je suis folle, folle...

Malko, occupé à ne pas accrocher les murs de ce labyrinthe, essaya de la rassurer de son mieux.

— Ils ne vous retrouveront pas, Natalia Ivanovna. Nous allons vous faire partir du Portugal pour les U.S.A., très vite.

Ce qui n'était pas évident. L'opération allait être délicate. D'autant que Steve Thomas avait beaucoup de questions à poser à Natalia Grifanov.

La « 504 » après un virage en épingle à cheveux déboucha dans une rue en pente plus large qui descendait vers la mer. La rua de Regueira. Malko stoppa brutalement devant une cabine téléphonique rouge, sauta à terre.

— Attendez-moi, dit-il à Natalia.

Il composa le numéro d'Amalia avec une prière silencieuse. On décrocha tout de suite. C'était la voix de la jeune téléphoniste.

— C'est votre « client », dit Malko avec toute la gentillesse dont il était capable. Vous êtes seule ?

— Oui, fit Amalia, surprise, mais...

— Est-ce que je peux venir tout de suite ?

— Bien sûr, mais...

Il avait déjà raccroché. Il regagna la « 504 » et deux cents mètres plus bas stoppa devant la maison d'Amalia.

Malko poussa la Soviétique dans le couloir. Ils attaquèrent l'escalier étroit en silence. Natalia n'avait pas remis ses chaussures. Les yeux hagards, un sein jaillissant hors de sa robe, à bout de nerfs. Malko dut la prendre par la taille pour la pousser, marche après marche. Au palier du second, elle s'arrêta, s'appuya contre lui.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

— Chez des amis, dit Malko.

— Mais, à Moscou, on m'avait promis de m'emmener directement à l'ambassade américaine, protesta Natalia.

— Plus tard ! affirma Malko.

Ils reprirent l'ascension.

Amalia les attendait sur le pas de la porte, juchée sur ses socques, avec sa jupe bleue et son chemisier blanc.

Elle regarda Natalia avec stupeur.

— Laissez-nous entrer, c'est important, dit Malko.

Il poussa Natalia Grifanov dans le living, la fit asseoir sur le divan où Amalia avait voulu le violer quelques heures plus tôt. La bouteille de madère était encore là. Malko en remplit un verre et le tendit à la Soviétique, disant en russe :

— *Y za dobry pout v svobodony myr !* Natalia Ivanovna [17].

Tant pis, il fallait absolument qu'elle se détende.

Un toast pour un Russe, c'est sacré ! Natalia vida son verre d'un coup. Sans s'apercevoir qu'elle était la seule à boire. Son visage rosit d'un coup, et elle se laissa aller en arrière sur le divan avec un hoquet découvrant un deuxième sein blanc.

Amalia se planta en face de Malko, le visage crispé de rage !

— Salaud. C'est pour cela que vous avez été si gentil tout à l'heure ! Foutez le camp avec votre putain et vos deux mille *escudos*.

Heureusement, elle avait parlé portugais... Malko la prit par le bras et l'entraîna de force vers la cuisine. Il ferma la porte et prit Amalia par les épaules.

— Amalia, je ne viens pas pour une partouze. Cette femme vient de fuir les Soviétiques. Il faut la cacher. Les Russes vont tout faire pour mettre la main dessus. Les Portugais vont les aider, vous savez pourquoi. Est-ce que vous acceptez de la garder. Je vous ferai sortir ensuite du pays. Elle, vous et votre père, pour prix de votre aide.

La jeune Portugaise le fixait, médusée.

— Mais qui êtes-vous ? Pourquoi vous mêlez-vous de cette histoire. C'est votre...

— Natalia ne m'est rien, assura Malko. Je l'ai seulement aidée.

Amalia eut un rire nerveux.

— Mon Dieu, je comprends ! Bien sûr, je vais vous aider, j'avais oublié que vous étiez un ami de Mr. Thomas.

— Que voulez-vous dire ?

Amalia eut un sourire entendu.

— Mr. Thomas travaille pour les Services Secrets de l'ambassade

américaine. Tout le monde le sait.

Malko se dit que Steve Thomas n'avait plus qu'à se promener avec un petit écriteau « Agent secret ».

Mais il avait trouvé l'alliée idéale. Ce n'était pas Amalia qui irait les dénoncer au COPCON. En cas de pépin, les Américains ne seraient pas directement impliqués. Il se dégoûtait. Son cerveau fonctionnait maintenant comme celui d'une barbouze à plein temps.

— Natalia est la femme d'un colonel du K.G.B., dit-il. Elle ne vous causera aucun ennui. Elle est d'un excellent milieu, mais personne ne doit connaître sa présence chez vous. C'est une question de vie ou de mort...

— Personne ne vient jamais ici, dit Amalia. Et je sais tenir ma langue.

Ils revinrent dans le living. Malko s'arrêta, interdit sur le seuil. Natalia Grifanov, à genoux sur le canapé, sa robe du soir en petit tas à ses pieds, le contemplait d'un œil vitreux. Entièrement nue. La bouteille de madère avait baissé de dix centimètres.

Elle tendit les bras vers Malko et dit en russe d'une voix éraillée et pâteuse :

— Viens baiser ta Natalia, goloubouchka [18] !

CHAPITRE VI

Malko vit une surprise horrifiée se peindre sur les traits d'Amalia. Même si elle n'avait pas saisi le sens de la phrase, l'attitude de Natalia Grifanov était sans équivoque.

D'ailleurs, celle-ci se dressa de toute sa taille, les mains sur les hanches, les yeux injectés de sang et l'apostropha de nouveau :

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?

Bizarrement, elle avait remis ses hauts talons. Le buisson roux de son ventre pointait comme un hérisson en colère. Sa taille était plutôt enveloppée, mais ses seins se tenaient encore bien. Elle attrapa la bouteille de madère, en but au goulot une lampée à étaler raide un loup des steppes, la reposa bruyamment, étouffa un hoquet et s'avança vers Malko. Tout à coup, ses yeux jetèrent un éclair, et elle pointa un doigt vengeur sur Amalia.

— Qu'est-ce que fout cette salope ici ? Elle croit peut-être que tu vas la baiser aussi.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Amalia.

— Elle demande qui vous êtes, traduisit diplomatiquement Malko.

Hélas, Natalia ne s'en tint pas aux paroles. Elle fit trois pas en avant et saisit maladroitement Amalia par le bras, la tirant vers la porte ! Cette fois, Amalia n'avait pas besoin d'interprète. Avec une exclamation furieuse, elle gifla la Soviétique à toute volée. Dix secondes plus tard, les deux femmes roulaient sur le tapis usé, étroitement enlacées dans une mêlée sauvage. Très vite, Natalia Grifanov prit l'avantage. Installée sur la poitrine d'Amalia, elle commença à lui pincer les seins et à la bourrer de coups ! Enfin, elle se souleva et commença à uriner sur la Portugaise ! Malko l'arracha de justesse, au milieu d'un torrent d'injures à faire rougir un conducteur de troïka... Il parvint à la traîner jusqu'à une chambre et la poussa sur le lit :

— Reposez-vous, Natalia, je viens tout de suite ! promit-il.

Il revint au living, prit la bouteille de madère et l'apporta à Natalia. Au point où elle en était... Puis, il revint dans le living.

Amalia pleurait, partagée entre la rage et la douleur. Malko la releva, lui prit les mains et les lui baisa :

— Amalia, je suis désolé...

La Portugaise leva sur lui un visage bloqué par la haine.

— Je veux qu'elle parte, je la hais. C'est une... une...

Elle cherchait son mot. Malko essaya de la calmer :

— Amalia, il faut que vous m'aidiez. Cette femme doit rester ici. Les Soviétiques vont tout faire pour la reprendre, et nous ne pouvons pas lui faire quitter le Portugal maintenant. Vous comprenez. Il ne faut pas lui en vouloir. Elle a bu pour se donner le courage de partir. Demain, ça ira bien.

La jeune Portugaise renifla.

— Vous l'emmènerez vite ?

— Dès que je le pourrai.

Il était sincère. Mais le plus dur restait à expliquer.

— Je vais rester avec elle, ce soir, dit-il doucement. Est-ce qu'il y a une chambre pour vous ?

— Ma chambre est au fond, dit-elle. Mais...

— Je suis obligé de la calmer. Il ne faudrait pas qu'elle fasse de scandale. À cause des voisins.

Une ombre de peur passa sur le visage d'Amalia.

— Il y a un communiste en bas, au premier.

— À demain, dit Malko.

Amalia ne répondit pas. Lorsqu'elle eut disparu dans le couloir, il se dirigea vers la chambre de Natalia Grifanov.

*

* *

Natalia Grifanov masturbait Malko avec la douceur d'un cosaque jointe à la maladresse appliquée d'un ivrogne, sur un rythme à lui arracher la peau. Étendue sur le côté, tout en se grattant les pieds. Sans obtenir de résultat marquant. Il avait vraiment d'autres pensées en tête.

Elle eut un grognement de dépit, s'agenouilla et remplaça sa main par sa bouche. Malko se mit à penser de toutes ses forces à Alexandra, maudissant la C.I.A. et ses détours.

Natalia le lâcha soudain et se dressa, furieuse.

— Mais qu'est-ce que tu as bon sang ! grommela-t-elle. C'est vrai alors, que tous les capitalistes sont pédés comme le prétend ce porc de Nicolaï Sergueïevitch !

Malko s'en voulait à mort de confirmer un mensonge du K.G.B. Mais il avait toujours eu horreur des femmes saoules. Elle lui fit face, les pupilles dilatées, folle de rage.

— Quand je travaillais à Leningrad, jeta-t-elle, j'en ai vu de toutes les couleurs. Eh bien, je suis jamais tombée sur un type comme toi. Ils bandaient tous comme des bêtes en cinq minutes ! Merde, si tu peux pas bander, occupe-toi de moi, au moins ! J'ai envie de m'envoyer en l'air. Après tous les trucs de ce soir...

Son russe était tellement ordurier et vulgaire que Malko en avait honte pour elle. Mais à moins de l'assommer, il était obligé de satisfaire ses caprices. Provisoirement, au moins.

Elle se laissa aller sur le dos, d'autorité plaça la main de Malko entre ses jambes, et commença à le guider à coups d'interjections d'une précision toute médicale. Soupirant de satisfaction et toujours aussi ivre morte.

— Qu'est-ce que tu faisais à Leningrad, Natalia ? demanda doucement Malko sans s'interrompre.

Elle pouffa. Le tutoiement russe contribuait à la détendre.

— Qu'est-ce que tu crois ! Je m'occupais des marins étrangers pour le Deuxième Département. C'est comme ça que j'ai connu mon petit pigeon de Nicolaï... Je travaillais pour lui. C'était chouette, on avait une belle maison et toute la vodka qu'on voulait... J'ai jamais été aussi heureuse. Les gars qu'on se tapait étaient heureux aussi. Je me souviens d'un qui m'a baisée six fois de suite ! La pauvre Natalia n'en pouvait plus. Oh oui, là, c'est bon, continue...

Brusquement raidie, elle se tut, la respiration courte, la bouche ouverte, les doigts de pieds écartés. Elle accueillit son orgasme avec un grognement sauvage, serrant si fort les jambes qu'elle emprisonna les doigts de Malko. Puis elle le regarda avec une lueur un peu plus douce.

— J'ai bien pris mon pied, dit-elle. Tu veux que je te suce maintenant ?

C'est ce qu'on appelle une simplicité de bon aloi. Malko, dont la curiosité était piquée, refusa poliment.

— Repose-toi, parle-moi de toi.

Elle soupira.

— Oh, y'a pas grand-chose à dire. Je suis de Leningrad. Ma mère est morte pendant le siège en 1943, j'étais toute petite. Après, j'ai bossé dans une usine de roulements à billes. Jusqu'au jour où un kolkhozien m'a offert vingt pains frais pour coucher avec moi. Tu parles si je les ai pris ! Mais il s'est fait piquer. On l'a envoyé dans un camp de travail pour dix ans. Vol au détriment de l'État. Moi, on m'a donné le choix. Le camp de travail ou les marins... J'ai pas hésité.

Malko fut pris d'un doute, horrible.

— Mais je croyais que tu avais été mariée à un...

Natalia Grifanov rit grassement.

— C'est Nicolaï qui raconte ça, parce que cela fait mieux. Ça la fout mal d'avoir épousé une pute...

Bravo pour les renseignements de la C.I.A. Jeune fille de la bonne société... femme d'un brillant scientifique. Natalia loucha soudain sur la virilité de Malko, et elle se lova contre lui recommençant à le caresser avec un peu moins de brutalité.

— Je me mettrais bien quelque chose de chaud dans le ventre, murmura-t-elle.

Elle s'appuyait impérieusement contre lui. Pas rassasiée du tout. Il voulut gagner du temps :

— Natalia, tu sais des choses dont nous avons besoin.

Elle se pencha, l'effleura de sa langue et leva ses yeux malins.

— *Pozje, goloubtchyk moi, poterpy* [19]

Elle l'engloutit d'un geste brusque et complet, à faire périr de jalousie Linda Lovelace.

*

* *

Nicolaï Sergueïevitch Grifanov reposa son verre de cognac vide. Du poison de Crimée qui laissait des trous dans l'estomac. Mais au moins, cela empêchait de penser... Et il en avait fichtrement besoin. Il consulta sa montre : quatre heures et demie du matin. Natalia n'était pas rentrée. Sinon, Boris, le milicien de garde, l'aurait prévenu immédiatement. Donc, c'était autre chose qu'une fugue. Il connaissait sa femme. Dessaoulée, elle serait revenue lui lécher les pieds. Elle n'avait pas envie de se retrouver dans une mine d'or, au fond de la presque île de Mourmansk. Il jura entre ses dents. Il n'aurait jamais dû l'épouser. Mais avec son crâne chauve, ses épaules voûtées et son estomac proéminent, il avait l'air d'une

poire blette. Pas spécialement ragoûtant pour une femme. Natalia était belle, jeune, et, dès qu'elle avait bu, elle se conduisait en bonne putain qu'elle avait été. Nicolaï éprouva une brusque chaleur dans le ventre rien que d'y penser. Il se tortilla sur son fauteuil, en proie à un désir soudain.

La vue du gros coffre-fort, fermé par deux cachets de cire, qui tenait la moitié de la pièce, le ramena à la réalité. Le coffre Numéro 6 renfermait tous les secrets de l'opération en cours au Portugal. Plus une somme d'argent importante en dollars. Une seconde, Nicolaï fut tenté. En tant que chef de la Division V à Lisbonne, il en possédait la clef et la combinaison. Mais le K.G.B. le retrouverait où qu'il se trouve et le tuerait. Il savait trop de choses. De plus, il était trop vieux pour changer de société. Le système communiste lui convenait parfaitement.

Il prêta l'oreille : l'avenida Julio Dinis était absolument silencieuse. Nicolaï Sergueïevitch Grifanov se trouvait au troisième étage du consulat soviétique dans ce que les membres du K.G.B. appelaient le « Donjon ». La *Referentura*, cœur et cerveau du K.G.B. à Lisbonne. Toutes les pièces étaient insonorisées, blindées et protégées par un système complexe de détection électronique. Les deux plus défendues étaient celle où se trouvait Grifanov avec le coffre et les archives, et celle du Chiffre et de la Radio assurant la liaison directe avec Moscou.

Nicolaï se leva, il étouffait soudain. Toutes les fenêtres de la *Referentura* avaient été murées pour la protéger des téléobjectifs et des gadgets d'espionnage électronique. Il y régnait une odeur humide de renfermé aggravée par les relents de tabac refroidi. Bien qu'il y soit théoriquement interdit d'y fumer. La *Referentura* ne fermait jamais. Nicolaï pouvait y venir à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Pour y réfléchir ou se reposer.

Il éteignit et sortit dans l'étroit couloir desservant toutes les pièces. À l'autre bout, la sentinelle somnolait sur une chaise. Elle se leva en entendant du bruit. Poliment, elle s'assura par une fouille superficielle que Nicolaï Grifanov n'avait sur lui ni magnétophone, ni appareil photo, ni porte-documents. Puis elle lui ouvrit la porte de métal munie d'un judas qui commandait l'entrée de la *Referentura*.

— Bonne nuit, camarade colonel.

— Bonne nuit, répondit Nicolaï d'une voix morne.

Il prit l'ascenseur et se retrouva dans la petite avenue sombre et déserte. Il faisait froid, comme toutes les nuits, et le vent soufflait. Brusquement il détesta Lisbonne. Coûte que coûte, il devait

retrouver Natalia. D'abord savoir qui l'avait aidée à fuir. Elle était trop stupide pour avoir agi seule. Une panique irrésistible lui bloqua le cerveau. Si c'était la C.I.A. !

Si, à cause de lui, le plan du K.G.B. échouait à Lisbonne, il était fini ! Instinctivement, il était certain, tout en refusant de se l'avouer, qu'il y avait un lien entre les deux choses. Furieux, il envoya un coup de pied dans une boîte de conserve.

— Salope !

Désormais, tout le K.G.B. de Lisbonne aurait une mission prioritaire : retrouver Natalia. Il allait commencer les interrogatoires lui-même.

Heureusement, le K.G.B. disposait à Lisbonne d'appuis nombreux, variés et puissants... Si la C.I.A. était dans le coup, elle aurait des difficultés à faire quitter le pays à Natalia. Tous les amis des Soviétiques étaient déjà prévenus. Presque tous pensaient que Natalia se trouvait encore à Lisbonne. Nicolai Grifanov essaya désespérément de se rappeler ce qu'elle savait de ses activités. Beaucoup trop, conclut-il.

*

* *

Malko traversa le living sur la pointe des pieds et s'arrêta net. Amalia dormait, roulée en boule sur le canapé. Elle se réveilla en sursaut. L'aube pointait. Malko vint s'asseoir près d'elle. Épuisé. Natalia avait exigé de lui des performances qu'il aurait préférer garder pour une meilleure cause. Elle dormait enfin, repue d'alcool et d'amour. Mais il n'en avait pas encore tiré un mot intéressant.

— Pourquoi avez-vous dormi là ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas de lit dans l'autre chambre, avoua Amalia. Je l'ai vendu comme ma montre, comme mes bijoux. J'avais besoin d'argent. Mais je vais en acheter un. Avec vos deux mille *escudos*.

Il détourna les yeux, gêné.

— À quelle heure travaillez-vous aujourd'hui ?

— Trois heures, dit-elle.

— Je vais sortir, dit Malko. Ne partez pas avant que je sois revenu. N'ouvrez à personne. Ne la laissez pas sortir.

— D'accord.

Elle l'accompagna à la porte et brusquement se serra contre lui.

— Revenez-vite, j'ai peur.

Il reprit la « 504 » et dévala les rues étroites d'Alfama encore peu animées jusqu'à l'hôtel Altis. Un garçon endormi leur donna sa clef. Il fila directement dans la chambre d'Ibrahim et frappa à la porte. Le Brésilien ouvrit immédiatement. Habillé, les yeux rouges de fatigue. Derrière lui, affalé dans un fauteuil, Malko aperçut Steve Thomas, les traits défaits. L'Américain se dressa en sursaut. Il avait des valises sous les yeux.

— Bon sang, explosa-t-il, où étiez-vous ?

Malko s'assit sur le lit.

— Avec la très distinguée Natalia Ivanovna Grifanov, dit-il. Ex-putain de Leningrad et ivrognesse confirmée. Il va falloir mieux nourrir vos ordinateurs...

Il fit rapidement le récit de sa nuit. Steve Thomas tirait avidement sur sa cigarette, sa fatigue envolée. Le Brésilien essayait de ne pas s'endormir, ses yeux clairs striés de rouge.

— Il faut la faire parler, pressa Steve Thomas. On ne sait ce qui peut arriver. Elle est sûrement au courant de ce qui se trame. Nous n'avons jamais pu savoir où est Guadalupe Sanchez. Le mari de Natalia va tout faire pour la retrouver. Je vais vous donner la protection maximale. Chris, Milton et Ibrahim.

— Le mieux, suggéra Malko, serait de confier Natalia à Chris et Milton. Où sont-ils ?

— Au *Mundial*.

— Il faut être certain qu'ils ne soient pas suivis. Il faut faire attention aux voisins aussi. Le mieux serait de les faire venir la nuit prochaine.

— Ibrahim va s'en occuper, promit Steve Thomas. Retournez auprès d'elle le plus vite possible en attendant. Faites-la parler... Donnez-moi l'adresse. Ibrahim vous rejoindra tout à l'heure avec Chris et Jones. Faites lui confiance pour semer nos amis.

Malko griffonna l'adresse d'Amalia et partit se coucher jusqu'au déjeuner. Il ne tenait plus sur ses jambes. Natalia risquait de dormir jusqu'à deux heures de l'après-midi avec ce qu'elle avait bu. Il souhaita que rien de fâcheux ne se produise, avant de tomber endormi comme une masse...

*

* *

— Il a fait une chaleur d'ananas aujourd'hui, soupira Julio de Carvalho.

Malko approuva poliment.

Le bar tendu de velours rouge du *Gremio Litterario* était légèrement plus animé que d'habitude. En route pour le restaurant, Malko s'était fait happer par le vieux milliardaire présenté par Steve Thomas. Il n'avait pu refuser l'offre d'un cognac. La bouteille de Gaston de Lagrange était posée sur la table, à la disposition du Portugais.

Maintenant, le milliardaire s'épanchait... Tous ceux qui se trouvaient au *Gremio* étaient forcément « du bon côté ». Le titre de Malko le rangeait définitivement parmi les adversaires du marxisme. Julio se pencha vers lui, pesant une main manucurée sur son bras.

— Je suis en train d'apprendre la haine, dit-il à voix basse. Ces gens détruisent tout. Chaque fois que je passe en revue les objets que j'ai amassés, j'ai envie de tuer...

Il continuait à s'habiller avec une recherche extrême avec un col cassé, des boutons de manchettes en pierres précieuses, des chaussures vernies. Sa main parcheminée prit son verre avec délicatesse et le leva.

— À l'ancien Portugal ! Au fantôme de la liberté...

Malko leva son verre.

Un coup de feu claqua soudain dehors, et un silence total s'abattit sur le bar.

Un maître d'hôtel en queue-de-pie alla s'enquérir de la cause du bruit et revint calmement annoncer qu'il s'agissait d'un coup de feu tiré accidentellement. Les conversations reprirent. Mais l'incident allait se propager, se déformer. Lisbonne était la ville des rumeurs. Une ville en train de se vider aussi. Les gens disparaissaient. Pour le Brésil, l'Espagne ou la prison.

Dans un coin, une très jolie femme d'une quarantaine d'années lisait avidement l'*Expresso*. Un jeune homme aux cheveux longs, l'air d'un hippie de luxe, arriva dans le bar et dit à la cantonade :

— Ils ont rouvert *Republica* ! Le journal tourne.

La jolie femme lâcha son *Expresso* et se rua sur le téléphone, dans la cabine entre le bar et la salle à manger. Elle ressortit, dépitée, c'était encore une fausse nouvelle. Les Portugais essayaient d'intercepter les changements les plus infimes. Un client du *Gremio*, voisin de la table où se trouvait Malko, laissa tomber : « Je suis passé devant *Republica*, tout à l'heure. Ce n'est plus le COPCON qui le garde, c'est l'aviation. C'est meilleur. » Le

COPCON, c'était le bras séculier du Conseil de la Révolution. Un amalgame de différentes unités commandées par le général Otelo de Carvalho. Publiquement procommuniste... Toutes ces rumeurs sentaient la fin d'une civilisation... Le vieux Julio de Carvalho soupira et se pencha vers Malko :

— Avant de quitter Lisbonne, senhor, n'oubliez pas de venir voir mes collections. Vous serez le dernier à les voir.

Les conversations se turent d'un coup. Deux militaires venaient de pénétrer dans le bar. Des soldats, d'une unité de commando, G3 accroché à l'épaule, vaguement gênés. Le patron se précipita vers eux. Il y eut une brève conversation à voix basse, puis les soldats se dirigèrent vers le compagnon de la jolie femme qui lisait *l'Expresso*. L'un demanda :

— *O Senhor Queluz ?*

Celui qu'ils avaient interpellé était devenu de la couleur d'un morceau de craie.

Il répondit, d'une voix mal assurée.

— Oui, c'est moi.

— Il faut venir avec nous, dit le soldat.

— Mais... pourquoi, qu'est-ce que...

Le militaire sourit sans agressivité.

— Moi, je ne sais rien. On m'a dit de vous emmener, c'est tout. Vous êtes banquier, n'est-ce pas ?

— Oui, fit l'homme d'une voix faible, je suis banquier.

Comme s'il avouait une indignité abominable... Le silence se prolongea quelques secondes, puis il vida son verre, se leva, baisa la main de la jolie femme dont les yeux s'étaient remplis de larmes, et se dirigea vers la sortie. Les deux soldats saluèrent poliment et le suivirent. Le silence régna jusqu'à ce qu'on entende une jeep démarrer, en bas. Puis la femme fondit en larmes.

— Il devait partir au Brésil la semaine dernière !

Malko regarda son voisin. Les mains parcheminées de Julio de Carvalho tremblaient légèrement. Le vieil homme faisait un effort prodigieux pour garder son calme.

— Qu'a-t-il fait ? demanda Malko.

— Rien, dit-il d'une voix blanche. Ses employés ont probablement décidé de se mettre en autogestion. Alors on a trouvé des charges imaginaires pour pouvoir le dépouiller légalement. Tous les jours

c'est pareil. Ils vont l'enfermer à Caxias ou à Monsanto pendant des mois sans même l'interroger. S'il a de la chance on le relâchera et il pourra quitter le Portugal sans rien.

Sa voix se brisa. Peu à peu, la vie reprenait au *Gremio Litterario*. Malko prit poliment congé du vieux milliardaire qui répéta :

— Venez me voir.

Malko se dépêcha de gagner la véranda. Il avait hâte d'aller retrouver Natalia Grifanov. Espérant qu'elle serait plus présentable que la veille. Et qu'elle parlerait. Un grand maître d'hôtel solennel l'aïda à s'installer. Probablement un informateur du COPCON. À Lisbonne, tout le monde espionnait tout le monde.

*

* *

Natalia Grifanov avait les yeux tellement gonflés qu'on ne les voyait presque plus. À la lumière du jour, on apercevait un fin réseau de veinules sur ses pommettes. Elle avait dû être sevrée à la vodka. Les cheveux tirés en arrière la vieillissaient. Amalia lui avait prêté un vieux blue-jean et un T-shirt. Elle était pieds nus. Malko vit tout de suite la peur dans ses yeux. Recroquevillée sur le divan, elle avait l'expression d'un animal traqué.

— Je veux partir, dit-elle. Laissez-moi retourner avec Nicolăi.

Malko s'attendait à cela. Il s'assit près de la Soviétique et lui dit doucement.

— Natalia, vous savez ce qui vous arriverait... Ils se doutent que nous sommes mêlés à votre disparition. Ils ne vous croiront pas. Même votre mari ne pourra pas vous protéger.

Natalia eut un sourire rusé.

— Nicolăi ne peut se passer de moi, il ne me laissera pas partir dans un camp.

— Il n'y pourra rien, dit Malko. Ce qui se passe ici est plus important pour lui et ses chefs. N'ayez pas peur, vous allez bientôt partir aux U.S.A. Vous recommencerez une nouvelle vie là-bas.

Il y eut un coup de sonnette bref. Natalia Grifanov sursauta.

— C'est eux !

— Mais non ! fit Malko.

Il alla à la porte et demanda sans ouvrir :

— Qui est-ce ?

— C'est nous, fit une voix typiquement américaine.

Malko ouvrit. Le palier semblait trop petit pour Chris Jones et Milton Brabeck. Deux cents kilos d'os, de muscles et d'artillerie. Yeux gris, costumes gris, chemises à col boutonné. Ils avaient consenti à se défaire de leurs chapeaux... Chris Jones portait un gros attaché-case noir. Malko les fit entrer. Ils touchaient presque le plafond. Amalia surgit, dans une robe d'éponge jaune qui s'arrêtait en haut de ses cuisses. Milton Brabeck, repris par ses mauvaises pensées, s'empourpra légèrement.

— Ils n'ont pas encore inventé les ascenseurs dans ce pays ? demanda Chris.

Il tourna la tête vers Natalia qui ouvrit des yeux comme des soucoupes devant les deux « gorilles ».

— C'est elle ?

— C'est elle.

Malko les présenta en russe. Ils observaient Natalia comme si c'était le diable. Une vraie Soviétique ! Milton devait avoir envie d'en découper un bout pour le garder en souvenir. Chris explorait déjà les fenêtres et les terrasses d'en dessous.

— Désormais, vous vivez ici, annonça Malko. Interdiction de sortir, de vous montrer, de laisser sortir cette dame ou de laisser quelqu'un l'emmener. Amalia vous apportera de la nourriture.

— On va s'installer, dit Chris, j'ai amené quelques trucs utiles.

Il ouvrit l'attaché-case, en sortit une mitraillette ultra-courte à laquelle il vissa un silencieux de vingt centimètres. L'attaché-case était bourré d'appareillage électronique et acoustique. Les deux gorilles enlevèrent leur veste, et commencèrent à « tester » l'appartement. Milton Brabeck s'approcha de Malko :

— On va vivre ici avec ces deux nanas ?

— Exact, dit Malko. C'est Byzance. Sauf si le K.G.B. vous trouve. Ils sont capables de faire sauter l'immeuble pour récupérer Natalia Grifanov.

Chris réapparut, un « sondeur » électronique à la main.

— Je vais installer un early warning system dans l'escalier entre le second et le troisième étage, annonça-t-il, un petit micro qui nous évitera les surprises désagréables.

Natalia les suivait des yeux en fumant nerveusement. Amalia rangeait la cuisine. Elle demanda à Malko en russe.

— *Ony touté toje ostanoutsa*[20] ?

— Oui, dit Malko. Pour vous protéger. Désormais le K.G.B. ne peut

plus rien contre vous.

Natalia Grifanov secoua la tête, avec une grimace, amère.

— Ils vont m’empêcher de sortir, oui ! Vous m’avez bien eue. C’est comme chez nous !

— Ne dites pas de bêtises, protesta Malko. Dès que nous pourrons vous faire sortir du pays vous serez entièrement libre. Pour l’instant nous devons vous protéger.

Il vint s’asseoir près d’elle, ses yeux dorés avaient pris une expression grave.

— Natalia, dit-il, nous savons que le K.G.B. prépare un coup à Lisbonne. S’il réussissait nous ne pourrions jamais vous faire sortir d’ici. Il faut donc nous aider... Vous devez.

— *Svolotch* [21] ! fit Natalia simplement.

Malko ne releva pas. Puis la Soviétique haussa les épaules.

— Et puis merde ! On verra bien. Qu’est-ce que vous voulez savoir ?

Jusqu’ici, elle n’avait encore rien fait contre l’Union Soviétique. Dès le premier mot qu’elle dirait, ce serait fini. Le K.G.B. ne pardonnait jamais aux traîtres.

— Le mois dernier, dit Malko, deux informateurs de la C.I.A., Guadeloupe et Alfonso Sanchez, se trouvaient à la caserne du 1er Ralis, pour un « contact ». En sortant, des soldats ont tiré sur eux. Alfonso Sanchez a été tué, sa femme blessée et enlevée. Depuis personne n’a entendu parler d’elle. Or, nous savons que votre mari était sur place... Nous voulons retrouver Guadeloupe Sanchez...

Natalia Grifanov réfléchit quelques secondes avant de dire :

— Je me souviens. Nicolai m’a parlé de cette histoire. C’est un hasard. Il rendait visite à un ami, lorsqu’il a repéré ces gens. Ils discutaient avec un officier qui savait beaucoup de choses. Un traître, lui aussi... il n’a pas pu les empêcher de sortir de la caserne à temps pour les arrêter. C’est pour cela qu’il a fait tirer sur eux. Vous savez, mon Nicolai n’est pas méchant... Il ne...

Maintenant, on ne pouvait plus l’arrêter ! Malko eut un sourire encourageant. Il était sur des charbons ardents.

— Qu’avaient-ils appris ?

Elle secoua la tête :

— Je ne sais pas. Nicolai ne me dit pas tout. Il devrait même ne

rien me dire. Il était ennuyé parce qu'il y avait eu des témoins... Alors, il s'est saoulé au cognac et il a parlé.

— L'officier, qu'est-il devenu ? demanda Malko.

— Il a été exécuté le soir même. Par les camarades portugais du Parti. Ils l'ont enterré dans la caserne.

— Et la femme, elle a été tuée aussi ?

— Non, dit Natalia. Je sais qu'ils ne l'ont pas tuée. Elle n'était pas gravement blessée. Nicolaï m'a dit qu'il lui manquait seulement le doigt avec lequel elle se branlait... Ils l'ont emmenée quelque part.

C'était typiquement portugais. La demi-mesure. Malko commençait à se demander si Natalia savait vraiment beaucoup de choses. Ils avaient pris un risque énorme en l'enlevant. Tout le K.G.B. devait être sur les dents pour la récupérer. Il reprit l'interrogatoire.

— Où peut-elle être ? Au consulat soviétique ?

Natalia Grifanov se récria :

— Oh non !

— Au Parti communiste portugais ?

— Non plus. Ils sont trop prudents.

Les deux gorilles suivaient avec ébahissement la conversation en russe. Mal à l'aise. Natalia dit enfin comme à regret.

— Il y a quelqu'un qui sait. Je me rappelle maintenant.

Nicolaï a demandé l'aide d'un de ses informateurs, un certain Antonio. Il est sommelier à l'hôtel *Mundial*.

— Dites-m'en plus sur cet Antonio ? demanda Malko.

— Je l'ai vu seulement deux fois, dit Natalia. En allant dîner au *Mundial*. Nicolaï m'a dit qu'il l'avait recruté, en lui offrant des bouteilles de vieux cognac. Antonio est un maniaque de l'alcool. Mais un bon communiste aussi. Il a appartenu au Parti clandestin. Il n'aime pas les Américains.

— Vous êtes certaine que Guadalupe Sanchez est vivante ? insista Malko.

— Certaine, répéta Natalia. Nicolaï m'en a parlé encore la semaine dernière. Il ne comprenait pas les Portugais de prendre un tel risque. Il était furieux.

Des gouttes de sueur coulaient sur le visage de la Soviétique. Elle avait peur. Malko se leva. Il en savait assez pour l'instant.

— Je reviendrai ce soir.

Chris Jones le raccompagna sur le palier. Amalia était partie travailler.

— Ne la laissez pas boire, avertit Malko. Et attention aux mauvais instincts de Milton, c'est une nymphomane.

— *My God !* soupira Chris Jones.

Malko était déjà dans l'escalier.

CHAPITRE VII

Le grand Brésilien aux yeux clairs et à la peau du visage piquetée de petits cratères n'avait pas arrêté de boire comme un trou. Antonio, qui s'était occupé de lui, se demandait s'il allait pouvoir tenir debout. C'était le dernier client de la salle à manger du *Mundial*, au huitième étage de l'hôtel, dominant une ceinture de taudis et de terrains vagues. Les cris des marchands ambulants installés sur le trottoir montaient jusqu'à la salle à manger, évoquant vaguement l'ambiance des souks. Antonio, appuyé au bar, se redressa. Leur dernier client venait de déposer des billets dans la soucoupe contenant l'addition et traversait la salle en titubant. Il tomba en arrêt devant le petit bar à gauche de la sortie. Sa main se tendit vers une bouteille de fine Napoléon 1892.

— C'est à vous ?

Antonio hocha fièrement la tête.

— Si, senhor, je l'ai achetée moi-même.

— Combien ? fit le Brésilien...

Le sommelier resta bouche bée. Stupéfait et attristé en un sens. Il n'avait jamais pensé vendre cette bouteille. C'était le clou de son bar. Au pire, il avait rêvé la faire déguster à de bons clients. Pour profiter aussi un peu.

— Quatre mille *escudos*, annonça-t-il pour décourager le Brésilien.

Celui-ci lui envoya une tape formidable dans le dos. Ravi. Il avait bien vingt centimètres de plus qu'Antonio.

— C'est pas cher ! grimaça-t-il.

Il fouilla dans sa poche, exhiba une liasse énorme de billets. Il compta quatre mille cinq cents *escudos* et les posa sur le comptoir. Il allongea la main pour prendre la bouteille. Antonio en avait les larmes aux yeux.

« Sa » bouteille !

Soudain, le Brésilien se ravisa avec un rire bruyant.

— Je ne vais pas boire ça tout seul. Viens avec moi, ami !

En d'autres circonstances. Antonio qui se piquait d'être bien élevé, n'aurait jamais suivi cet ivrogne tropical, représentant de surcroît d'un capitalisme qu'il haïssait. Mais l'idée que ce Brésilien allait lamper le précieux cognac comme de l'alcool à brûler le rendait fou. Au moins qu'il en profite aussi...

— Senhor, dit-il, je ne peux pas sortir avec vous. Je suis employé ici.

— Esta bom, fit le Brésilien. Je t'attends au parking de l'hôtel.

Il s'engouffra dans l'ascenseur, serrant la bouteille contre lui, tandis qu'Antonio commençait à verrouiller sa cave. Cinq minutes plus tard, passant par le sous-sol, il émergea dans le parking. Il repéra aussitôt la haute silhouette du Brésilien debout près d'une grosse voiture noire. Brandissant la bouteille. Antonio se dit que sa femme allait être inquiète. Mais tant pis... À cause de ses activités politiques il avait souvent des réunions tardives, après son travail. Il monta dans la grosse voiture. Le siège avant était incroyablement moelleux. Le Brésilien lui tendit la bouteille tandis qu'il prenait le volant.

— Tiens-la.

Antonio s'attacha à la tenir bien droite.

Ils sortirent du parking, traversèrent le Rossio puis fuirent vers le Tage et la *praça* do Commercio. Le Brésilien chantonait tout seul. Arrivé à la *praça* do Commercio, il tourna à droite sur la Marginale longeant les docks. Vers l'énorme pont suspendu qui faisait ressembler Lisbonne à San Francisco. Intrigué, Antonio osa demander :

— Où allons-nous, senhor ?

Le Brésilien tourna la tête vers lui. Ses yeux étaient si clairs qu'ils paraissaient phosphorescents.

— On pourrait peut-être aller retrouver Guadalupe Sanchez, dit-il d'une voix égale.

Plus du tout altéré par la boisson. La phrase mit plusieurs secondes à parvenir au cerveau d'Antonio. Avec toutes ses implications. Il lui sembla que ses pieds se chargeaient de plomb. Il avait déjà la main sur la portière lorsque quelque chose de froid lui entoura le cou. Pour ne pas lâcher la bouteille, il perdit de précieux dixièmes de seconde. Lorsqu'il essaya d'arracher de son cou le lacet, c'était trop tard, il était déjà profondément incrusté dans les chairs... Il voyait à peine l'homme qui s'était dissimulé jusque-là à l'arrière sur le plancher de la voiture et l'étranglait. Il lutta encore un peu,

puis, les yeux hors de la tête, les poumons en feu, les pieds battant le tableau de bord, il perdit connaissance. La bouteille avait roulé sur le plancher de la voiture. Antonio s'effondra en tas sur son siège. Le Brésilien tourna la tête et dit en anglais.

— *You did a good job, Krisantem[22] !*

Le Turc eut un sourire flatté. Il aimait bien qu'on reconnaisse ses mérites. La voiture continuait à filer le long de la Marginale déserte, traversant le quartier de Belem, longeant les entrepôts des docks. Antonio bougea un peu, gémit, mais dès qu'il fit mine de se réveiller, Krisantem comprima ses carotides un peu plus.

La voiture freina et stoppa devant l'entrée d'un énorme dépôt de tramways. Des dizaines d'engins alignés sur des rails en plein air. Ibrahim donna un coup de phare, et un homme sortit d'une guérite, s'avançant vers la barrière. Il reconnut le Brésilien et leva la barrière. Ibrahim au passage glissa dans sa main une liasse d'*escudos*. Le P.P.D. était anti-communiste, mais il fallait quand même encourager les bonnes volontés.

Le gardien rabaissa la barrière derrière eux. Ibrahim fila entre deux rangées de trams à l'arrêt, atteignant le quai bordant le Tage. Le Brésilien coupa le moteur et écouta le bruit de la circulation sur la Marginale, parvenant jusque-là étouffé. Cinq cents mètres plus loin, il y avait le Palacio Belem, siège de la présidence de la République. Point de ralliement de toutes les grandes manifestations. Au bout du quai, le Tage était noir et silencieux. Personne ne viendrait les déranger.

— *Take him out [23]*, dit le Brésilien à Krisantem.

Le Turc tira Antonio hors de la voiture et l'étendit sur le béton, après avoir ôté son lacet. Ibrahim donna quelques petits coups de pied à l'homme inanimé jusqu'à ce qu'il grogne et ouvre les yeux. Un sillon rouge marquait sa gorge. Il avait du mal à respirer. Debout près de lui, le Brésilien paraissait immense. Antonio chercha à contrôler la panique qui le gagnait. Il regarda autour de lui, vit les masses sombres des tramways, frissonna. Un vent glacial soufflait de la mer. Krisantem fixait le sommelier avec l'affectueuse attention d'un cobra pour un lapin. Ibrahim sortit son « 45 » à crosse de nacre, s'accroupit et posa le canon contre le cou du sommelier. Puis, il releva le chien. Cela fit un petit « clic » qui se répercuta dans le silence. Il entendait donner le maximum de poids à ce qu'il allait dire.

— Antonio, dit-il, où est Guadalupe Sanchez ?

Le sommelier secoua la tête, essayant de prendre un ton

convaincant.

— Senhor, je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne vous ai rien fait. Laissez-moi.

Le Brésilien secoua la tête. Agacé, appuyant un peu plus le pistolet dans le cou du sommelier.

— Antonio, ne joue pas au con !

Comme l'autre ne répondait pas, il leva le lourd colt et l'abattit à toute volée. La pommette ouverte, Antonio poussa un cri étranglé.

Krisantem attendait sagement sans intervenir, appréciant en connaisseur la technique du Brésilien. Le sang coulait à flots sur le visage d'Antonio. Ibrahim sortit un mouchoir de sa poche et le lui lança.

— Essuie-toi.

Le sommelier tamponna sa pommette éclatée. Les trois hommes demeurèrent silencieux. Lentement, Antonio se mit debout. Ibrahim le vit soudain fixer avec intensité un point derrière lui sur le quai sombre. Il se retourna d'un bloc, croyant à une intervention extérieure. Antonio détalait déjà, vers les tramways. Ce fut si soudain qu'il prit quelques mètres d'avance avant que Krisantem réagisse. Le Turc fila comme une flèche. Il savait qu'il était impossible de se servir d'armes à feu. Trop risqué avec les soldats qui se promenaient partout. Ils n'avaient pas envie d'affronter le COPCON. Ibrahim contournait les tramways pour couper à Antonio le chemin de la sortie. Il entendit du bruit, se tapit dans le noir.

C'était un rat, qui décala devant lui.

Ibrahim Salvador bouillait de rage impuissante. Si Antonio s'échappait maintenant, c'était la mort certaine pour Guadalupe et l'échec de leur plan. Il examina la masse noire des dizaines de tramways alignés sur leurs rails. Antonio pouvait leur échapper jusqu'à l'aube. Ensuite... On siffla doucement dans le noir. Krisantem. Méthodiquement il explorait chaque rangée. Ibrahim Salvador courut à la guérite et revint avec la torche électrique du gardien. Celui-ci n'en menait pas large. Son frère était policier à la PIDE avant le 25 avril. Maintenant il croupissait à la prison de Caxias... C'était par son intermédiaire qu'il avait connu Ibrahim, venu souvent au Portugal liquider des extrémistes brésiliens.

Une exclamation et un bruit de lutte jaillirent de la masse des tramways. Ibrahim se rua en avant, s'assommant à demi contre une portière ouverte, zigzaguant entre les trams. Il trouva une

masse confuse luttant à terre. Krisantem avait découvert Antonio glissé sous un tram. Cela donna une idée au Brésilien. D'un coup de crosse, il étourdit le sommelier. Krisantem se redressa, essoufflé. Ibrahim prit Antonio sous les aisselles et le hala jusqu'aux rails où était stationné le tram, le couchant perpendiculairement au rail devant les roues du tram. Il le tira jusqu'à ce que sa gorge appuie sur le rail.

Puis, de tout son poids, le Brésilien se laissa tomber sur son dos.

— *Bond him [24]*, ordonna-t-il.

Krisantem ressortit son lacet et entrava les bras d'Antonio derrière son dos. Celui-ci, réveillé de nouveau, grognait, les injurait, se débattait, mais ne faiblissait pas. Lui aussi avait compris que le gros colt n'était pas dangereux.

Ibrahim lui tira la tête en arrière, par les cheveux.

— *Va merda ! Fascisto [25]*, cria Antonio.

Ibrahim leva la tête vers Krisantem.

— Tiens-le.

Krisantem prit sa place aussitôt. Ibrahim courut vers la guérite de l'entrée. Krisantem vit avec surprise les lumières du dépôt s'allumer. Ibrahim revenait en courant. Il grimpa dans la cabine du tramway devant lequel était étendu Antonio. Krisantem l'entendit farfouiller dans le tableau de commande à l'avant. Il y eut soudain un ronronnement, et les lumières intérieures du tram s'allumèrent. Ibrahim entendit tourner un gros volant vertical avec un grincement sinistre, puis un plus petit, en cuivre, horizontal. Les lourdes roues d'acier grincèrent à leur tour, il y eut une secousse, et le tram recula de deux mètres. Le Brésilien le stoppa, sauta à terre et revint vers Antonio. De nouveau, il releva la tête.

— Tu as compris ?

Le sommelier ne répondit pas. Ibrahim lui envoya un coup de pied dans les côtes.

— Imbécile ! Quand tu seras coupé en deux comme une chenille, ce n'est pas le Parti qui te recollera !

Antonio avait peur mais il n'y croyait pas encore. Il garda les lèvres obstinément serrées. De nouveau, Ibrahim s'installa sur son dos et dit à Krisantem :

— Monte dans le tram. Il y a le contact. Pour avancer, tu tournes la manette de cuivre dans le sens des aiguilles d'une montre. Pour reculer, c'est le contraire. Tu feras ce que je te dis.

Le Turc obéit, trouva la manette qui commandait un petit volant. Ronflement, et le tramway avança de quelques centimètres vers la tête d'Antonio. Le sommelier commença à se débattre furieusement. Ibrahim lui appuya bien la gorge sur le rail et fit signe à Krisantem d'avancer encore. Le Turc tourna le petit volant. Il trouvait l'idée intéressante. Dans sa vie aventureuse, il avait tué des gens de façons très diverses, mais jamais encore avec un tramway... Celui-ci avança centimètre par centimètre, avec un grincement léger.

— Stop ! cria Ibrahim.

La tranche de la roue d'acier appuyait déjà contre le cou d'Antonio. Le massif pare-chocs du tramway était presque au-dessus de sa nuque. Le sommelier, affolé par le contact du métal, cria, essaya désespérément de se dégager. Mais Ibrahim Salvador pesait plus de quatre-vingt-dix kilos... Le Brésilien lui cria :

— Connard de communiste ! On n'a rien contre toi. Dès que tu as parlé, on te laisse. T'auras même la bouteille.

— Laissez-moi, supplia Antonio.

La masse du tram au-dessus de lui le terrifiait autant que le ronflement qui en émanait.

— Il n'a pas encore compris, cria Ibrahim, avance doucement.

Krisantem tourna le petit volant de cuivre d'un cran. Le hurlement d'Antonio fit trembler les vitres du tram. Le métal venait de mordre dans la peau de son cou, pinçant la chair contre le rail.

— Alors ? fit Ibrahim. Tu parles ?

Pour toute réponse, Antonio se mit à hurler comme un porc qu'on égorge. Ibrahim ne pouvait le faire taire sans plonger sous le tram.

— Vas-y encore doucement, ordonna Ibrahim excédé.

C'était du poker. Il était sûr de gagner. Le sommelier allait céder en se sentant lentement décapité. Krisantem fit avancer le volant d'un filet supplémentaire. Pensant qu'il s'était trompé, il tourna encore un peu le volant. Le lourd tram se mit soudain à vibrer ; la roue appuyée contre le cou d'Antonio avança brutalement, entamant les chairs jusqu'à l'os. Submergé de terreur, le sommelier hurla :

— Non, arrêtez ! Elle est rua Calçada do Combro, au...

Le reste de sa phrase se perdit dans un gargouillis de sang. Avec un grincement sec, le tram venait d'avancer de dix centimètres, écrasant le cou d'Antonio, sectionnant ses carotides et sa trachée

artère. Affolé, Krisantem tourna la manette dans l'autre sens. Le tramway s'immobilisa, mais ne recula pas.

Ibrahim se redressa avec un juron secouant la manche de sa veste mondée de sang, Antonio eut encore de faibles soubresauts puis s'immobilisa. Le Brésilien regarda avec dégoût sa veste et son pantalon pleins de taches sombres. Quel gâchis !

— Je t'avais dit d'y aller doucement, reprocha-t-il à Krisantem.

Confus, le Turc ne répliqua pas. C'était la première fois de sa vie qu'il conduisait un tramway... Il y eut des pas dans l'obscurité. Le Brésilien braqua sa torche électrique et son « 45 ». Le gardien accourait, effaré. Il s'immobilisa en voyant le cadavre.

— Madré do Dio ! murmura-t-il.

— Il y a eu un accident, se dépêcha de dire Ibrahim.

Le gardien détourna la tête. Avec un « accident » comme cela, et son back-ground, il se retrouvait à Caxias... Ibrahim devina sa réaction. Il s'approcha, lui entoura les épaules de son bras gauche, affectueusement.

— Nous allons arranger cela.

Sa main droite remonta, armée du colt le long du corps du gardien, s'immobilisa contre son côté droit à la hauteur du foie. La première détonation fit sursauter Krisantem, bien que légèrement étouffée par le tissu. Le gardien resta la bouche ouverte comme s'il avait reçu un violent coup de poing. Le second coup lui arracha un cri étouffé. Le foie éclaté, le gardien tomba en arrière sans un mot. Ibrahim lui tira une troisième balle dans l'oreille qui lui arracha la moitié du crâne. Puis, il mit le cran de sûreté du colt et le glissa dans sa ceinture.

— Viens vite, dit-il à Krisantem.

Ils regagnèrent en courant la Taunus noire. Cinq minutes plus tard, ils roulaient sur la Marginale, vers le centre. En arrivant *praça do Comercio*, Ibrahim se tourna vers le Turc.

— Viens, on va partager la bouteille. Elle doit être bonne.

Krisantem refusa poliment. En bon musulman, il ne buvait pas d'alcool. Sa plus grande folie, c'était le Perrier.

— Il a parlé ? demanda-t-il.

— Pas assez, fit Ibrahim. Il a dit seulement le nom d'une rue.

Il avait hâte d'être dans sa chambre pour attaquer la bouteille de fine Napoléon. Il avait encore dans les oreilles le cri d'Antonio. Mêlé à beaucoup d'autres. Il se dit qu'il faudrait bientôt qu'il

change de métier. Ses nerfs le trahissaient.

*

* *

Malko replia *O Diario do Noticias* avec horreur. Relatant le double meurtre du dépôt de tramways, le quotidien parlait d'attentat fasciste, sans préciser. La Seconde Division de l'armée était trop désorganisée pour résoudre une affaire où il y avait aussi peu d'indices... En plus, elle ne possédait pas de service « Action ». Quant à la police criminelle, elle se garderait bien de toucher à une affaire pareille.

Malko était au courant depuis son réveil. Krisantem était venu lui rendre compte. La réputation d'Ibrahim Salvador n'était plus à faire, mais cette exécution sauvage lui faisait froid dans le dos. Mais une féroce course contre la montre était engagée entre le K.G.B. et la C.I.A. Aucun journal, aucune station de radio n'avait parlé de la disparition de Natalia. Mais Steve Thomas avait su par ses informateurs que les Soviétiques retournaient la résidence de l'ambassadeur des États-Unis déjà soupçonné d'appartenir à la C.I.A. Malko était passé voir Natalia brièvement la veille au soir. Sans grand résultat. Steve Thomas refusait de la rencontrer pour des raisons de sécurité. Si on trouvait une défectrice soviétique en compagnie du COS de la C.I.A...

Il se leva et traversa le hall. Trois Tchécoslovaques fumaient dans des fauteuils. Ils le suivirent des yeux avec attention. Ce ne pouvait qu'être des membres du S.T.B., le service secret tchèque.

Il faisait encore plus chaud que la veille. La « 504 » était brûlante. Malko s'y installa et démarra.

Steve Thomas était venu prendre le petit déjeuner avec lui. La veille, Ibrahim avait déposé un mot chez lui, avec le nom de rue donné par le sommelier.

— Rua Calçada de Combro, il y a le siège du M.R.P.P., avait appris Steve Thomas à Malko. Un parti d'extrême-gauche. Cela peut être là. Je sais que certains de ses membres ont des rapports avec le Département V du K.G.B.

Il ne restait plus qu'à vérifier. Malko aurait dû y aller avec Ibrahim mais le Brésilien dormait. Il laissa Krisantem dans le hall, avec pour mission de dire au Brésilien de le rejoindre.

Malko descendit l'avenida da Libertade dont les larges trottoirs étaient occupés par une exposition de livres en plein air. Les manuels de communisme restaient en pile, mais les ouvrages pornos s'enlevaient comme des petits pains... Après quarante ans

de privation les Portugais avaient envie de se rattraper. Malko se retint de tirer une conclusion politique de ce fait. Après avoir traversé le Rossio, il s'engagea dans un lacet de rues étroites, sales et bruyantes pour rejoindre la rua Calçada du Combro qui courait parallèlement au Tage dans le quartier populaire des capverdiens. Il la prit par le haut et la descendit au milieu des voitures et des tramways. À mi-chemin, sur la droite, il aperçut ce qu'il cherchait. Un immeuble lépreux de trois étages, qui faisait le coin d'une rue escaladant la colline. Presque toutes les fenêtres en étaient condamnées et une énorme banderole rouge s'étalait en travers de la façade, portant en lettres blanches : « Viva O comunismo ! »

C'était là. Depuis le 25 avril personne n'avait pénétré dans le siège du M.R.P.P., groupe d'extrême-gauche très remuant qui, selon les rumeurs, possédait un armement important. Officiellement, ils s'opposaient au Parti communiste d'Alvaro Cunhal, mais il ne fallait pas oublier la théorie du caméléon chère à Steve Thomas. Malko examina au passage la façade sale et les fenêtres fermées par des planches.

Cela n'allait pas être facile...

Il gara sa voiture plus loin, dans une rue transversale qui dominait le Tage et de merveilleux jardins en friches. Puis il revint sur ses pas. Ibrahim aurait déjà dû être là. Le Brésilien devait cuver son cognac. Malko réprima un frisson quand un tram le frôla. Il passa sans s'arrêter devant le siège du M.R.P.P., aperçut une entrée dans la rue transversale, avec deux jeunes hirsutes et l'air farouche. Un camion passa dans la rue, plein de troupes. Certains soldats saluèrent la banderole, le poing levé. Malko regarda une Capverdienne callipyge traverser. On l'aurait crue sculptée dans de l'ébène... Au rez-de-chaussée du M.R.P.P., il y avait un salon de coiffure minable, sans un seul client, ouvert à tous les vents. On se serait cru en 1900. Malko se dit qu'il pourrait téléphoner et attendre Ibrahim là. Il traversa entre deux tramways. Un vieux coiffeur se précipita sur lui avec obséquiosité. Il ne devait pas avoir souvent de clients étrangers. Malko lui demanda le téléphone. Le vieux leva les bras au ciel.

— Je ne l'ai plus, senhor ! Depuis le 25 avril, les affaires ne sont pas bonnes.

Malko hésita. Il avait chaud. Il était furieux du retard d'Ibrahim.

— Rasez-moi, demanda-t-il.

Ibrahim le trouverait bien. Il s'installa dans un fauteuil dont la moleskine luisait de crasse, tandis que le vieux coiffeur s'affairait autour de lui, lui passant des serviettes autour du cou, du coton

dans la chemise, l'installant avec des soins maternels. Malko rentrait le ventre pour dissimuler le pistolet passé dans sa ceinture. Il se sentait bien dans cette boutique fraîche. Le vieux fit pivoter le fauteuil, de façon à ce que Malko soit face au mur puis commença à lui humecter les joues et le menton...

— C'est vous qui avez mis la banderole au-dessus ? demanda Malko sur le ton de la plaisanterie.

Le vieux coiffeur resta le rasoir en l'air. Choqué.

— Oh non, senhor, ce sont ces fous du M.R.P.P. Ils sont dangereux, ils ont des armes, mais on ne peut rien leur dire. Ils sont protégés par le COPCON. Je me suis plaint un jour parce qu'ils faisaient du bruit. Ils sont venus, ils m'ont menacé. À mon âge ! Bientôt je serai mort et je ne verrai plus tout cela...

Le bavardage du vieux saoulait Malko. Il fut soulagé quand il lui entoura le menton de mousse fraîche. Jusqu'aux yeux. Le vieux l'enduisait avec précaution ; il s'arrêta et dit :

— Attendez une minute que cela pénètre bien...

Malko l'entendit ouvrir un robinet, s'affairer derrière lui. Les yeux fermés, il savourait son repos. Puis le vieux revint, lui prit le menton délicatement entre deux doigts pour lui lever la tête. Le rasoir attaqua les poils sur son cou. Puis s'arrêta, posé en travers de sa gorge. Comme si le coiffeur hésitait. Malko ouvrit les yeux. Ce n'était pas le vieux qui tenait le rasoir, mais un homme beaucoup plus jeune, avec des lunettes ovales à monture d'acier et une moustache qui le faisait ressembler à Lénine. Il fixa Malko avec un sale sourire.

— Ne criez pas, senhor, fit-il d'une voix douce, ou je vous coupe la gorge.

CHAPITRE VIII

Le fil du rasoir appuyait fermement sur une des carotides de Malko, entamant très légèrement la peau. Il demeura strictement immobile, examinant celui qui le menaçait. Il était jeune, le regard rieur derrière ses lunettes vieux jeu, barbu, mal habillé. La main qui tenait le rasoir avait des ongles en deuil. Malko essuya précautionneusement la mousse qui lui couvrait les yeux. Son fauteuil était maintenant entouré par une demi-douzaine de barbus aux mines patibulaires. Il essaya de contrôler les battements de son cœur. Il suffisait d'un geste du poignet de celui qui tenait le rasoir et il était mort.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il en allemand.

Le rasoir glissa le long de sa peau, provoquant une brûlure légère. Il sentit le sang couler.

— Tout à l'heure, tu parlais portugais, remarqua le jeune aux lunettes, continue.

— Oui, oui, Feitor, il parlait portugais, renchérit le vieux coiffeur qui sautillait autour du groupe. C'est un espion fasciste, j'en suis sûr ! Je l'ai vu rôder longtemps autour d'ici.

— Nous allons nous en occuper, Ricardo, dit le jeune à lunettes.

Malko aperçut une porte entrebâillée au fond du salon de coiffure. Communiquant avec l'intérieur de l'immeuble. C'est par là qu'ils étaient venus. Il maudit Ibrahim Salvador. Où diable le Brésilien était-il passé ? Son accent étranger avait attiré l'attention... Il tourna la tête. À dix mètres de lui les gens défilaient sur le trottoir, un tramway descendit la rue en bringuebalant...

— Reste tranquille, intima le jeune au rasoir.

Un barbu s'approcha de Malko et à travers la manche de sa veste, lui enfonça une aiguille dans le bras. Il se raidit sous la douleur, sentit un liquide gluant pénétrer sous sa peau. L'autre arracha aussitôt l'aiguille. Malko éprouva presque immédiatement une sensation de douleur, puis une nausée. Un voile noir passa devant ses yeux, il eut l'impression que ses jambes, ses bras et sa tête

devenaient très lourds, mais ne se sentit pas perdre connaissance. Déjà les barbus l'entraînaient vers la porte communiquant avec la permanence du M.R.P.P.

*

* *

Ibrahim Salvador se réveilla en sursaut, bondit sur sa montre et jura tout ce qu'il savait. Onze heures ! La bouteille de cognac était à moitié vide, et il avait l'impression d'avoir une ronde de tramways sous ses épais cheveux noirs. Il attrapa la bouteille de Vichy Saint-Yorre posée sur la table et en vida la moitié, à la régálade.

En cinq minutes, il fut prêt. Lui, si coquet, remit sa chemise de la veille, glissa son colt dans sa ceinture et courut vers l'ascenseur. Elko Krisantem bondit du hall en l'apercevant.

— Je ne me suis pas réveillé, avoua le Brésilien.

Il n'y avait rien à dire. Les émotions, ça fatigue. Les deux hommes n'échangèrent pas une parole jusqu'à la rua Calçada do Combro. Pas de Malko. Ibrahim descendit plus bas et gara la Taunus dans une rue minuscule bordée par le mur aveugle d'un vieux palacio, surplombant la rue où se trouvait le M.R.P.P.

Ils dominaient même le toit du vieil immeuble, tant la colline était abrupte.

— Attendez-moi dans la voiture, dit-il à Krisantem.

Le Turc rongea son frein. Dans cette ville dont il ne parlait pas la langue, il se sentait en état d'infériorité... Ibrahim dévala la petite rue, rejoignant la rue Calçada do Combro et se mêla aux passants. Après être passé trois fois devant la banderole du M.R.P.P., et avoir inspecté la rue, il dut se rendre à l'évidence : Malko n'était pas là. Il s'arrêta dans un café pour téléphoner à l'ambassade et à l'Altis. Sans résultat. Il était certain que Malko l'avait attendu. Alors qu'il descendait la rue pour la quatrième fois, il eut un choc au cœur en jetant un regard machinal dans une petite rue qui descendait vers la gauche. La « 504 » de Malko était là ! Il s'approcha, vérifia qu'elle était fermée à clef, attendit un quart d'heure, de plus en plus angoissé.

Malko n'avait pas quitté le quartier... Certain qu'il ne réapparaîtrait pas, il remonta vers le M.R.P.P. Cela lui donna une idée. Le salon de coiffure était vide. Il y pénétra avec un sourire éblouissant et s'adressa au vieux en train de balayer avec toutes les circonlocutions de la politesse portugaise. Expliquant qu'il avait donné rendez-vous à un ami à cet endroit et qu'il ne le voyait pas.

Un étranger blond... Ils devaient aller visiter une maison à vendre.

Le vieux coiffeur s'appuya sur son balai :

— Ah, tout est à vendre à Lisbonne depuis que ces fous ont pris le pouvoir ! soupira-t-il. Je crois bien que j'ai vu ce senhor. Il a attendu longtemps, il s'est fait raser, puis il est parti.

Ibrahim remercia avec une politesse exquise sans que ses yeux clairs changent d'expression. Ce fumier était dans le coup. Il retint une envie furieuse de lui briser la tête contre un des lavabos, sortit et descendit la rue. Au passage, il observa la petite entrée latérale, gardée par plusieurs militants retranchés derrière une grille. Deux autres surveillaient la rue par une fenêtre du premier étage. Il ne voyait pas comment on pouvait entrer par la force. Pourtant, il était maintenant certain que Malko s'y trouvait... Krisantem bouillait de chaleur et d'impatience dans la Taunus. Ibrahim lui expliqua ce qui se passait dans son anglais rudimentaire. Le Turc hocha la tête et eut un sourire cruel.

— J'ai une idée, dit-il.

*

* *

— Si, Nicolai Sergueïevitch Grifanov, répéta pour la dixième fois Feitor Pinto. C'est urgent.

Il attendit à l'appareil, trépignant de rage. Le standardiste du consulat soviétique ne parlait que quelques mots de portugais. Il revint en ligne et annonça sèchement :

— Camarade Grifanov occupé. Rappeler.

Il avait déjà raccroché. Feitor Pinto siffla entre ses dents : « Stupides Russes. » Tant pis, il se débrouillerait tout seul. Mais le chef du Département V aurait été fichtrement soulagé de savoir qui les militants du M.R.P.P. venaient d'attraper. Feitor en bouillait d'excitation. Son prisonnier correspondait trait pour trait à l'inconnu que l'on avait vu rôder autour de la demeure des Grifanov, avant la disparition de Natalia. Nicolai Grifanov avait communiqué le signalement à tous ses amis sûrs.

Ils avaient repéré l'étranger alors qu'il tournait autour de l'immeuble du M.R.P.P. Il y avait des guetteurs en permanence derrière les volets clos. Qu'il aille se faire raser avait été un coup de chance inouï...

Ce que Feitor avait trouvé sur lui confirmait son appartenance à un service de renseignement. Un citoyen normal ne se promène pas avec un pistolet automatique sans marque, sans numéro,

étrangement plat et léger, chargé de cartouches comme il n'en avait jamais vu.

Enfin, il tenait un agent de la C.I.A. ! Puisque Grifanov n'était pas libre, il allait le faire parler lui-même.

*

* *

— Où est Natalia ?

Malko sursauta. La drogue qu'on lui avait injectée le rendait étrangement passif, comme en état d'hypnose. Il dut faire un effort pour regarder autour de lui. La pièce où il avait été emmené était toute petite, éclairée par une ampoule nue, pendue au plafond, sans aucune ouverture autre que la porte barrée de trois gros verrous. Une cave. Pas un meuble sauf deux tabourets et un escabeau. Il était assis sur un des deux tabourets, le dos au mur, les mains liées derrière le dos, les chevilles attachées aux pieds du tabouret. Sur le second tabouret devant lui, il y avait une bougie brûlant avec une flamme haute et claire.

En face, contre l'autre mur, à quatre mètres, le barbu au rasoir était juché sur l'escabeau, une carabine 22 long rifle braquée sur lui.

— Regarde la bougie ! ordonna-t-il comme Malko demeurerait muet.

Malko obéit.

Il devina plus qu'il ne vit le canon se relever. La détonation résonna douloureusement dans ses tympans. La balle passa si près de son visage qu'il ne l'entendit pas siffler. Elle s'écrasa sur le mur derrière lui, l'aspergeant de débris de plâtre..

À chaque coup, l'impact se rapprochait. Le barbu lui avait promis que les suivantes lui déchiquetteraient d'abord les oreilles, puis la mâchoire et finalement le tueraient. Avec un petit calibre, cela pouvait durer longtemps. Le truc de regarder la bougie le forçait à rester immobile pour que son bourreau ne le tue pas involontairement.

— Où est la camarade soviétique que vous avez kidnappée ? répéta le Portugais.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, dit Malko avec effort.

Une pensée cohérente surnageait dans son cerveau endolori. Pour être au courant de la disparition de Natalia, ce barbu avait des liens avec le K.G.B. Il était certain qu'on s'était aperçu de sa disparition, que la C.I.A. allait faire l'impossible pour le récupérer, mais il avait été imprudent. L'immeuble du M.R.P.P. était une

véritable forteresse. Quand il avait repris connaissance, il avait vu des armes partout, des mitraillettes pendues au mur, des grenades. Il n'y avait qu'une porte en dehors de l'ouverture donnant chez le coiffeur. Il faudrait cinquante hommes pour attaquer l'immeuble. Or, la C.I.A. n'avait pas cinquante hommes à Lisbonne et ne se lancerait pas dans une attaque ouverte contre un bâtiment appartenant à des Portugais. Quant à espérer une intervention du COPCON, en sa faveur, il valait mieux ne pas rêver...

Il entendit claquer la culasse de la carabine.

— La bougie ! Salaud de fasciste ! rugit le barbu.

Cette fois, la balle frôla le menton de Malko. Il se rejeta en arrière, l'estomac tordu d'angoisse.

Combien de temps ce jeu cruel allait-il durer ? Il était certain qu'on ne le tuerait pas, mais il ne se sentait pas la moindre vocation de « gueule cassée »...

De lui-même, il continua à fixer la bougie. Pour oublier le danger. Il ne fallait pas qu'il parle. Natalia devait rester aux mains de la C.I.A. Ce qu'elle savait n'avait pas de prix. Il rejetait très loin au fond de son esprit une certitude. Les gens du K.G.B. allaient tôt ou tard intervenir. Eux, le feraient parler. Ils avaient l'expérience et les moyens. Personne ne pouvait résister à certaines drogues.

Irrité par son mutisme, le barbu descendit de son escabeau et s'approcha de Malko.

Le canon de la carabine vint s'appuyer contre le front de Malko.

— Où est Natalia ?

Malko ne broncha pas. L'autre ne pouvait pas se permettre de le tuer. Il bluffait. Effectivement, le canon s'éloigna, mais Malko sentit la sueur dégouliner le long de son dos. Le barbu lui jeta un regard méchant. Il aurait bien voulu le faire parler lui-même, mais il sentait confusément que Malko était trop dur pour lui. Tant pis, cela ne le privait que d'une satisfaction d'amour-propre. Il eut un sourire mauvais.

— Il y a des gens qui vont te faire parler, fasciste.

Il sortit, referma les verrous.

*

* *

Elko Krisantem se laissa tomber de la terrasse sur le toit en pente légère recouvert de tuiles rouges. Cela fit un vacarme effroyable, mais un tram qui passait dans la rua Calçada do Combro couvrit le

bruit. Le Turc s'arrêta, aux aguets, à quatre pattes sur le toit. Il avait une vue superbe sur la gare maritime et les docks d'Alcantara où deux pétroliers déchargeaient. La rumeur de la rue montait vers lui. Il reprit sa progression vers la cheminée qu'il voulait atteindre à trois mètres de là. Sautant de terrasse en toit, il avait mis vingt minutes à atteindre le toit de l'immeuble du M.R.P.P. Dans un dernier effort, il atteignit la cheminée. Il défit alors avec précaution le paquet qu'il serrait dans sa main droite. Il contenait deux cylindres semblables à des boîtes de conserve, dont les couvercles étaient équipés d'anneaux. À cause de la pente de la colline, on ne pouvait le voir de la rue. Seulement des immeubles situés plus haut que lui. Mais il risquait de finir par se faire remarquer. Il tira l'anneau du premier cylindre, le laissa tomber dans la cheminée, et fit de même pour le second. Au bout de quelques secondes, il y eut une explosion très amortie. Puis, presque aussitôt, une épaisse colonne de fumée noire jaillit de la première cheminée, montant droit dans le ciel. Krisantem prit alors le walkie-talkie accroché à sa ceinture, établit le contact et dit un seul mot.

— O.K.

Le Turc battit aussitôt en retraite, à quatre pattes sur le toit en pente. Cinq minutes plus tard, alors qu'il effectuait un rétablissement pour regagner une terrasse, il entendit dans le lointain la sirène d'une voiture de pompiers. Il se retourna : deux hautes colonnes de fumée d'un noir d'encre jaillissaient du toit de l'immeuble du M.R.P.P.

Beau travail. Ibrahim Salvador avait trouvé ce dont ils avaient besoin dans l'arsenal discret que l'ambassade brésilienne tenait prête pour les opérations « spéciales ». La valise diplomatique ne servait pas qu'à ramener de la fêpouade ou de la cachaça... Les bombes fumigènes allaient durer vingt bonnes minutes. Rien ne pouvait les arrêter... Krisantem sauta enfin à terre, dans une ruelle et partit, en courant, rejoindre Ibrahim Salvador pour la seconde partie de l'opération « sauvetage ».

*

* *

Personne ne remarqua l'ambulance aux glaces dépolies lorsqu'elle s'arrêta derrière un camion de l'armée portugaise, vidé de ses soldats. Ceux-ci avaient été réquisitionnés pour dégager les badauds autour de l'immeuble du M.R.P.P. Ils détournaient les voitures plus haut dans la rue et stoppaient les tramways. Quatre voitures de pompiers bloquaient la rue, avec des tuyaux partout.

L'officier commandant le détachement s'approcha, attiré par une discussion furieuse. À la porte de l'immeuble, un lieutenant de pompiers luttait avec un jeune barbu qui prétendait lui interdire l'accès de l'immeuble...

— Il n'y a pas de feu chez nous ! répéta pour la dixième fois le militant M.R.P.P. On a regardé partout...

Les yeux du pompier lui sortaient de la tête.

— Et ça ? hurla-t-il, montrant l'épaisse colonne de fumée noire, rabattue par le vent. C'est quoi ?

— Je ne sais pas, fit Feitor. Ça ne vient pas de chez nous.

Une vingtaine de pompiers attendaient, haches et tuyaux à la main. Les soldats se rapprochèrent de la porte, le visage sévère, G3 braqué. Des commandos revenus récemment d'Angola qui n'aimaient pas tellement le M.R.P.P.

— Ouvrez la porte immédiatement ! ordonna le capitaine. Laissez entrer les pompiers.

Le barbu vit les G3 braqués. Les soldats étaient capables de tirer. Dehors, la foule s'amassait. Cela risquait de tourner mal. En maugréant, il rabattit la porte. Une bonne douzaine de pompiers se ruèrent aussitôt à l'intérieur de l'immeuble, tirant leurs tuyaux.

— Évacuez l'immeuble ! ordonna le chef des pompiers.

— Faites ce qu'il vous dit, renchérit l'officier.

Sans douceur, il poussa brutalement dehors les cinq militants qui gardaient la porte. L'un d'eux fit mine de résister. Aussitôt, deux des soldats se jetèrent sur lui, lui tordant les bras derrière le dos et le jetèrent dans leur véhicule à coups de crosse.

Comme ils revenaient, l'ambulance ouvrit ses portes et deux hommes en blouse blanche en sortirent, courant vers l'immeuble en portant des civières. Les soldats s'écartèrent pour les laisser passer et ils s'engouffrèrent dans l'immeuble à la suite des pompiers.

À l'intérieur, il régnait une pagaille incroyable entre les soldats, les pompiers tirant leurs tuyaux, et les militants du M.R.P.P. essayant de préserver leurs bureaux. La voix du barbu dominait le tumulte.

— Je vous dis qu'il n'y a pas de feu, s'égosillait-il.

Les deux infirmiers plongèrent dans un petit escalier partant du rez-de-chaussée sans que personne ne fasse attention à eux. C'est toujours dans les caves qu'on accomplit le sale travail.

Niekoulourny émergea de la *Referentura* assez déprimé. Les messages de la place Djerjinsky, le « Centre », à Moscou, n'étaient pas encourageants. On semblait considérer là-bas que la récupération de son épouse disparue avait autant d'importance que l'opération en cours au Portugal... À travers les lignes du télex officiel, il savait ce qui l'attendait : le rappel en Union Soviétique. Au mieux un poste obscur dans une ville de Sibérie, au pire quelques années de camp de travail pour ne pas avoir assez espionné sa femme...

Quant à Natalia, c'était comme si elle avait disparu de la surface de la terre. Les langues s'étaient déliées, mentionnant un homme blond aperçu à plusieurs reprises, mais la piste s'arrêtait là. Aucun des nombreux mouchards du K.G.B. de Lisbonne n'avait apporté la moindre indication. Grâce à d'autres mouchards, le K.G.B. avait pu obtenir la certitude que Natalia Grifanov ne se cachait pas chez un diplomate américain ou brésilien. Elle n'avait pas quitté le Portugal officiellement. Clandestinement ce n'était pas facile, étant donné la surveillance exercée aux frontières. Ce mystère faisait enrager d'autant plus *Niekoulourny*.

Le milicien du standard se leva automatiquement en voyant le chef du Département V. Il lui tendit une note où il avait inscrit un message. Le Russe y jeta un coup d'œil et poussa aussitôt un rugissement.

— Quand est-ce arrivé, cochon ?

— Il y a une heure, camarade colonel, mais vous étiez en réunion, balbutia le planton.

Niekoulourny frappa du poing le bureau, à le fendre, et se retourna vers ceux qui le suivaient.

— Oleg, Igor, Volocha, Vassili. En bas, tout de suite. Nous prenons la voiture numéro deux...

C'étaient les hommes du Département V. Sabotages et assassinats. La voiture Numéro 2 était une ZIM noire blindée de deux tonnes et demie, aux vitres et aux pneus à l'épreuve des balles, un vrai char d'assaut avec des caches pour des armes et des gilets pare-balles dans le coffre. Seul, le colonel Grifanov avait le droit d'en décider l'usage. Les cinq hommes se ruèrent dans l'ascenseur. Dans le garage, ils perdirent encore plusieurs minutes à visser sur la ZIM des plaques diplomatiques. Les vitres teintées de noir ne permettaient pas d'identifier les occupants de l'extérieur.

Lorsque la lourde voiture jaillit dans l'avenida Julio Dinis, Igor

avait déjà fait sauter la paroi qui reliait le coffre à l'intérieur et commençait à distribuer les armes. Des mitraillettes tchèques et des pistolets automatiques Tokarev. Deux étaient munis d'un silencieux. La ZIM était le véhicule parfait pour un enlèvement ou un meurtre.

Niekoulourny se pencha sur le chauffeur.

— Plus vite, imbécile ! Si nous arrivons trop tard, je te fais envoyer au fond de l'Oural.

Pourtant, il n'y avait aucune raison de se presser. Mais *Niekoulourny* ne pouvait pas attendre une minute de plus de voir l'homme qui avait participé à l'enlèvement de Natalia.

Oleg, en sueur, se faufila entre deux tramways, manquant y laisser ses ailes. Il fallait encore dix bonnes minutes avant d'atteindre l'immeuble du M.R.P.P., à l'autre bout de Lisbonne.

*

* *

Un barbu armé d'une mitraillette tchécoslovaque Scorpio sauta sur ses pieds en voyant surgir deux hommes en blouse blanche. En haut, on entendait des piétinements et des appels.

Mais le tumulte n'était pas encore descendu jusqu'à ce petit couloir desservant les quatre « cellules », anciennes caves aménagées.

Le plus grand des deux infirmiers se précipita vers lui.

— Où sont les blessés ?

— Quels blessés ? fit le barbu. Il n'y...

Sa phrase s'arrêta là. D'un terrifiant coup de tête, l'infirmier venait de lui casser le nez. Sa nuque ricocha contre le mur, achevant de l'assommer. Ébloui par la douleur, il sentit qu'on lui arrachait son arme. Pour plus de sûreté, Krisantem au passage lui envoya une manchette qui lui écrasa les carotides. Ibrahim Salvador était déjà en train de défaire les trois énormes verrous de la première porte.

Malko, toujours attaché à son tabouret, leva les yeux.

En trente secondes, il fut détaché. Ibrahim le traîna littéralement dehors, ramassant au passage le pistolet extra-plat vidé de ses cartouches, jeté dans un coin.

— Guadaloupe, cria Malko, elle doit être là.

Ibrahim était déjà en train d'ouvrir les autres portes. À la troisième, il plongea à l'intérieur. Malko suivit. Une forme blanche était étendue à terre. Des cheveux roux émergeaient d'une espèce

de sac de couchage fait de la grosse toile dont on fait les camisolles de force, fermé par des courroies. Le Brésilien se pencha :

— Guadeloupe ?

Ses yeux battirent affirmativement.

Aussitôt, le Brésilien cisailla les courroies. Il vit tout de suite que la rousse, vêtue d'une jupe longue et d'un T-shirt qui avait été blanc, était incapable de tenir debout. Avec une grimace d'effort, il la chargea sur son épaule.

Puis, tous se ruèrent vers l'escalier étroit.

Au moment où il atteignait le rez-de-chaussée, Malko entendit à la porte des voix parlant russe... Le K.G.B. était déjà là ! Il n'y avait plus de soldats pour les protéger. Les pompiers venaient de refluer, chassés par les militants, s'étant assurés qu'il n'y avait pas le feu. Ils étaient coincés comme des rats.

CHAPITRE IX

— Par ici, cria Malko.

À dix mètres d'eux, près de la porte d'entrée, cela grouillait de Soviétiques et de militants du M.R.P.P. Toute sortie était impossible. Malko se souvenait vaguement de la disposition des lieux. Après l'escalier menant à la cave, le couloir faisait un coude et continuait, parallèle à la boutique du coiffeur. Bien qu'étourdi par la piqûre, lorsqu'on l'avait amené, il avait eu le temps d'observer certaines choses.

Soutenu par Krisantem, il passa le premier. Le couloir se terminait en cul-de-sac ! Ibrahim, Guadaloupe sur l'épaule, refluit déjà lorsque Malko vit ce qui semblait être un placard. Il l'ouvrit. À l'intérieur, il n'y avait pas d'étagères, mais une porte. La clef était sur la serrure ! Il était temps, les vociférations des Russes se rapprochaient dangereusement. Krisantem poussa la porte. La porte ne s'ouvrit pas !

Le Turc revint à l'assaut d'un violent coup d'épaule. Cette fois, la porte s'entrouvrit. On entendit un cri derrière. Le Turc acheva de l'ouvrir et surgit dans le salon de coiffure. Un Portugais assis dans le fauteuil qui bloquait la porte le regarda, stupéfait, le visage plein de mousse. Quant au vieux coiffeur il resta interdit, le rasoir en l'air.

En reconnaissant Malko il changea de couleur, recula vers un lavabo. L'apparition de Ibrahim Salvador portant Guadaloupe, n'arrangea pas son moral. Il était trop terrifié pour dire un mot.

— On reviendra, salaud ! lui jeta Ibrahim.

Krisantem qui avait toujours pensé « qu'un bon tient vaut mieux que deux tu l'auras » s'avança vers le vieux Portugais pétrifié de terreur. Pas question d'utiliser un pistolet, les gens passaient dans la rue, à quelques mètres d'eux.

Sans que le coiffeur résiste, Krisantem lui prit son rasoir des mains. La lame était ouverte, encore pleine de mousse. D'une rapide torsion du poignet, Krisantem frôla le visage du coiffeur avant de laisser tomber le rasoir. Il poussa un hurlement, porta les mains à

son visage pour arrêter le geyser de sang qui en jaillissait. Puis il baissa les yeux sur le petit morceau de chair qui venait de tomber à ses pieds. Krisantem, dans un inexplicable accès de bonté, au lieu de lui couper la gorge, lui avait seulement tranché la pointe du nez.

Le sang inondait le plastron blanc du coiffeur, filtrant entre ses doigts. Il n'avait même pas mal. Machinalement il se baissa et ramassa le bout de son nez.

Les trois hommes dévalaient déjà en courant la rua Calçada do Combro. Pas question d'utiliser l'ambulance. À la place de problématiques blessés, le conducteur était à l'intérieur, ligoté sur une des civières. Ibrahim Salvador lui avait pourtant bien poliment expliqué qu'il s'agissait de transporter d'urgence sa vieille tante, prise d'une soudaine attaque coronarienne.

— Ma voiture est plus bas ! dit Malko.

On ne lui avait pas pris ses clefs. Ils s'entassèrent dans la « 504 », et Ibrahim prit le volant. Guadeloupe gisait sur la banquette arrière, encore inconsciente, la tête sur les genoux de Krisantem.

— Nous allons à Lapa, dit le Brésilien, dans la maison de notre Premier secrétaire.

*

* *

Niekoulturny avait les yeux injectés de sang et s'embrouillait dans son portugais, ne pouvant maîtriser sa rage. En face de lui, Feitor, le militant M.R.P.P., semblait tout malingre. Les hommes du K.G.B. avaient fouillé tout l'immeuble et avaient dû se rendre à l'évidence. Les deux prisonniers avaient pu s'échapper... Le chef du Département V étouffait de colère.

— Imbécile, cochon de Koulak, gronda-t-il, il fallait dire que c'était pour Natalia. On serait venu vous chercher tout de suite. Nous ne les aurions pas laissés partir.

Feitor, face à cette avalanche, essayait de garder son calme.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, protesta-t-il.

— De toute façon, explosa *Niekoulturny*, il fallait liquider cette femme depuis longtemps. C'est du sabotage...

Confus, le Portugais ne répondit pas. Parfois, il n'arrivait pas à se faire à la brutalité de ses alliés.

— Nous savons maintenant qui a enlevé votre femme, remarqua-t-il. Ce sont les Américains...

Le Soviétique faillit exploser.

— Et alors ! Le « Centre » aussi le sait. Tu sais où elle se trouve ?

Feitor se défendit d'un sourire venimeux.

— Non, mais par cet homme nous allons remonter à elle. Ensuite nous la récupérerons. J'ai son nom et j'ai demandé qu'on me trouve où il séjournait à Lisbonne.

Le Soviétique secoua la tête, brusquement découragé.

— Natalia n'est plus à Lisbonne.

— Alors, nous nous vengerons et nous le tuerons... *Niekoulourny* haussa les épaules. Il s'en foutait bien de se venger. Accompagné des autres membres du Département V, il sortit de la permanence du M.R.P.P. La 71M noire attendait au soleil. Inutile. Feitor les regarda partir. Ruminant sa vengeance. Les Américains s'étaient moqués de lui, mais il allait leur montrer ce qu'il valait. Les pompiers étaient partis après avoir trouvé les pots à fumées dans les cheminées...

*

* *

Guadaloupe, allongée dans le petit lit, ses longs cheveux roux étalés sur l'oreiller blanc, se força à sourire courageusement, après avoir bu un verre de porto. Le médecin qui l'avait examinée – un autre ami de Ibrahim Salvador – venait de partir. La jeune femme avait seulement besoin d'une dizaine de jours de repos. Elle était plus choquée moralement que physiquement, bien que très amaigrie.

Elle soupira.

— Si vous saviez ce qu'ils m'ont fait ! Ce Feitor surtout. Bien entendu, ils m'ont violée, à plusieurs, la première semaine. Puis, ils m'ont mis dans cette camisole... Deux ou trois fois par semaine, ils l'arrosaient d'eau, alors la toile rétrécissait et me comprimait. C'était affreusement douloureux. Feitor m'interrogeait, me demandant le nom des agents américains à Lisbonne, me promettant de me libérer si je parlais... C'était terrible parce que je ne savais pas combien de temps je resterais là...

Steve Thomas entra dans la chambre sur la pointe des pieds, rejoignant Ibrahim et Malko. Le COS [26] de la C.I.A. à Lisbonne savait depuis une heure déjà que Guadaloupe avait été retrouvée saine et sauve.

La maison, à la façade recouverte de céramique de couleur, isolée au milieu d'un jardin, dans une des vieilles rues étroites de la

colline de Lapa, ressemblait à tout, sauf à un repaire de barbouzes. Son locataire était pourtant le chef des Services spéciaux brésiliens à Lisbonne, le bras séculier de la Central Intelligence Agency. Des dispositifs électroniques de sécurité protégeaient les portes et les fenêtres. De l'autre côté de la rue, se trouvait la demeure de l'ambassadeur U.S. gardée jour et nuit par la police portugaise. Au milieu des glycines et des volubilis.

Malko ne se sentait pas très frais non plus. Les effets de la piqûre. Le médecin pensait qu'il s'agissait de sulfa-zme. Il avait des éblouissements, une douleur lancinante dans la poitrine, comme si son cœur allait s'arrêter, ses mouvements étaient difficiles, il devait avoir 40° de fièvre, mais la vue de Guadalupe lui remontait le moral.

Les volets tirés accentuaient encore le côté « chambre de malade ». Steve Thomas ne pouvait détacher les yeux de Guadalupe. Il s'approcha du lit.

— Je voulais vous dire, commença-t-il, je suis terriblement désolé pour Antonio. C'est une horrible chose. Tellement imprévisible. Bien entendu, nous prendrons...

Des larmes perlèrent dans les yeux verts de Guadalupe.

— Je ne veux plus y penser, souffla-t-elle. Pas maintenant... Je vous en prie.

Malko regarda sa main droite. Le petit doigt avait été sectionné aux deux tiers. Le moignon rosâtre était à peine cicatrisé. Steve Thomas avala sa salive. Les condoléances n'étaient pas son fort.

— Nous n'avions jamais pu savoir ce que vous avez appris à la caserne du 1^{er} Ralis, dit-il. Avez-vous eu le temps de...

Les yeux de Guadalupe battirent. Visiblement, elle fit un effort pour répondre d'une voix calme.

— C'est Antonio qui savait le plus de choses. Je n'ai pas toujours suivi la conversation. Je surveillais la porte, au cas où quelqu'un serait venu. Mais je me souviens de plusieurs faits que le major Chelas nous a confiés. Il avait découvert que le K.G.B. – les Russes – avaient mis au point avec leurs alliés locaux un plan en trois points, à réaliser avant le 1^{er} juillet.

— Avant le 1^{er} juillet ? souligna Steve Thomas d'une voix inquiète. Il buvait ses paroles. Guadalupe hocha la tête affirmativement et poursuivit.

— Ils veulent d'abord discréditer les leaders politiques non communistes. Surtout les socialistes. Ensuite, liquider

physiquement toutes les personnalités de premier plan.

— y compris le président de la République – qui s’opposent à eux. Enfin, prendre le pouvoir à Lisbonne grâce à une insurrection armée. Pour l’étendre ensuite à tout le pays.

« Certaines unités de l’armée, comme le 1^{er} Ralis et le régiment de commandos qui garde la prison de Caxias sont prêts à appuyer le mouvement Sans parler des fusiliers marins et des gens de la 5^e Division. Mais je ne connais pas les détails. Antonio savait, lui.

Elle s’arrêta de parler, la gorge serrée par l’émotion.

Un lourd silence suivit. Steve Thomas enleva ses lunettes, les essuya avec son mouchoir et les remit. Sur son visage le scepticisme le disputait à l’intérêt.

— Comment pensent-ils éliminer plusieurs personnalités en même temps ? demanda l’Américain. Il faudrait une vague d’attentats. Cela déclencherait des réactions dans le nord et en Europe. Ce n’est pas possible.

— Je ne sais pas, avoua Guadalupe.

— Et comment veulent-ils discréditer les socialistes ?

La jeune femme secoua la tête.

— Je vous ai dit tout ce que je savais.

Nouveau silence. Là, il faisait frais, mais Lisbonne était écrasée de chaleur. La vie continuait au ralenti, au milieu des rumeurs et des proclamations contradictoires. Steve Thomas s’approcha du lit et serra la main de Guadalupe.

— Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour nous, dit-il. Dès que vous irez mieux, nous prendrons soin de vous.

D’un regard, il demanda à Malko de le suivre hors de la pièce. Les deux hommes s’installèrent dans des fauteuils de l’entrée. Steve Thomas semblait déçu et tracassé.

— Tout ça ne tient pas debout, dit-il à voix basse. Ce sont encore des *boalas*[27] Si je parle à Langley d’une histoire pareille, ils vont me rire au nez. Une vague d’attentats contre les personnalités anticommunistes déclencherait des émeutes incontrôlables et peut-être même la contre-révolution dans le nord.

— Guadalupe n’a pourtant pas inventé tout cela, remarqua Malko. Et le K.G.B. ne se croise pas les bras à Lisbonne. Sans parler des Tchèques. Quelque chose se prépare.

— Écoutez, pour la première partie du plan mentionné par Guadalupe, dit Steve Thomas, celui qui s’en occupe au K.G.B. ne

peut être que Youri Frolov, le chef du Département A, la « désinformation ». Par Natalia Grifanov, essayez de savoir quelque chose sur lui. Ses habitudes, ses amis, ses informateurs. Ensuite, on verra. Et maintenant, faites attention, Grifanov doit avoir fait la liaison entre la disparition de sa femme et vous. Sinon, il n'aurait pas rattrapé à une telle vitesse au M.R.P.P.

— Je serai prudent, promet Malko. Je vais voir la douce Natalia. La femme du monde...

Ibrahim Salvador les avait rejoints.

— Venez, dit Malko, j'ai besoin de vous.

Il lui expliqua rapidement ce qu'il attendait de lui. Désormais, ils devaient redoubler de précautions.

Ils sortirent dans la rue calme et prirent chacun leur voiture. Malko descendit jusqu'à la Marginale, suivant le Tage, tourna autour de la *praça do Commercio*, remonta vers le Rossio et gara sa voiture dans un endroit interdit. Depuis la révolution, on ne mettait plus de contraventions. Il partit à pied dans la rue du Ouro qui descendait vers le Tage, s'arrêta chez un bijoutier où il acheta à l'intention d'Amalia une Seiko-quartz. En sortant sur sa droite, il trouva aussitôt l'insolite ascenseur 1900 qui reliait les rues du centre au quartier en surplomb. Pour un escudo, il l'emprunta, aboutissant rua Ivens, non loin du *Gremio Litterario*. Ibrahim était là avec la Taunus. Trente secondes plus tard, ils dévalaient la rua Garret. Si quelqu'un avait suivi Malko il en était pour ses frais...

Le Brésilien déposa Malko en bas de chez Amalia et repartit aussitôt.

*

* *

— Vous avez vu comment elle se balade ?

Les bras ballants, en chemise, son holster solidement accroché à l'épaule, Chris Jones était la statue vivante de la réprobation. Bien qu'il n'y ait pas de climatisation, le petit appartement d'Amalia était frais. Par la fenêtre ouverte, on entendait les criailleries habituelles.

Malko avança dans le living-room. Une serviette éponge nouée autour de la tête, vêtue uniquement d'un T-shirt blanc s'arrêtant en haut des cuisses, assise en tailleur sur le vieux canapé, Natalia Grifanov se faisait les ongles.

Dès qu'un des gorilles était dans son champ de vision, elle se faisait un plaisir de changer de position, ce qui permettait de se

rendre compte que le T-shirt emprunté à Amalia était son unique vêtement. Milton installé près de la fenêtre cessa d'astiquer son « Auto-mag 357 » muni d'un viseur télescopique – une arme terrifiante – pour lever sur Malko un regard de chien battu.

— Si ça continue, on pourra pas résister, dit-il d'un ton péniblement résigné. C'est une vraie salope. Elle ne pense qu'à ça...

La santé morale des deux gorilles n'était pas le souci majeur de Malko. Natalia lui avait adressé un gracieux sourire, puis s'était replongée dans ses ongles. Totalement impudique. Assise en tailleur, elle exposait son sexe à qui voulait le voir. Comme si elle avait été seule.

— À propos, demanda Chris Jones, est-ce qu'on peut boire l'eau du robinet ?

— Si le K.G.B. ne l'a pas empoisonnée, certainement, dit Malko.

En dehors des États-Unis, l'eau était une des grandes terreurs des gorilles. Avec la viande pas cuite...

— Combien de temps on va rester là ? fit Milton Brabeck. Je commence à sentir le renfermé.

— Vous vous promènerez plus tard, promit Malko. Vous pouvez ouvrir les fenêtres en attendant. À condition de ne pas vous montrer. Essayez d'apprendre le russe avec Natalia...

Écœurés, les deux Américains n'insistèrent pas. Malko vint s'asseoir à côté de Natalia. Aussitôt, la Soviétique posa son pinceau, décroisa les jambes pour être un peu plus impudique et tendit ses lèvres à Malko.

— *Goloubtchik moi ! Ty rabyl tvoïu Natalia [28]*

Il l'embrassa légèrement. Mais l'écarta quand elle commença à se coller à lui comme une ventouse, les yeux noyés de plaisir anticipé.

— J'en ai marre d'être ici, soupira-t-elle.

Malko eut un sourire froid.

— Si tu as envie de te suicider, tu peux sortir.

Il lui raconta ce qui lui était arrivé le matin. Et dans quel état ils avaient retrouvé Guadaloupe Sanchez.

Les traits de Natalia se tirèrent brusquement.

— Ils vont venir...

Malko la laissa macérer quelques instants dans sa terreur avant de demander :

— Guadalupe Sanchez a mentionné un complot dirigé par ton mari pour prendre le pouvoir ici. Sais-tu quelque chose à ce sujet ?

Natalia Grifanov ouvrit de grands yeux.

— Quel complot ?

Il lui détailla les révélations de Guadalupe, ce qui avait motivé l'intervention de Nicolai Grifanov au 1^{er} Ralis.

Natalia souffla de rage.

— *Ham ! On mné ne poveryl, Y nitchevo ne skazol ob etom* [29] ...

Elle assaisonna sa phrase de quelques expressions bien ordurières, plus grande dame que jamais... Malko en avait honte pour elle. Il réprima une furieuse envie de l'habiller, de l'emmener et de la déposer devant l'ambassade soviétique. À quoi bon s'être encombré de cette poivrote nymphomane si elle ne savait rien ? Natalia, lorsqu'elle avait bu, était capable des plus dangereuses excentricités. Il craignait aussi qu'Amalia se lasse de l'héberger. Si elle la jetait dehors, il serait bien avancé. Même les Brésiliens ne voulaient pas de Natalia Grifanov. C'était de la dynamite...

Patiemment, il reprit son interrogatoire.

— Qui est le fonctionnaire chargé du Département A à Lisbonne ? demanda-t-il.

Natalia répondit sans hésiter :

— *Eta suinia Youri Frolov, Tchernojopy* [30].

Malko traduisit mentalement. *Tchernojopy* cela signifiait littéralement « cul noir ».

— C'est son surnom ?

La Soviétique posa ses pieds sur la table basse et se gratta le pubis.

— Ouais. Il n'aime baiser que les négresses. Plus elles ont un gros cul, plus il est content... Ici, il ne s'en prive pas.

Une petite lumière rouge s'alluma dans la tête de Malko.

— Nous ne sommes pas en Afrique, remarqua-t-il.

— Et les Capverdiennes ? fit Natalia avec un sourire canaille.

Cela commençait à devenir intéressant.

— Dis-moi tout ce que tu sais de lui, demanda Malko.

Elle tira sur son T-shirt, le fixant avec un air effroyablement salope.

— Qu'est-ce que tu me feras ?

— Ne fais pas de chantage, fit-il sèchement.

Natalia n'insista pas.

— Youri est marié, expliqua-t-elle, et sa femme est ici. Elle s'est plainte souvent à moi qu'il ne la baisait plus depuis longtemps. Avant d'être à Lisbonne, ils étaient en Côte d'Ivoire, et il n'arrêtait pas de se taper des petites Noires. Il paraît qu'ici, il a recommencé. Il sort tous les soirs soi-disant pour son travail, mais lorsqu'il rentre, il paraît qu'il sent le foutre noir...

Malko n'eut pas l'indiscrétion de s'enquérir de la différence...

— Où va-t-il ?

— Je ne sais pas. Dans Lisbonne.

— Seul ?

— Oui.

Malko dissimula mal son incrédulité.

— Tu es certaine ?

Les fonctionnaires soviétiques à l'étranger se déplaçaient rarement seuls en dehors des heures de travail. Ils devaient toujours pouvoir s'espionner mutuellement... Natalia Grifanov prit l'air vexé.

— Dans la *Dezinformatzia*, ils sont très libres. C'est pour cela que ce cochon de Youri en profite. Mais il ne m'a jamais parlé de ce qu'il fait. Il ne m'aime pas... J'ai jamais voulu me faire sauter par lui.

— Je croyais qu'il n'aimait que les Noires, objecta Malko.

Natalia eut un rire canaille.

— Il n'en a pas toujours sous la main. Et t'as pas vu sa bonne femme ? Avant de le connaître, elle trimbalait des plaques d'égouts sur la Place Rouge...

Encore une des conquêtes du Socialisme... Natalia avait quand même appris des choses intéressantes. Maintenant il fallait exploiter cela.

Il se leva.

— Je m'en vais, annonça-t-il. Ne faites pas d'imprudences.

Chris Jones eut un regard paniqué, mais n'osa pas répliquer. L'inaction lui pesait. Natalia s'arracha de son divan, tira son T-shirt pour qu'il cache au moins la moitié de ses fesses rondes et l'accompagna jusque dans la petite entrée. Elle lui passa les bras autour du cou. Sa langue força ses dents et se mit en devoir de lui attraper les amygdales.

— Quand reviens-tu ? demanda-t-elle ensuite.

— Bientôt, promit-il.

Comme il était déjà dans l'escalier, elle lui cria :

— Rapporte de la vodka !

*

* *

Le maître d'hôtel en queue-de-pie qui prenait le frais sur le pas de la porte du *Gremio Litterario* s'écarta poliment pour laisser entrer Malko. Ce dernier était venu en taxi de chez Amalia. Il savait que la jeune femme était à son standard jusqu'à neuf heures. Il ne voulait pas qu'il y ait de drames avec Natalia... Il était trop tard pour exploiter ce soir-là les informations de la Soviétique.

Amalia quitta son standard pour venir l'accueillir. Elle portait une jupe de toile boutonnée sur le devant avec un haut échancré très bas.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Amalia eut un sourire contraint.

— Vos amis sont très gentils, mais Natalia est une horrible personne. Elle m'a demandé de lui rapporter de la vodka. Que dois-je faire ?

Malko soupira.

— Nous avons besoin d'elle. Donnez-lui sa vodka. Vous devez rester ici longtemps encore ?

— Jusqu'à neuf heures, soupira Amalia. C'est idiot. Il y avait seulement cinq personnes pour dîner ce soir ! C'est terrible. Les employés ont dit qu'ils ne voulaient plus travailler après huit heures. Mais je suis obligée de rester au standard encore une demi-heure pour prendre les réservations pour les déjeuners de demain. Allez vite commander quelque chose au bar. Il va fermer. Ensuite, vous pouvez me rejoindre.

— Avec joie, fit Malko.

Il se rendit dans le bar désert. On se serait cru à Marienbad... Cela sentait déjà la naphthaline, la fin d'un monde. Les bouteilles bien alignées se couvraient peu à peu de poussière. La salle à manger était tout aussi déserte. Le barman lui demanda ce qu'il voulait, lui servit un cognac de Lagrange et ôta sa veste blanche. Sa journée était terminée.

Malko demeura seul assis dans un fauteuil. C'était sinistre. Tout à

coup, Amalia apparut à l'entrée du bar, près d'une des armures.

— Il n'y a plus que nous, annonça-t-elle gaiement.

Le téléphone sonna dans le hall, et elle se précipita au standard. Malko l'y suivit son verre à la main et déposa devant elle l'écrin contenant la Seiko-quartz.

La porte de la rue était déjà fermée. Amalia, debout près de son standard, un écouteur collé à l'oreille, notait quelque chose. D'une main, elle ouvrit l'écrin, étouffa un cri de joie, tourna la tête vers Malko, avec un regard ravi. Il s'approcha et, lui posant les mains sur les hanches, l'embrassa doucement dans la nuque.

Amalia cabra aussitôt les reins, basculant son bassin, comme une chatte qui veut se faire couvrir, sans interrompre sa conversation. Cette sensualité animale enflamma Malko. Il sentait la croupe ronde de la jeune femme contre lui, tiède et ferme. Il enfonça encore plus ses doigts dans la chair élastique de ses hanches. Sans lâcher son écouteur, Amalia tourna la tête et l'embrassa. Il pouvait entendre une voix d'homme sortant de l'écouteur pressé contre sa poitrine. Elle le lâcha, dit quelques mots et raccrocha.

Aussitôt, elle fut contre lui, le dos appuyé au bois, l'embrassant à perdre haleine, oscillant, faisant craquer le bois.

La sonnerie stridente fit sursauter Malko. Amalia eut du mal à se détacher, à prendre ses fiches et à les enfoncer.

— *O Gremio Litterario*, annonça-t-elle, encore essoufflée.

Malko était resté debout près d'elle. De la main droite, elle commença à noter ce que lui disait son correspondant. La gauche se posa sur la ceinture de Malko, puis descendit, entraînant la fermeture Éclair avec elle comme une petite bête aveugle. Un instant, le regard de Malko croisa le sien, espiègle, heureux. On entendait le bruit des voitures qui passaient dans la ma Ivens, mais le *Gremio* était totalement silencieux. L'appareil coincé contre l'épaule, la main droite courant sur le papier, elle commença à caresser Malko avec une dextérité inattendue, sans le regarder, l'agaçant d'un coup d'ongle, adouci aussitôt d'une longue caresse coulée. Il n'en pouvait plus de cette provocation, mais Amalia était toujours à son téléphone. Il entendit le « clic » du correspondant qui raccrochait. Sans même ôter la fiche, elle se tourna sur sa chaise, se pencha et remplaça sa main par sa bouche, d'un geste totalement naturel, le maintenant contre elle de son autre main.

Elle n'eut pas le loisir de mener à bout sa caresse. De nouveau la sonnerie stridente se déclencha.

Les lèvres glissèrent lentement le long de lui et firent « Allô ? »

Pour attraper une fiche éloignée, elle dut se lever de sa chaise, penchée en arrière. Ce fut trop pour Malko. Il fit sauter trois boutons, écarta la dentelle du slip blanc et acheva de renverser Amalia sur la table du standard, sans qu'elle lâche son appareil. Il la pénétra d'un coup, comme s'il la violait, d'une seule poussée qui la bloqua contre les fiches. Le poids de son corps sur la table déclencha un feu d'artifice de voyants de toutes les couleurs. Malko appuya encore, couchant entièrement Amalia sur les petites lumières qui continuaient à clignoter, complices. Une des jambes de la jeune femme s'appuyait par terre, l'autre était allongée sur le standard. Les coups furieux de Malko faisaient trembler le vieux standard. Amalia écarta l'écouteur de sa bouche pour l'embrasser et gémir.

Il entendit une voix qui disait : « Allô, allô ? »

Son orgasme se déclencha, et Amalia l'attira encore plus contre elle, lâchant complètement son récepteur. Lorsqu'il se déversa dans son ventre, elle gémit contre son oreille. « Meu amor, meu amor ». Puis elle demeura ainsi, gémissant, ondulant contre lui, froissée, à demi déshabillée, un sein sortant du T-shirt, au milieu des fils et des voyants. Sans l'ôter d'elle, elle prit le récepteur. Il n'y avait plus personne. Elle rit et se redressa avec une grimace douloureuse.

— La prochaine fois, dit-elle, il faudra choisir un endroit plus confortable.

Rapidement, elle reboutonna deux des boutons de sa jupe, rajusta son T-shirt. À part ses yeux brillants, elle était parfaitement convenable.

Il y eut soudain des pas dans le couloir menant au bar. Malko sursauta. Le barman apparut, en civil, salua d'un grognement et sortit...

— Tu savais qu'il était là ? demanda Malko.

— Non, dit Amalia. Normalement, il sort par la porte de derrière. Il a dû nous regarder...

Et les entendre également.

Elle tourna une clef, fermant le standard.

— Je t'emmène dîner, dit Malko. Quel est le meilleur restaurant de Lisbonne ?

C'était joindre l'utile à l'agréable. Si on les voyait ensemble, on pourrait toujours se dire qu'il s'agissait d'une aventure et de rien

d'autre.

— L'Aviz n'est pas loin, dit Amalia, mais c'est inabordable.

— Ce n'est pas un problème, affirma Malko, en souriant.

Ils sortirent du *Gremio* par la grande porte. Malko inspecta la rua Ivens. Personne en vue. Sauf la Taunus d'Ibrahim, vingt mètres plus loin, comme convenu. Avec également Krisantem à bord. Sa protection rapprochée.

Amalia lui prit la main.

— Viens, nous allons marcher.

Ils partirent dans la rue calme, tournèrent à gauche, remontèrent dans une rue étroite. L'Aviz semblait tout petit. Un majordome en habit les accueillit dans une petite entrée sans grâce et les guida dans un escalier. Malko fut ébloui par la somptuosité du premier étage. Un mélange de bar anglais et de bordel de luxe 1900. Du cuir et de l'acajou partout. Une collection de vieilles montres occupait tout un panneau. Ils traversèrent le bar, entrèrent dans la salle du restaurant. Amalia était la seule femme jeune et jolie. Mais son T-shirt et sa jupe de toile détonnaient dans ce cadre luxueux.

Le maître d'hôtel prit leur commande, imperturbable et visiblement choqué qu'un homme de bien amène une créature de ce niveau dans un endroit aussi distingué...

Malko commanda une bouteille de vinho verde, spécialité portugaise qu'il avait découverte en Angola.

Amalia soupira :

— Avant, je venais souvent ici... Regardez la table voisine. Il y a tous les socialistes...

Une demi-douzaine d'hommes était attablés au fond, penchés dans de mystérieux conciliabules, mangeant de bon appétit. Malko reconnut le leader socialiste Mario Suarez. Avec ses traits mous et sa lippe tombante, il ne respirait pas l'énergie... Amalia eut un sourire méprisant.

— Alvaro Cunhal continue à ne jamais coucher deux soirs de suite dans le même lit, mais eux croient que la lutte est finie.

Effectivement, les socialistes n'avaient pas l'air de foudres de guerre. Malko pensa à ce qui se tramait. Tout cela était bien étrange. Le restaurant était plein. Le dernier carré des bons vivants. Surtout des politiciens et les derniers milliardaires qui n'avaient pas fui. On leur apporta des côtelettes de porc aux palourdes, spécialité de la maison... Le château-margaux 1970

était parfait, juste chambré à point. Il coûtait d'ailleurs son poids d'or. Tout à coup, des larmes emplirent les yeux d'Amalia. Elle repoussa son assiette :

— J'ai honte, dit-elle à voix basse, quand je pense à mon père... Je dois aller le voir demain.

— Mange, dit Malko, cela ne le privera en rien. Tu l'aides à ta façon. Je tiendrai ma promesse.

— Cette Russe, demanda Amalia, elle est très importante ?

— Elle sait beaucoup de choses, dit Malko. Pourquoi ?

— Je la déteste. Elle est vulgaire, grossière. Elle ne pense qu'à provoquer tes deux amis.

— C'est la guerre, soupira Malko. Il faut faire flèche de tout bois...

Amalia se pencha vers lui.

— Tu veux m'accompagner à la prison, demain matin ? Cela me ferait tellement plaisir.

Malko hésita. C'était un risque de se faire remarquer mais, d'un autre côté, il avait besoin de son alliée.

— Nous verrons, dit-il. Tu vas venir à l'Altis avec moi ce soir, comme ça tu ne verras pas Natalia.

*

* *

Feitor rejoignit le jeune homme en blouson qui attendait dans l'ombre de la petite place, en face de l'Aviz.

— Ils sont toujours là ?

— Oui, fit l'autre hargneusement. Ils bouffent et après je suis sûr qu'ils vont aller baiser, la fille lui mettait la main au cul dans la rue... Quelle salope ! Et puis, plus haut, il y a une voiture avec deux types. Je suis sûr que c'est pour lui...

Le militant du M.R.P.P. jura à voix basse. Encore un contretemps.

— Ne les lâche pas. Il ira peut-être chez la fille ; ce sera plus facile.

La ZIM noire du K.G.B. attendait dans le garage du consulat, prête à intervenir sur un coup de fil de Feitor. Cette fois, le standard était prévenu... Feitor se perdit dans l'obscurité. Il avait d'autres choses à faire. Encore plus importantes. Mais il se maudissait de n'avoir pas tué Guadalupe.

CHAPITRE X

Une longue file de Mercedes stationnait dans la rue qui entourait la prison de Monsanto. La prison elle-même ressemblait à un gros gâteau rond posé sur la colline. La vue était superbe. Située à l'ouest de Lisbonne, à dix minutes du centre, c'était un des plus vieux établissements pénitentiaires du Portugal. L'uniforme verdâtre du vieux gardien qui réglait la circulation devant la prison semblait ne pas avoir été repassé depuis la guerre de 14-18...

Amalia se retourna et prit sur le siège arrière l'énorme carton de vivres.

— Je n'en aurai pas pour longtemps, promit-elle. C'est tellement gentil de m'avoir accompagnée. Sinon, je dois prendre le bus et c'est très long.

— Attends, dit Malko, il y a la queue.

Plusieurs personnes attendaient devant la prison, défilant entre un gardien et une gardienne qui les fouillaient, ouvrant les sacs et les paquets. Malko remarqua une jeune femme en tailleur noir, avec des bas assortis, des escarpins à très hauts talons, les traits fins, distinguée, les cheveux couverts d'une espèce de mantille de dentelle noire. Elle arriva d'un pas nonchalant, remonta la file et passa devant la gardienne mafflue chargée de la fouille sans qu'on la touche, puis disparut à l'intérieur de la prison.

— Qui est cette femme en noir ? demanda Malko intrigué.

Amalia sourit.

— Oh, c'est dona Maria da Costa. La femme d'un des plus grands banquiers du pays. Elle était mariée depuis trois mois seulement quand on a arrêté son mari. Elle s'habille toujours ainsi pour venir le voir. Je... crois que c'est un pacte entre eux. Ils sont très amoureux. Mon père m'a dit que quelquefois ils font l'amour dans le parloir, dans un coin. Il paraît que la gardienne a été très embarrassée une fois parce que dona Rosa ne portait aucun dessous. Depuis, elle ne la fouille plus jamais...

La jeune femme en noir avait disparu, et la queue diminuait.

— J’y vais, dit Amalia. Je serai là dans une heure au plus. Vous pouvez m’attendre ?

— Bien sûr, dit Malko.

Il n’avait rien à faire jusqu’au soir. Où il allait commencer la chasse à Tchernojopy. Sortant de la voiture, il partit se promener près du vieux fort qui jouxtait la prison, admirant les frondaisons du parc de Monsanto. C’était un endroit idyllique pour une prison...

Cela lui prit quarante-cinq minutes de faire le tour du fort. Lorsqu’il revint, les visiteurs commençaient à sortir. Dona Maria da Costa surgit de la prison et passa devant lui, marchant rapidement. Elle avait un visage triangulaire de chat, avec des yeux légèrement en amande et une petite bouche très rouge, un corps gracile de jeune fille. Leurs regards se croisèrent. Malko lui sourit, et elle lui rendit son sourire.

Amalia arrivait derrière en courant.

— Vite, dit-elle, je vais être en retard au *Gremio*. J’ai parlé de vous à papa. Je lui ai dit que... (Elle se tut.) Oh, il ne faut pas parler de cela, ça porte malheur...

Elle posa la tête sur l’épaule de Malko tandis que la « 504 » descendait le long des allées du parc de Monsanto.

Il pensait déjà au soir. Ibrahim Salvador s’était renseigné. Les prostituées capverdiennes de Lisbonne se regroupaient tous les soirs dans une voie étroite appelée traversa de Boa Espéra. Un nom qui était tout un programme. C’est là qu’il y avait une chance de trouver Tchernojopy.

*

* *

La jupe de satinette rouge semblait prête à se déchirer sous la pression de la croupe incroyablement cambrée, le T-shirt blanc avait été choisi deux tailles trop petit, offrant plus qu’il ne cachait deux seins pointus comme des obus. Les traits du visage étaient presque fins, à part le nez épaté. Juchée sur des galoches de bois, la capverdienne attendait au coin de la rua da Misericordia et de la traversa de Boa Espéra. Superbe métisse à la peau café au lait, à la tignasse crépue. Appétissante comme un fruit tropical, balançant un vieux sac de plastique noir.

Cent mètres plus haut, les militaires du COPCON gardaient l’immeuble du journal *Republica*, entourés de quelques badauds.

Dans le bistrot-épicerie d'en face, le vieux rédacteur en chef socialiste, un béret enfoncé jusqu'aux yeux, rédigeait sur un coin de table son centième appel à la révolte, lu aussitôt au haut-parleur par des militants.

La traversa de Boa Espéra était un boyau étroit, sans trottoir qui montait perpendiculairement à la rua de Misericordia, dans un quartier qui faisait penser au vieux Naples, avec du linge aux fenêtres, des restaurants minables et des hôtels encore pires. Des Noires traînaient dans tous les coins. Attendant le client.

— C'est elle, dit Ibrahim à Malko. La fille en rouge. Ses copines m'ont dit que le Russe vient la chercher presque tous les soirs vers neuf heures et l'emmène. Il a sauté presque toutes les autres filles de la traversa et s'est fixé sur celle-là, parce que c'est la plus belle...

La fille en rouge venait d'être rejointe par une vraie guenon d'un noir d'encre. Elles parlaient en regardant la « 504 ».

— Remontons la traversa, proposa Ibrahim, nous allons nous faire remarquer. Il est neuf heures déjà. On la surveillera d'un peu plus loin.

Malko embraya et s'engagea à toute petite vitesse dans le boyau étroit, entre deux haies de putes capverdiennes. Une grande, en pantalon jaune, pencha la tête dans la portière, offrant des délices rapides et pas chères. Sa bouche énorme était une vraie publicité... Ils passèrent devant un petit restaurant où trônait un immense poster de Joséphine Baker dans le plus simple appareil. Cela respirait la joie de vivre, la saleté et le sexe. Malko remonta jusqu'en haut de la traversa, fit demi-tour et redescendit à mi-chemin puis stoppa. De là il surveillait parfaitement la conquête de « cul noir ». Sa jupe rouge se voyait comme un phare.

De toute façon, Krisantem traînait rua da Misericordia. À proximité de la Taunus d'Ibrahim. Malko se demandait si tout ce dispositif allait servir à quelque chose. La vie sexuelle des agents du K.G.B. ne l'intéressait que médiocrement. Les écarts de Youri Frolov ne valaient même pas un chantage. Il n'y avait plus qu'à prier pour que sa surveillance débouche sur autre chose... Natalia avait précisé qu'il sortait officiellement pour son travail. Donc, il risquait, après la fille en rouge, de se livrer à une occupation plus passionnante aux yeux de Malko.

La portière arrière s'ouvrit brusquement et une Noire superbe se laissa tomber sur le siège. Avec un large sourire elle remonta ce qui lui tenait lieu de jupe, exposant son pubis, et annonça d'une voix chantante :

— Cent *escudos*, meu amor.

Ibrahim se retourna. Ses yeux clairs avaient une expression si dure que la fille rabaissa sa jupe immédiatement et sortit en grognant une injure. De loin, elle cracha sur la voiture et s'éloigna en se dandinant. Le Brésilien avait l'air soucieux.

— Nous allons nous faire remarquer, dit-il, c'est ennuyeux. Elles parlent toutes entre elles.

— Je n'ai pas envie de coloniser le Cap Vert, soupira Malko.

— Bon, ça ne fait rien, dit Ibrahim, passez à l'arrière, on va s'arranger...

Malko obéit. Aussitôt, trois filles se rapprochèrent de la voiture. L'une d'elles était franchement affreuse. Ibrahim adressa la parole à une des deux autres, au corps enfantin et l'énorme bouche ressortant dans le visage plat. Elle se rapprocha avec empressement et sur un signe d'Ibrahim s'assit sur le siège à côté de lui.

Malko dut lutter avec la dernière énergie pour que « l'horreur » ne monte pas à côté de lui. Un seul alibi était suffisant. Dépitée, les deux capverdiennes s'éloignèrent. Celle qui était montée adressa un sourire bovin à Malko, puis s'installa sur le plancher de la voiture, de façon à ne pas être vue de l'extérieur, et s'attaqua à Ibrahim.

Celui-ci recula son siège de façon à s'installer confortablement, la nuque sur l'appui-tête. Personne ne s'occupait plus d'eux dans la traversa. C'étaient des clients comme les autres. Malko continuait à surveiller la jupe rouge, gêné parfois par la tête crépue qui montait et descendait devant lui avec une régularité de métronome.

Les minutes s'écoulèrent. La Noire s'interrompit pour protester. Ibrahim prit sa tignasse à pleines mains et appuya dessus de toutes ses forces, l'étouffant à moitié. Elle grogna quelque chose d'inintelligible et reprit son va-et-vient, matée. Comme une bonne ouvrière aux pièces.

À l'autre bout de la traversa de Boa Espéra, Malko vit soudain un homme en costume sombre, trapu, pataud, s'approcher de la jupe rouge. Son visage était dans la lumière et Malko n'eut aucun doute. C'était Youri Frolov, responsable du Département A du K.G.B. à Lisbonne.

— Le voilà, annonça-t-il en anglais.

Le Soviétique échangea quelques mots avec la fille qui lui prit le bras et s'éloigna avec lui dans la rua da Misericórdia, échappant au

champ visuel de Malko.

— Attention, il s'en va ! avertit Malko.

Aussitôt, Ibrahim arracha la tête crépue de son ventre, la tirant par les cheveux. La fille leva sur lui un regard interrogateur.

— Je t'ai fait mal ?

Ibrahim avait déjà mis le moteur en route.

— Non, fit-il, mais on est obligés de partir.

Il lui fourra des billets dans les doigts et embraya. La Noire continua consciencieusement son manège jusqu'à la dernière seconde, puis sauta de la voiture et disparut dans l'ombre. Ils arrivèrent au coin de la rua da Misericordia juste à temps pour voir la jupe rouge monter dans une voiture avec le Soviétique.

Krisantem déboula derrière eux et monta en voltige à côté d'Ibrahim Salvador. La Volga noire du Soviétique filait vers le centre. Youri Frolov traversa la place du Rossio, puis passa à côté du *Mundial* et remonta l'avenida Almirante Reis, vers le nord. Youri Frolov tourna ensuite à droite, serpentant dans un dédale de rues qui escaladaient une des innombrables collines de Lisbonne. Il s'arrêta ensuite devant un petit pavillon situé sur une ligne de crête, sortit de la voiture accompagné de la jupe rouge et pénétra dans le pavillon. Ibrahim tourna le coin et stoppa. Malko descendit, accompagné de Krisantem, revint sur ses pas.

Il n'y avait aucune lumière, là où le Russe et la capverdienne étaient entrés..

Malko montra à Ibrahim la maison, entourée d'un petit jardin. Ils en firent le tour. Tous les volets étaient fermés et absolument aucune lumière ne filtrait. Comme si on avait tapissé les fenêtres de tissu noir... Bizarre.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le Brésilien.

Malko se demandait s'il n'était pas tombé sur un centre clandestin du K.G.B. à Lisbonne. Ou tout simplement sur une maison de rendez-vous plus discrète que les hôtels de passe de la traversa de Boa Espéra. La présence de la capverdienne le troublait. Youri Frolov n'était pas un homme à mélanger le travail et le plaisir.

— Essayons de voir ce qui se passe à l'intérieur, suggéra Malko.

Ils pénétrèrent dans le jardin en escaladant la petite barrière. Au bout de cinq minutes, leur conviction fut faite : il n'y avait aucun moyen de voir ce qui se passait à l'intérieur et aucun bruit ne filtrait. La prudence ordonnait de continuer discrètement la filature

de Youri Frolov, mais Malko grillait de savoir ce qui se passait à l'intérieur.

Il eut soudain une idée folle.

— On y va, dit-il. Krisantem restera dans la voiture pour nous couvrir.

Ibrahim Salvador arma son colt, sans sourciller, et attendit. Le Brésilien avait des défauts, mais il n'était pas couard...

*

* *

Les coups frappés au battant retentirent dans le silence de la nuit. Les deux hommes retenaient leur respiration. Malko s'était résolu à frapper, lorsqu'il s'était aperçu que la porte s'ouvrait vers l'extérieur. Autrement dit qu'elle était pratiquement impossible à enfoncer. Il y eut un bruit très léger de l'autre côté du battant. Malko colla sa bouche au battant et dit à voix basse en russe.

— *Youri, otkroy bystro* [31]

Il ne s'écoula pas trente secondes avant le premier claquement de verrou. Puis une clef tourna dans la serrure. Le battant s'écarta de quelques centimètres. Ibrahim ne laissa pas le temps de réfléchir à celui qui se trouvait derrière. Ses cent dix kilos se jetèrent en avant d'un seul élan. Il y eut un cri étouffé et le bruit d'un corps qui tombait.

Déjà Malko et Ibrahim se ruaient à l'intérieur. Youri Frolov titubait au milieu de la petite entrée, l'arcade sourcilière fendue, l'air ahuri, des larmes plein les yeux. Ibrahim Salvador le cueillit d'un coup de crosse à la tempe qui l'étendit net. Le Brésilien l'attrapa au vol et le déposa doucement sur le carrelage. Alors seulement, ils repoussèrent la porte.

— Eh, Youri, qui est-ce ?

La voix les fit sursauter. Elle venait d'une porte ouverte et parlait portugais. Malko se rua le premier, pistolet extra-plat au poing. Le jeune homme qui avait parlé ouvrit des yeux comme des soucoupes. Assis sur un tabouret, il avait l'œil collé au viseur d'une caméra de cinéma, montée sur un pied. Une machine ultra-moderne autant que Malko put en juger. La pièce était minuscule, avec des rouleaux de films par terre et un petit laboratoire attenant. Une ouverture carrée dans le mur permettait de filmer ce qui se passait dans la pièce voisine.

La caméra ronronnait.

Le cameraman ouvrit la bouche pour crier. Le canon du pistolet de

Malko heurta ses dents et s'enfonça jusqu'à la luette.

— Silencio ! intima Malko.

Médusé, le jeune homme se laissa arracher de son siège et tirer hors de la pièce. Ibrahim l'accueillit sans douceur avec la crosse de son colt. Il y eut un bruit sourd et le cameraman vint s'allonger à côté de Youri Frolov. Rapidement, Ibrahim leur ha les poignets et les chevilles avec de la corde à rideau. Le tout avait pris moins d'une minute. Malko contourna la caméra, colla son œil au trou par lequel elle filmait et se figea de stupéfaction.

Il apercevait un living assez bien meublé, aux murs recouverts de tissu, éclairé par des spots, placés à différents endroits. Trois personnages s'ébattaient à même la moquette devant un canapé bas. La capverdienne, un homme jeune et un autre beaucoup plus âgé. Tous totalement nus ! La Noire amenée par le Soviétique était à genoux sur la moquette, le buste appuyé sur le canapé, les bras écartés. L'homme âgé, à genoux derrière elle, s'enfonçait dans ses reins avec un claquement de chairs flasques, les mains crispées sur les hanches café au lait. Derrière lui, le jeune homme lui faisait subir le même sort... On n'entendait que des grognements, des halètements et le claquement de la chair contre la chair.

Malko décolla son œil de l'ouverture. Abasourdi.

L'homme qui se trouvait au centre de ce sandwich obscène était le même que celui du restaurant de la veille. Mario Suarez, le leader socialiste portugais, l'ennemi farouche des communistes et du K.G.B. !

Il n'en croyait pas ses yeux.

Le gros homme semblait ignorer totalement qu'il était filmé. Le mouvement s'accéléra et les trois partenaires prirent leur plaisir ou firent semblant de le prendre. Ils demeurèrent dans la même position quelques instants puis se séparèrent. Le jeune homme et la capverdienne s'éclipsèrent aussitôt par une petite porte dissimulée par une tenture.

Le leader socialiste se laissa tomber sur le canapé, essuyant avec une serviette la sueur qui coulait de son corps grassouillet et se versa un verre d'alcool. Malko était fasciné. Comment le K.G.B. était-il parvenu à le piéger ainsi ?

Les deux autres reparurent. La fille avait mis un slip noir et le jeune homme enfilé un blue-jean. Ils s'assirent en compagnie de l'homme politique et se servirent à boire. Derrière Malko, Ibrahim observait la scène à son tour.

— Cano immundo ! grogna-t-il.

De toute façon, il n'avait jamais été socialiste. Malko recula et stoppa la caméra.

— Venez, dit-il à Ibrahim Salvador.

Ils traversèrent l'entrée où gisaient les deux hommes qu'ils avaient assommés et Malko ouvrit la porte du living-room.

Les trois protagonistes se figèrent devant l'irruption des deux hommes armés. Tout à coup, le gros homme poussa un cri strident et se leva lourdement, fonçant vers la porte. Malko l'intercepta et le repoussa dans la pièce.

— Ne faites pas l'imbécile, monsieur Suarez, dit-il, nous sommes vos amis.

Au lieu de l'écouter le gros homme se mit à hurler :

— Youri !

Malko eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Mario Suarez appelant le K.G.B. au secours ! Il s'approcha du leader socialiste, l'examinant attentivement. De près, il aperçut un détail qui lui avait échappé de plus loin. Une sorte de ligne qui cernait le cou plein de graisse. Ce qui expliquait tout !

Menaçant l'homme de son pistolet, il s'approcha.

— Levez les mains et laissez-vous faire...

L'autre chercha à lui échapper. Mais il n'était pas de force. Malko l'immobilisa facilement et enfonça ses doigts dans les plis de son cou. Le gros homme hurla comme un goret. Mais Malko tint bon, arriva à saisir la peau, tira de toutes ses forces. Le visage de Mario Suarez sembla se déformer, se dissoudre, tandis que Malko continuait à tirer. Puis tout vint d'un coup, comme un monstrueux peeling, les cheveux y compris !

Malko avait devant lui un homme aux traits très différents de Mario Suarez, et dans la main, un masque de caoutchouc très fin, moulé aux traits du leader socialiste. Le raccord était fait artistement avec du maquillage de cinéma. Il fallait s'approcher de très près pour s'apercevoir de la supercherie. Stupéfaits, le jeune homme et la capverdienne regardaient le faux Mario Suarez. Malko enfonça son pistolet dans l'estomac grasseux. Il disparut jusqu'à la fenêtre d'éjection.

— Qui êtes-vous ?

L'autre resta la bouche ouverte, ne répondit pas. Malko retira le pistolet de son estomac, approcha le canon de l'oreille du faux

Mario Suarez, et tira. La détonation fit sursauter ses deux complices. Le visage couvert de sueur, le faux Mario Suarez poussa un cri perçant. Malko insista.

— Dites-moi tout, vite ! La prochaine sera dans la tête.

Ibrahim Salvador tenait en respect les deux autres. Le gros homme balbutia.

— Je suis un ami de Julio... le cameraman... Il m'a demandé si je pourrais lui rendre un service... Il y a un mois. On a pris un moulage de mon visage. Parce que j'avais le même corps que Mario Suarez... Ensuite, on m'a expliqué ce qu'on attendait de moi. Faire l'amour avec cette fille, ou ce garçon, ou les deux. Pour dix mille *escudos*... C'est tout ce que je sais.

Le gros homme transpirait, bien ignoble. Malko demanda :

— Vous ne vous doutez pas à quoi cela pouvait servir ?

L'homme baissa la tête sans répondre.

— Vous êtes communiste ?

Il hocha la tête affirmativement.

Malko regarda le moulage de caoutchouc qu'il tenait entre ses mains. C'était du travail de spécialiste. Il avait d'abord fallu mouler l'intérieur du masque sur le faux Mario Suarez, ensuite façonner l'extérieur pour que la ressemblance soit parfaite. Bien sûr, un intime ne s'y serait pas trompé. Mais dans un film, l'effet était saisissant... Le corps avait le même gabarit, les mains aussi. Le faux Mario Suarez se dandinait d'un pied sur l'autre, en sueur.

— Rhabillez-vous, dit Malko.

L'autre fonça où les deux autres étaient déjà partis. Lorsqu'il revint, Malko tendit la main.

— Vos papiers.

Avec hésitation, le Portugais lui tendit son portefeuille. Malko l'empocha.

— Si j'étais vous, je quitterais Lisbonne, car vos amis vont vous liquider...

Il se tourna vers le jeune homme et la capverdienne.

— Vous ne saviez pas que ce n'était pas Mario Suarez ?

Ils secouèrent la tête. Apparemment sincères. Les laissant à la garde d'Ibrahim, Malko retourna dans la cabine de projection. Malko examina la caméra et le film vierge. Du matériel russe moderne avec un grain de film ultra-rapide pour tourner avec peu

de lumière. Il revint dans le living.

— Va chercher le projectionniste, dit-il à Ibrahim.

Le Brésilien revint trente secondes plus tard, poussant le jeune homme à la pointe de son colt.

— Vous allez travailler, ordonna Malko. Sinon, je vous tire une balle dans chaque genou.

Il donna ses instructions. Le cameraman se remit derrière sa caméra. Le faux Mario Suarez remit son masque, encadré de ses deux partenaires. Puis, tandis que la caméra tournait, il l'ôta.

— Coupez, cria Malko. Maintenant, je veux voir ce qui a été tourné.

Ibrahim avait repéré au sous-sol une salle de projection. Ils s'y rendirent tous. Le cameraman se transforma en projectionniste. Le projecteur ronronna. En tout il y avait vingt minutes de film. De quoi faire un très bel échantillonnage à la foire de la pornographie de Copenhague. Le faux Mario Suarez s'ébattait complaisamment dans les positions les plus compromettantes, avec la capverdienne et le jeune Portugais. Impossible de se rendre compte qu'il s'agissait d'un habile trucage. Écœuré, Malko ordonna d'arrêter.

Le but de l'opération était évident. Déconsidérer le leader socialiste. Manœuvre typiquement K.G.B. Malko remonta et se pencha sur Youri Frolov.

— Youri, demanda-t-il en russe, à qui aviez-vous l'intention de donner cela ?

Le Soviétique roula des yeux furieux.

— Détachez-moi immédiatement ! rugit-il en portugais. Vous êtes des bandits, vous vous êtes introduits dans une propriété privée...

Malko ne releva même pas. Frolov était un vieux routier. Il n'en tirerait rien. À moins de le torturer et c'était une chose qu'il n'aimait pas faire sans nécessité vitale. Le K.G.B. ne pourrait pas remonter de si tôt une opération similaire. Cela prenait du temps...

— Nous allons tout emporter, dit-il au Soviétique. Les films et le masque... J'ai le nom de celui que vous avez utilisé pour cette opération. Si vous avez des films à l'ambassade ne les utilisez pas, cela risquerait de vous retomber sur le nez.

La haine qui scintillait dans les yeux du Soviétique était palpable. Ibrahim Salvador jouait nerveusement avec son colt. Grillant d'envie de liquider Frolov.

Malko l'arrêta :

— Inutile. Il aura assez d'ennuis comme cela quand ils vont découvrir que nous l'avons piégé.

Tandis que le Brésilien récupérait tous les morceaux de film, Malko vida un chargeur dans la caméra, la rendant inutilisable. Muet, le projectionniste assistait à la débâcle. Les yeux dorés de Malko le toisèrent avec un mépris amusé.

— Vous devriez fuir aussi, conseilla-t-il, ils ne vous pardonneront pas de connaître ce genre de secret.

Ibrahim avait trouvé un sac où il avait entassé le matériel compromettant. Malko ouvrit la porte du pavillon et traversa le jardin. Au moment où il allait sortir dans la rue, il s'arrêta net. Une longue limousine noire à la forme très particulière, était arrêtée en face de la maison, tous feux éteints.

La ZIM des assassins du K.G.B.

CHAPITRE XI

Malko n'eut pas le temps de refluer dans le jardin. Une des glaces arrière de la grosse voiture descendit silencieusement et rapidement, il se jeta à terre. Les jets de flammes jaillissaient déjà de la ZIM, accompagnés de « ploufs » presque silencieux. Les Soviétiques aussi avaient du matériel sophistiqué... Malko, à quatre pattes, rentra dans la maison. Ibrahim Salvador brandissait déjà son colt.

— Attendez, dit Malko. N'engageons pas le combat. Nous allons sortir en nous protégeant avec nos prisonniers... Krisantem doit nous attendre. Pourvu qu'il ne se soit pas fait coincer par les Russes.

Il ne s'expliquait pas la présence des Soviétiques.

Ils mirent debout Youri Frolov et le cameraman, leur laissant les mains liées. Malko s'adressa en russe à l'homme du K.G.B.

— *My vyidem vmesté, vy vperedy. Predoupredité vachih' droureybtchto vy zdes[32]*

Le Soviétique leva vers lui des yeux bleus pleins de désespoir.

— *Ony boudant streliat[33]*, dit-il.

Pistolet au poing, il poussa le Russe devant lui. Dès qu'il fut dans le jardin, ce dernier s'égosilla.

— *Tovaritchi ! Ne streliayté ! Ne streliayté ! [34]*

Les quatre hommes s'avançaient avec précaution. La ZIM n'avait pas bougé.

Rien ne se passa jusqu'à la grille du jardin.

Puis, au moment où ils mettaient le pied sur le trottoir, les deux glaces latérales se baissèrent en même temps. Malko devina le canon des armes. Instinctivement, il leva la sienne, visant les portières. Trois coups partirent, très rapprochés. Les balles s'écrasèrent sur la carrosserie, sans pénétrer. La ZIM était blindée.

De longues flammes parurent lécher les glaces. Il y eut une série de « plouf ». Youri Frolov poussa un gémissement bref et parut secoué

par une décharge électrique. Malko dut le retenir pour qu'il ne tombe pas. Au poids soudain de son corps, il comprit qu'il était gravement touché. Le Portugais, atteint au cou et aux jambes se mit à hurler. Ibrahim Salvador le traînait littéralement devant lui, comme un sac. Il encaissa encore plusieurs balles. Le colt aboya, réveillant tout le quartier, mais ses balles à faible vitesse n'arrivèrent pas à pénétrer la carrosserie de la ZIM. Les Russes avaient bien monté leur guet-apens... Ils étaient venus pour tuer.

— À la voiture, vite, cria Malko.

Grâce à leurs otages, Malko et Ibrahim avaient franchi le point le plus dangereux. La ZIM était obligée de reculer dans la rue étroite pour les coincer. Au moment où ils abandonnaient leurs deux « boucliers », Krisantem surgit de la « 504 », son Astra au poing. S'il s'était manifesté plus tôt, les Russes l'auraient neutralisé, lui et la voiture. Malko bénit sa prudence. À son tour, il visa les portières de la Zim pour gêner les tireurs. Ses balles ne furent pas plus efficaces...

Malko et Ibrahim couraient vers la « 504 », courbés en deux. Un homme descendit de la ZIM et, protégé par la portière blindée, les arrosa à l'arme automatique, juste au moment où ils franchissaient le coin de la rue, sains et saufs. Malko reconnut les lunettes ovales et la moustache du militant du M.R.P.P. C'est lui qui avait dû les suivre.

Ibrahim saignait d'une main. Il traînait toujours le précieux sac de films. Malko se jeta au volant, passa en première et la « 504 » fit un bond en avant dans la rue en pente. Heureusement que la ZIM était tournée dans l'autre sens. Il pensa au malheureux Youri Frolov. La soirée avait aussi mal fini pour lui qu'elle avait bien commencé... Les Soviétiques étaient sans pitié. Leur acharnement à l'abattre signifiait au moins une chose, ils étaient persuadés que Natalia Grifanov n'était plus à Lisbonne. Il fallait les laisser sur cette bonne impression.

Il descendit à toute vitesse une rue en lacet, déserte et étroite, pour rattraper l'avenida Almirante Reis. Avant d'y arriver, il atteignit un embranchement avec une autre rue descendant la colline. Il donna un coup de phares par un réflexe de prudence. Un autre lui répondit. Il eut le temps de voir surgir le long capot noir de la ZIM dont le chauffeur dut être tout aussi étonné que lui ! Les deux voitures s'évitèrent de justesse. Malko donna un violent coup de volant, accéléra, déboucha en trombe dans l'avenida Almirante Reis, manquant se faire couper en deux par un tramway !

Avec une maniabilité insoupçonnée pour une aussi énorme voiture,

la ZIM négocia un virage dans un hurlement de pneus martyrisés et entama la poursuite ! À cette heure de la nuit les rues de Lisbonne étaient pratiquement désertes, à part les patrouilles militaires, les taxis et quelques tramways aux trois quarts vides. Malko déboucha à 140 à l'heure sur le Largo Martin Moniz et tourna autour du *Mundial*. Derrière lui la ZIM percuta une voiture à bras qu'elle pulvérisa et, accélérant, surgit à la hauteur de son capot.

De nouveau, les gerbes de flammes jaillirent des glaces. Les trois occupants de la « 504 » se baissèrent instinctivement tandis que les glaces de la voiture devenaient opaques. Ibrahim jura.

— Ils vont nous avoir !

C'était trop dangereux de s'adresser à la police ou à l'armée. Les communistes étaient trop puissants à Lisbonne. Le K.G.B. pouvait parfaitement se faire livrer Malko par les militaires. Celui-ci fit un écart, zigzagua et s'engouffra à contresens dans une rue filant vers le Tage.

Trente secondes plus tard, la ZIM fut derrière lui, essayant de le doubler pour l'arroser commodément. Krisantem vida un chargeur entier dans ses phares, sans parvenir à les éteindre. Ce n'était même pas la peine de s'attaquer aux pneus. Le mufle noir de la ZIM ne les quittait pas, terrifiant comme un requin. Même le pare-brise était bleuté, de façon à ce qu'on ne puisse distinguer les occupants....

Malko tourna autour de la *praça* do Commercio sur les chapeaux de roue, sans gagner un centimètre, puis reprit dans le bon sens la rua da Prata revenant vers le centre. Il jeta un coup d'œil sur la jauge d'essence et eut l'impression que son estomac se chargeait de plomb.

L'aiguille était sur zéro ! S'ils tombaient en panne sèche, les Soviétiques n'en feraient qu'une bouchée. La solution facile consistait à se réfugier chez les gorilles. Chris et Milton avaient de quoi stopper les occupants de la ZIM... Mais c'était faire courir un risque énorme à Natalia et à Amalia.

Une balle pulvérisa son rétroviseur, et Malko fit un brusque écart. Penché à l'extérieur de la ZIM un Soviétique tirait sur eux.

Malko déboucha une nouvelle fois sur la place du Rossio, tourna autour et traversa la *praça* da Figueira comme une flèche, avec l'intention de gagner le quartier d'Al-fama où il avait une chance de semer la ZIM dans ses rues tortueuses. À côté du *Mundial*, il aperçut un « pick-up » bourré de parachutistes portugais. Ceux-ci le regardèrent passer, intrigués, sans avoir le temps de réagir. Déjà

la ZIM surgissait. Malko vit une petite rue sur sa droite, la calçada de Santos André qui montait vers le Castello sa[010] Jorge. Il s'y engagea. La ZIM avait cent mètres de retard, mais elle ne tarderait pas à le rattraper... Tout était fermé, il n'y avait aucun endroit où se réfugier. En arrivant en haut de la côte, Malko freina instinctivement. La rue se terminait par un dos d'âne étroit où deux véhicules ne pouvaient pas passer de front, à gauche d'une église. Il ralentit, donna un coup de phare et franchit le dos d'âne. Il n'y avait pas plus de cinquante centimètres de chaque côté de la « 504 ». De l'autre côté du dos d'âne, la rue redescendait légèrement s'élargissant en une place bordée de vieilles maisons.

Au milieu de la place, un tram jaune portant l'inscription « Saô Tome » était arrêté à son terminus, prêt à redescendre vers la Ville. Vide à part le conducteur. Les rails suivaient la rue que Malko venait de monter. Celui-ci pila, se retourna vers Krisantem, lui jeta une phrase en turc. Krisantem jaillit aussitôt de la « 504 », son Astra au poing et se mit à courir vers le tram. Ibrahim Salvador sursauta.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ! Ils sont derrière nous.

À cause du dos d'âne, la ZIM n'était pas encore en vue, mais on entendait le rugissement de son moteur. C'était une question de secondes avant qu'elle apparaisse. Déjà les pinceaux de ses phares éclairaient l'église.

*

* *

La « 504 » s'était arrêtée à gauche de la petite place, laissant la place de passer au gros tram jaune. Celui-ci attendait sagement sur ses rails l'heure de descendre vers le Rossio. Assis sur son tabouret, à l'avant, un vieux conducteur essayait de déchiffrer le *Diario do Noticias* à la lueur jaunâtre de l'ampoule de sa cabine.

Il leva les yeux en entendant le bruit des pas de Krisantem sur les pavés. Avec surprise. Il n'allait certainement pas partir à l'improviste. À cette heure tardive, d'ailleurs, les horaires étaient élastiques. Sa surprise s'accrut en voyant son passager pressé bondir vers lui au lieu de monter à l'intérieur du tramway vide. Le malheureux n'eut pas le temps de se poser plus de questions. Avec une brutalité inouïe, sans un mot, l'inconnu l'avait pris par le bras et arraché de son poste. Il se sentit projeté par terre, tomba sur les pavés et demeura assis par terre, étourdi, abasourdi.

Déjà l'inconnu s'était assis à sa place, tournait le grand volant vertical desserrant les freins du tramway. Puis la petite poignée de bois qui commandait la puissance.

— Hé, vous êtes fou ! cria le conducteur.

Dans un bringuebalement de ferraille, le tram s'ébranla lentement, montant vers le dos d'âne de l'église Santa Luzia.

*

* *

La manette à fond, tout le corps tendu en avant, Krisantem avait les mouvements d'un cavalier qui veut faire avancer sa monture, comme s'il avait pu ébranler le lourd tram.

Celui-ci prenait de la vitesse avec une lenteur désespérante, les roues patinant dans la montée. De l'autre côté du dos d'âne, il entendait le ronflement de la ZIM en train de monter la côte. La voiture des Soviétiques allait surgir d'une seconde à l'autre.

Les dents serrées, le Turc maintenait la manette au maximum de puissance. Enfin, le vieux tram prit un peu de vitesse, tremblant de toute sa carcasse ; il passa devant la « 504 » et aborda la côte finale avant le dos d'âne. Il allait y arriver en même temps que la ZIM.

Krisantem se détendit d'un coup. Il adorait ce genre de plaisanterie. Avec un sourire onctueux, il bloqua la manette de puissance. Il restait une dizaine de mètres avant l'étroit dos d'âne. La ZIM donna un coup de phares.

D'un bond souple, Krisantem sauta sur les pavés, roula sur lui-même et se releva à temps pour voir surgir le muflle de la grosse ZIM au moment précis où le tram franchissait le dos d'âne.

Désespérément, le conducteur soviétique donna un coup de volant à droite, pensant pouvoir passer, mais il n'y avait pas assez d'espace entre le mur de l'église et le tram. L'aile avant droite de la ZIM s'écrasa dans un horrible bruit de tôles déchirées contre l'arête du mur, et la lourde voiture pivota sur elle-même, se plaçant en travers des rails. Le coup de klaxon se fondit dans le bruit de la collision. De plein fouet le tram percuta la ZIM, écrasant tout le côté gauche. Il y eut une effroyable succession d'étincelles bleues, de chocs sourds et d'explosions. Emmêlés comme deux bêtes préhistoriques, le tram jaune et la grosse voiture noire gisaient en travers du dos d'âne.

Sous la violence du choc, la ZIM s'était renversée sur le côté.

Il y eut une explosion sourde et aussitôt une longue flamme rouge s'éleva à plusieurs mètres, éclairant l'église Santa Luzia comme en plein jour. Le réservoir d'essence de la voiture venait de prendre feu. Une des portières heurtées par le tram s'ouvrit vers le ciel, et un blessé, le visage en sang, en surgit. Des cris parvenaient de

l'intérieur. Les passagers du côté droit étaient coincés.

Krisantem remonta en voltige dans la « 504 » au moment où elle redémarrait. Le conducteur du tram se rua vers l'enchevêtrement de ferrailles en hurlant. Un homme sortit de la voiture noire, brandissant une arme. Des cris continuaient de monter de l'intérieur. Affolé, le vieux conducteur se mit à pleurer. Il ne comprenait pas.

*

* *

Malko dévalait les petites rues du quartier d'Alfama, moins tranquille qu'Ibrahim Salvador qui ne cachait pas sa jubilation. C'était maintenant la guerre ouverte avec le K.G.B. Les Soviétiques savaient qui il était, où il habitait et ce qu'il faisait. Sa mission allait s'en trouver compliquée d'autant. L'incident de cette soirée aurait pu se terminer tragiquement pour lui. Le K.G.B. allait sûrement chercher une revanche. Or, à Lisbonne, ils avaient des amis puissants. Ce n'est pas auprès du COPCON que Malko trouverait de l'aide. Il stoppa rua da Regueira, devant chez Amalia, emportant les précieuses boîtes de films. Ils avaient fait du bon travail, mais il restait beaucoup à faire. Apparemment, les informations de Guadeloupe étaient exactes. Il fallait maintenant savoir de quelle façon, le K.G.B. préparait la prise de pouvoir des communistes à Lisbonne. Il grimpa l'escalier raide silencieusement, ouvrit doucement la porte et se trouva nez à nez avec le « 44 magnum » de Chris Jones, en caleçon.

Milton Brabeck surgit à son tour, un colt « Python » dans chaque main et secoua la tête.

— La prochaine fois que vous rentrez tard, tâchez de prévenir.

Malko avait oublié les dispositifs mis en place par les gorilles ! Early warning system. Au moins cela fonctionnait. Il se laissa tomber sur le canapé et annonça :

— Vous avez bien failli ne pas me revoir.

Les deux Américains écoutèrent son récit dans un silence horrifié.

— On n'est pas sortis de l'auberge, soupira Chris Jones.

Malko n'en pouvait plus.

— Je vais dormir ici sur le canapé, dit-il. Comment va Natalia ?

— Ça va, fit Milton Brabeck d'une drôle de voix.

Malko sentit immédiatement la gêne du « gorille ».

— Milton, fit-il, ne me dites pas que...

— Il n'y a pas assez de chambres, avoua piteusement l'Américain. Et si on ne reste pas tout le temps avec elle, elle boit comme un trou...

— Bon, retournez à votre stupre, dit Malko. Nous ferons le point demain matin.

À peine les gorilles étaient-ils sortis de la pièce qu'il tomba endormi. Sans même avoir le courage d'aller voir Amalia qui dormait dans son lit tout neuf au fond de l'appartement.

*

* *

Malko se sentit mieux après avoir avalé un demi-litre de café. Le soleil était déjà haut dans le ciel, et Natalia dormait toujours. Amalia était sortie faire des courses. C'est elle qui avait réveillé Malko en venant se lover contre lui, encore tiède de sommeil. Ils avaient fait l'amour dans la cuisine, coincés entre la table et le réfrigérateur, en faisant attention de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller les autres occupants de l'appartement. Maintenant il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Milton, demanda Malko, allez réveiller votre fiancée...

Milton baissa les yeux. Il n'arrivait pas à s'habituer à sa honte toute neuve. Lui, un des preux chevaliers du « Secret Service », avoir une aventure avec une défectrice soviétique ivrogne et ex-prostituée à Leningrad. C'était l'abomination de la désolation...

La pulpeuse Natalia réapparut à sa suite, les yeux gonflés de sommeil, vêtue de son T-shirt blanc qui virait au gris et d'une culotte noire.

Son visage s'éclaira en voyant Malko. Elle vint se frotter contre lui en riant, oubliant totalement la présence de Milton Brabeck.

— *Zdrastvouï golovbtchik'. Ty videl Tchernojopy [35] ?*

— Natalia, dit Malko, j'ai vu Youri. Il s'est passé des choses très graves hier soir...

Immédiatement le vernis de gaieté de la Russe s'évanouit. Sa bouche se tira vers le bas, ses narines se pincèrent.

— Quoi ? Youri.

— Youri est mort, dit Malko.

Il lui raconta comment le Soviétique avait été abattu par les hommes du Département V. Et ce qui était arrivé à la ZIM.

— Et mon Nicolaï ? s'exclama Natalia, qu'est-ce qui lui est arrivé.

— Je n'en sais rien, avoua Malko, mais ce sera probablement dans les journaux aujourd'hui.

Natalia reniflait. Elle se laissa tomber sur le canapé.

Malko vint près d'elle..

— Natalia, dit-il, le K.G.B. a une opération de grande envergure en cours, l'histoire du faux Mario Suarez en est seulement une partie... Il faut nous aider à en savoir plus.

Natalia ne répondit pas tout de suite. Puis elle leva un regard grave vers Malko.

— Maintenant, c'est fini, je ne pourrai plus jamais retourner là-bas. Ils devineront sûrement que c'est moi qui t'ai dit pour Tchernojopy. Et si Nicolai...

Malko grillait d'impatience...

— Qu'est-ce que tu sais ?

Natalia soupira tristement.

— J'espère que tu me traiteras bien ensuite. Ce que je vais te dire va me faire mettre sur la liste numéro 1 du Département V. Les exécutions à mener à bien n'importe où, n'importe quand. Depuis trois mois, Nicolai fournit des armes au Parti communiste portugais. En quantités importantes.

— Des armes ! fit Malko. Mais comment arrivent-elles ?

— Elles viennent de Tchécoslovaquie, expliqua Natalia Grifanov. Il y a beaucoup de camarades tchèques du S.T.B. à Lisbonne. C'est eux qui ont expédié les armes. Ils s'assurent qu'elles sont bien arrivées et, ensuite, servent d'instructeurs aux militants du Parti qui doivent les utiliser...

— Comment sont-elles entrées à Lisbonne ?

Natalia eut un sourire rusé.

— Oh, c'est très simple ! L'Union Soviétique fait d'importantes livraisons de papier au Parti pour imprimer son journal Avante. Certains des rouleaux de papier étaient creux et contenaient des armes. Je sais que des douaniers ont été déplacés sur l'ordre du COPCON pour qu'il n'y ait pas d'incident. Presque tous les douaniers sont socialistes.

— Où sont ces armes ?

— Au Parti communiste, je pense, dit Natalia.

— Quand doivent-ils s'en servir ?

La Soviétique secoua la tête.

— Je ne sais pas. Nicolaï m’a toujours parlé de partir en vacances au début juillet. Donc ce devrait être avant...

Malko se sentit glacé. Ils étaient déjà plus qu’à la mi-juin...

L’histoire des armes était de première importance. Pour que le K.G.B. prenne des risques pareils, il fallait qu’il soit sûr de réussir. Il plongea son regard dans celui de Natalia.

— C’est vraiment tout ce que tu sais ?...

Elle hocha la tête affirmativement.

— Oui. Quand me fais-tu quitter Lisbonne ? J’ai peur.

— Le plus tôt possible. Dès que nous aurons trouvé une façon absolument certaine de franchir la frontière. En attendant, ici, tu ne risques rien...

Laissant Natalia faire sa toilette, il partit sans même parler à Chris Jones. La rua Regueira était animée, pleine de cris d’enfants, de marchands ambulants, de vendeurs de billets de loterie. Par sécurité, il parcourut cinq cents mètres à pied, réfléchissant aux révélations de Natalia. Une fois le pouvoir pris, il serait impossible de le retirer aux communistes...

Il acheta tous les quotidiens à un kiosque et les parcourut rapidement. Il n’y avait pas un seul mot sur le complot de la villa où il avait trouvé le faux Mario Suarez. Comme si Youri Frolov n’avait jamais existé.

Par contre, le *Diario do Noticias* relatait en quelques lignes l’accident entre un tramway et une voiture du corps diplomatique soviétique. Mentionnant qu’il y avait eu trois blessés dont un grave dans la voiture. Sans citer le moindre nom. La censure fonctionnait bien.

Il héla un taxi et donna l’adresse de l’ambassade américaine. Désormais, il n’avait plus à se cacher.

CHAPITRE XII

Steve Thomas faisait tourner furieusement ses lunettes autour d'une de leurs branches. Le responsable de la C.I.A. à Lisbonne avait les traits tirés et les yeux cernés. Sur son bureau, il y avait une note de protestation de la Cinquième Division. Accusant les Américains d'être responsables des incidents de la nuit précédente. Note adressée à l'ambassadeur. Il avait pris des notes durant le récit de Malko préparant le télex qu'il envoyait à Langley tous les jours à cinq heures. Grâce au décalage horaire, le responsable du desk « Europe » avait ainsi tous les éléments pour sa conférence de deux heures.

— Nous nous trouvons en présence d'une énorme opération du K.G.B. dit l'Américain, dont nous ne saurions pratiquement rien si nous n'avions pas « retourné » Natalia Grifanov. Mais, je crains que nous n'arrivions au bout de nos possibilités. Nous ne pouvons pas nous opposer physiquement au Parti communiste portugais. Cela risquerait d'avoir des conséquences inverses de ce que nous souhaitons.

Délicat euphémisme. Malko compléta la pensée de l'Américain :

— Il faut donc repasser le fardeau aux Portugais... les faire profiter de nos informations.

— Oui, mais à quels Portugais ? demanda Steve Thomas. Nous n'avons aucune preuve matérielle de ce que nous avançons. Sauf le film avec le faux Suarez. De plus, même ceux qui seraient prêts à nous croire tourneront la tête pour ne pas être taxés de fascistes. Quant aux autres ils sont acquis aux communistes. Cela ne servira à rien de les prévenir. Au contraire...

— Est-ce que le State Department ne peut pas agir officiellement ?

Steve Thomas eut une moue pleine d'ironie.

— Mon cher Malko, les gens du State Department sont persuadés que nous avons à faire au Portugal à de « bons » Soviétiques, qui ne lèveront pas le petit doigt pour prendre le pouvoir. C'est en tous cas ce que Brejnev a affirmé à notre Président qui l'a cru. Les dirigeants portugais multiplient d'ailleurs les gestes pour sauver la

face. Es clament leur désir de rester dans l'OTAN, hurlent que le Portugal n'est pas une démocratie populaire, que s'ils ont nationalisé les banques, institué un syndicat unique et muselé l'information, c'est l'effet du hasard. Pour prouver leur bonne foi, ils ont tenu tête à l'U.R.S.S. sur un point important. Nous avons appris par des informateurs que les Portugais s'apprêtaient à concéder à la Marine soviétique un droit de relâche aux îles Madère de trois cents visites par an... Un bateau tous les jours. Les îles Madère commandent la Méditerranée, l'Atlantique Sud et le flanc de l'OTAN. Le State Department prévenu par nos soins a élevé une protestation énergique auprès du gouvernement portugais qui a bloqué la négociation.

« Là nous avons un fait précis... Mais si on met en garde le Premier ministre portugais contre un complot communiste, ou bien il va nous rire au nez, ou bien il va envoyer les troupes du COPCON qui marchent la main dans la main avec les communistes. Ils ne « verront » pas les armes, ou on les aura démenagées avant...

Un ange passa et s'enfuit découragé. Ce n'était pas brillant.

— Mais enfin, Steve, le State Department n'est quand même pas acheté par les communistes ?

Le sourire ironique reparut.

— Bien sûr que non ! Mais ces abrutis n'arrivent pas à comprendre que le K.G.B. n'obéit pas toujours aux instructions du Secrétaire général du Parti communiste. C'est un État dans l'État. Ici, ils jouent leur jeu, sans se soucier de la politique officielle de l'Union Soviétique. Aidés par le P.C.P. qui a mis des hommes à lui partout.

Malko ne partageait pas entièrement le pessimisme de Steve Thomas.

— Toute l'armée portugaise n'est pas communiste, fit-il. Il y a bien des généraux et des troupes sûres.

— Vous savez lesquelles ?

Malko pensa soudain à une rencontre qu'il avait faite quelques jours plus tôt.

— Non, dit-il, mais il y a quelqu'un qui est peut-être au courant. Julio de Carvalho.

*

* *

La veste blanche du maître d'hôtel était pleine de reprises et pas très nette, mais il était parfaitement stylé. Malko déposa sa carte de visite sur le plateau d'argent et s'assit sur le fauteuil de

tapisserie. Le maître d'hôtel disparut dans un couloir. Malko était subjugué par la magnificence de ce palais. De l'extérieur, on ne voyait qu'un mur gris longeant la bruyante rua Marques de Abrantes qui descendait vers le Tage en traversant un des quartiers populaires de Lisbonne. Il y avait ainsi de merveilleuses demeures disséminées au milieu des taudis, se cachant derrière des murs discrets. Vestiges d'un ancien art de vivre. La lourde porte cloutée de fer franchise, c'était un enchantement. La cour ombragée de grands tilleuls abritait une Rolls-Royce bordeaux Phantom V, briquée comme les décorations d'un roi nègre, garée sur des pavés inégaux vieux de trois siècles. La résidence de don Julio de Carvalho était un assemblage compliqué de plusieurs corps de bâtiments, dominant un jardin fleuri et le Tage, un peu plus loin. Les hauts plafonds, les tableaux, les planchers méticuleusement vernis, tout respirait un luxe de bon aloi...

Le maître d'hôtel revint.

— Don Julio va vous recevoir tout de suite, excellitisso senhor.

Malko le suivit. Le vieux parquet grinçait sous leurs pas. Une femme de chambre croisée au détour d'un couloir lui fit une révérence, les bras chargés de linge sale. Partout il y avait de beaux objets, des sculptures, des tableaux rares, des gravures anciennes, des céramiques précieuses. On changeait de niveau tous les trois mètres, dans un enchevêtrement de couloirs et de halls. Le palais était immense. Finalement le maître d'hôtel s'effaça devant une porte d'acajou à deux battants. Don Julio de Carvalho toujours tiré à quatre épingles vint vers Malko et lui emprisonna les mains dans les siennes.

— Comme c'est gentil de venir visiter un vieil homme abandonné de tous ! dit-il d'une voix douce.

Il fit installer Malko dans une grande bergère dont le tissu s'effilochait. Son bureau était un bric-à-brac incroyable, avec des piles de papiers en équilibre dans tous les coins, d'antiques téléphones, des murs disparaissant sous les tableaux de famille... Les deux fenêtres donnaient sur le jardin en contrebas, semé de statues de pierre grise, noyées sous des massifs violets et rouges.

Don Julio soupira, le regard fixé sur le Tage.

— Je vis mes derniers jours heureux... J'ai connu un Portugal paisible. J'allais le soir au parc Édouard VII, rencontrer de petits marins, des artilleurs, des aviateurs qui voulaient arrondir leur solde. Qui s'éblouissaient sincèrement des belles choses. Ils étaient reconnaissants et propres. Maintenant, il y en a toujours, mais ils ne sont plus aussi propres...

Le vieil homosexuel eut un sourire plein de nostalgie.

— Mais je ne suis pas ici pour vous raconter mes malheurs. En quoi puis-je vous aider ?

Malko avait décidé de jouer cartes sur table. En peu de mots, il expliqua à son hôte qui il était, ce qu'il faisait à Lisbonne et ce qu'il avait découvert... Pour conclure :

— Nous pensons que certains officiers du M.F.A. ne sont pas d'accord avec le K.G.B., dit-il, mais nous ne sommes pas sûrs de nos informations. Pouvez-vous nous aider à en rencontrer ?

Don Julio avait pris une rose sur son bureau et l'effeuillait pensivement.

— Je crois qu'il est bien tard pour faire quoi que ce soit, dit-il tristement. Si vous déjouez cet assaut, il y en aura un autre. La situation évolue très vite. Ceux qui étaient à gauche sont maintenant à droite. Bientôt, il ne restera que les communistes et leurs amis. Il aurait fallu intervenir plus tôt. Spinola était un naïf. Je lui ai dit qu'il avait joué les sorciers. Maintenant, tous ces jeunes gens se grisent de mots...

« Bientôt, ils achèveront légalement le processus révolutionnaire et plus personne ne pourra rien faire. Republica ne réparaitra jamais. Cela fait partie du complot. Mais je veux bien vous aider. J'ai un ami au Conseil de la Révolution, un colonel. Nous pouvons le rencontrer ensemble. Il est sûr, mais je ne sais pas s'il pourra faire grand-chose. Sa tendance est minoritaire actuellement. Cependant, il est au courant de beaucoup de choses. Je vous téléphonerai aujourd'hui pour vous dire si nous pouvons le voir ce soir... Je ne vous donnerai aucun détail. Seulement si c'est d'accord ou non. Je vais vous donner l'adresse maintenant. Mais faites attention, les gens de la « dynamisation culturelle » sont partout.

Malko empocha l'adresse, fut accompagné par le maître d'hôtel et se retrouva dans la rue bruyante. Au moment où il montait dans la « 504 » il aperçut deux jeunes gens qui démarraient sur une moto derrière lui.

*

* *

Niekoultourny ressemblait plus que jamais à une poire blette. Assis dans une des pièces de la *Rezidentourat*, il suait sang et eau sur le rapport qu'il devait envoyer au Centre de la place *Djerjinsky*. Jamais il n'aurait pensé que son séjour à Lisbonne se transforme en un tel cauchemar... Au contraire, cela devait être la mission qui couronnerait sa carrière. Maintenant, il avait perdu sa femme et

devait lutter pour sauver sa tête. Car le « Centre » ne lui pardonnerait pas un tel échec. Déjà, il fallait expliquer la mort de Youri Frolov et l'échec de la « désinformation » concernant Mario Suarez. Nicolai Grifanov expliquait, dans son rapport, qu'il avait pu détecter à temps une trahison du chef du Département A et l'abattre ainsi que ses complices. Les agents américains leur avaient échappé après s'être défendus. Ce qui expliquait en plus la destruction de la ZIM. Youri Frolov ne viendrait pas réclamer... Mais Nicolai Grifanov savait qu'il fallait liquider l'opposition avant le jour J.

On frappa à la porte du bureau, et il fit disparaître rapidement dans un tiroir la bouteille de vodka posée à côté de lui.

Le planton de garde l'avertit qu'un certain Feitor le demandait. Personne d'étranger au K.G.B. n'avait le droit de pénétrer dans la *Rezidentourat*. Niekoulourny rangea soigneusement ses dossiers sous clef et descendit à l'étage inférieur. Feitor avec son réseau de militants dévoués était un homme précieux.

Il serra la main au Soviétique avec un sourire épanoui.

— Camarade Nicolai. J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il.

Il lui tendit une bande de magnétophone. Grifanov fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est.

Feitor se frotta les mains distraitement.

— Un camarade de la Cinquième Division me l'a donnée. Il surveille toutes les communications de certains ennemis de la Révolution. Cela m'a donné une idée.

*

* *

La ruelle étroite et mal pavée se terminait en impasse, dominée par une vieille maison qui la bouchait complètement. Une femme à une fenêtre observa Malko tandis qu'il franchissait le porche de pierres grises dans la taverna do Embouçado. Il avait tourné vingt minutes dans le labyrinthe des vieilles rues d'Alfama avant de trouver cette petite ruelle sans nom, parallèle à la rua Tabaco Jardim qui courait le long du Tage.

La salle était voûtée, fraîche et presque vide. On se serait cru dans une cave.

Un garçon s'approcha de Malko pour le placer. Près de l'entrée un pianiste qui ressemblait furieusement à Quasimodo avec son dos voûté et ses yeux glauques, distillait une musique sans âme, une

sorte de *fado* dénicotinisé à l'usage d'invisibles touristes. L'air sentait l'humidité et le mauvais porto.

— Don Julio de Carvalho ? demanda Malko.

Le garçon l'invita à le suivre. Ce que Malko avait pris pour une seule salle se divisait en plusieurs salles. On y voyait à peine. Malko aperçut le milliardaire seul à une table, très droit, un café devant lui. Il l'accueillit avec chaleur. Malko était un peu étonné de le voir seul.

— La personne que nous devons voir n'est pas là ? demanda-t-il.

— Si, si, affirma Don Julio Carvalho, mais il va chanter maintenant. Il nous rejoindra ensuite...

Malko crut avoir mal entendu. Il était censé avoir rendez-vous avec un membre du Conseil de la Révolution, pas un chanteur de charme.

Presque aussitôt, quelques accords de guitare s'élevèrent à la table voisine et le silence se fit. Un homme en chemise blanche se leva, accompagné d'un guitariste et commença à chanter d'une belle voix chaude et grave, détaillant les paroles niaises et rauques d'un *fado*. Don Julio se pencha vers Malko.

— Il a une voix superbe, n'est-ce pas ? fit-il d'un air ravi.

Malko essaya de garder son sérieux. Un colonel chantant, ce n'était pas courant... Extasié, Don Julio écouta religieusement les cinq *fados*, tous plus tristes les uns que les autres, puis se mit à applaudir à tout rompre. L'homme en chemise blanche remit sa veste et s'approcha de leur table. Don Julio fit les présentations.

— Colonel Eustachio Trina... Prince Malko Linge.

La main de Malko fut avalée par une poignée de main chaude et presque féminine. Le colonel portait un diamant au petit doigt de la main gauche, un foulard Hermès autour du cou, ses cheveux gris étaient soigneusement rejetés en arrière et sa chemise discrètement monogrammée n'évoquait que de très loin la tenue de combat. Il enveloppa Malko d'un regard caressant.

— Vous avez aimé le *fado* ?

— J'ai adoré, affirma Malko, imperturbable.

Le colonel lui adressa un sourire tendre, découvrant des dents bien rangées.

— Il ne faut pas dire cela pour me faire plaisir... Demain, je chante pour des Roumains... Ils sont en mission économique. Et pour des Tchèques la semaine prochaine...

Les conversations avaient repris dans la taverna.

D'autres chanteurs de *fado* se succédaient, des amateurs, mais pas aussi applaudis que le colonel. Celui-ci se rengorgea.

— L'autre jour, Otelo est venu m'écouter, il était ravi...

La révolution portugaise n'avait pas que de mauvais côtés... Ils burent du porto en discutant de choses et d'autres. Sous la table, la jambe du colonel-chantant frôlait parfois celle de Malko. Celui-ci demanda, par politesse.

— Vous chantez souvent ici ?

Le colonel se rengorgea :

— Plusieurs fois par semaine, quand je n'ai pas trop de travail.

Malko était surpris de voir un officier aussi insolite membre du Conseil de la Révolution. Ce n'était pas précisément le dogmatique farouche... Il se tourna vers Julio de Carvalho et demanda :

— Avez-vous expliqué au colonel ce que j'attends de lui ?

Le colonel répondit à la place du milliardaire.

— Oui, Julio m'a dit. Cela ne m'étonne pas. Je me demande même si Otelo n'est pas au courant. C'est pour cela qu'il fait la cour aux communistes. (Il se pencha à travers la table.) Maintenant, tout le monde est communiste. Mais le jour de l'enterrement de Salazar, Otelo pleurait comme une Madeleine. Je l'ai vu... Maintenant, c'est tout juste s'il ne dit pas qu'il est né à Moscou.

Il paraissait sincèrement indigné.

— Pourquoi les communistes sont-ils si influents dans l'armée ? demanda Malko.

Le colonel regarda autour de lui, comme s'il y avait des micros partout.

— C'est une longue histoire, dit-il. Le coup du 25 avril a été possible parce que le chef du Deuxième Bureau était un sympathisant communiste... Cela a permis au Parti de s'emparer de toutes les fiches secrètes des officiers supérieurs de la PIDE. Maintenant, les communistes les font chanter. Parce qu'ils étaient tous mêlés à la répression du temps de Salazar.

— Connaissez-vous quelqu'un d'assez haut placé et à qui nous puissions parler ? demanda Malko.

Le colonel réfléchissait en faisant tourner sa chevalière autour de son doigt.

— Je crois, fit-il finalement. Mais je dois d'abord lui demander s'il

accepte de vous rencontrer. C'est délicat.

— C'est urgent, précisa Malko. Un coup d'État se prépare. Avec le K.G.B., une partie des militaires et le Parti communiste... Après il sera trop tard.

Le colonel Trina secoua la tête.

— Il est déjà trop tard.

Don Julio avait des larmes dans les yeux.

— Il faut quand même aider notre ami, dit-il avec fermeté.

— Je le ferai, promit le colonel Trina. Je vous prévient demain.

Il se leva et quitta leur table ! La musique reprenait. Le pianiste bossu vint s'incliner devant Julio de Carvalho l'assurant que c'était un honneur immense de le voir là. Le vieux milliardaire l'invita à s'asseoir, et il obéit avec précipitation. De près, il avait l'air d'un batracien, avec des yeux glaireux et des bajoues tombantes. Il guignait Malko du coin de l'œil, brûlant de curiosité. Comme Julio de Carvalho ne le présentait pas, il commença à gémir sur ses malheurs...

— C'est affreux, dit-il, tous les jours, on arrête des gens. Quand cela va-t-il finir ? Ils sont fous... Regardez mon cas. (Il s'adressait à Malko.) J'étais directeur de l'Information dans le gouvernement Spinoza. Ils m'ont arrêté, jeté en prison. Quand je suis sorti, je n'avais plus de travail, j'ai été obligé de venir ici gagner ma vie... C'est une honte.

Don Julio se leva soudain, comme s'il en avait assez d'écouter ces jérémiades. Malko lui emboîta le pas.

Le pianiste les accompagna jusqu'à la porte. Dès qu'ils furent dehors Julio de Carvalho prit le bras de Malko et dit à voix basse :

— Méfiez-vous de lui ! C'est un traître. La Cinquième Division l'a mis ici pour qu'il rapporte tout ce qu'il voit. Il a bien été arrêté, mais ils l'ont remis en circulation comme mouchard. On ne peut plus se fier à personne.

— Et le colonel ?

Julio de Carvalho prit l'air choqué.

— C'est un ami.

Peut-être même un peu plus... Malko comprit qu'il avait gaffé. Il raccompagna le vieux milliardaire jusqu'à sa Rolls garée sur le quai Jaõ Evangelista. À travers les glaces fumées, il aperçut le profil du colonel Trina. Voilà pourquoi le vieux milliardaire était si sûr de lui.

La Révolution n'arrêtait pas les affaires de cœur...

La Rolls s'éloigna le long du quai désert. Malko se dit que Krisantem et Ibrahim avaient dû trouver le temps long. La Taunus était garée un peu plus loin. Il avait décidé de ne plus prendre de risques. Il la regagna à grandes enjambées. Souhaitant que le colonel Trina tienne sa promesse. Sinon, toutes les précieuses informations recueillies risquaient de ne servir à rien.

*

* *

Le téléphone grelotta si faiblement que Malko faillit ne pas l'entendre. En dépit du modernisme de sa façade, l'Altis était à l'heure portugaise... Dieu merci il n'était pas encore en autogestion, mais cela ne saurait tarder.

— Don Malko ? demanda une voix d'homme inconnue.

— C'est moi, dit Malko.

— La personne que vous avez vue hier soir vous donne rendez-vous au Largo de Sao Roque. À midi.

L'inconnu raccrocha aussitôt. Mieux valait être prudent. Lisbonne grouillait d'indicateurs de tous poils, et personne ne savait qui travaillait pour qui. Malko avait hâte de se retrouver à Liezen. Lisbonne lui rappelait Prague en 1956... Cela se terminerait de la même façon. Il avait l'impression de labourer la mer. Natalia Grifanov était toujours sous la protection des gorilles, Amalia partagée entre les visites à Monsanto et son standard et Steve Thomas occupé à déchiffrer les telex de Washington demandant des choses impossibles. Il décida d'aller avertir Ibrahim Salvador du rendez-vous avec le colonel. Le Brésilien devait être dans sa chambre ou dans le hall en train de surveiller les Tchécoslovaques. Il regarda un plan de Lisbonne. Le Largo de Sao Roque se trouvait en haut de la rua Misericordia, près du journal *Republica*. Il passa sa veste, glissa son pistolet dans sa ceinture et sortit de sa chambre.

Il frappa à la porte du Brésilien. Ibrahim lui ouvrit, un journal à la main. Derrière le journal, il y avait son colt 45, chien relevé... Il sourit.

— Soyez prudent. J'ai appris que certains officiers de la « dynamisation culturelle » sont fous furieux contre vous à cause de l'histoire du tramway. Us voulaient vous expulser... D'autres ont préféré que vous restiez.

— Pourquoi ? demanda Malko.

Ibrahim découvrit ses dents de fauve.

— Ils espèrent que vous repartirez dans un cercueil...

— Nous avons un rendez-vous dans une demi-heure, dit Malko.

Cinq minutes plus tard, ils dévalaient l'avenida da Libertade. Partout, des jeunes gens collaient des tracts sur les murs appelant à la grande manifestation socialiste du mardi suivant.

Ibrahim Salvador ricana.

— Quels cons, ces socialistes ! S'ils s'imaginent qu'ils vont faire reculer les autres en défilant dans les rues, ils se font des illusions.

C'est aussi ce que pensait Malko. Après avoir traversé le centre, ils montèrent lentement la rua Misericordia. La foule habituelle stationnait devant *Republica*. Un petit homme coiffé d'un béret haranguait un groupe de badauds : le directeur du journal occupé par les typos communistes qui prétendaient le faire changer d'optique. *Republica* empêché de paraître, il n'y aurait plus de presse indépendante au Portugal...

Un cordon de militaires du COPCON entourait *Republica*, interdisant à qui que ce soit d'y entrer. Officiellement pour éviter les incidents. En réalité pour protéger les typos... Malko qui conduisait, ralentit, bloqué par un tramway. La petite place, en haut de la rua *Misericordia* était noire de monde... Des « pour » et des « contre ». Qui s'engueulaient joyeusement sous l'œil rigolard des militaires barbus... Trois automitrailleuses cernaient le journal. Cela sentait l'émeute... Ibrahim sortit de la voiture et alla se renseigner. Puis, il revint.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— Les typos viennent de remettre le journal en route, expliqua le Brésilien. Les socialistes l'ont appris et viennent protester. Mais ils sont impuissants à cause du COPCON.

Drôle d'endroit pour donner un rendez-vous, se dit Malko, le colonel Trina devait ignorer l'existence de cette manifestation.

— Garons-nous sur la place, suggéra Malko. C'est là que nous avons rendez-vous.

Mètre par mètre, ils avançaient au milieu de la foule dense. Tout à coup, quelqu'un frappa sur le toit de la Tau-nus et hurla : « PIDE » ! Malko tourna la tête, reconnut les lunettes ovales et la moustache de Feitor ! Le militant du M.R.P.P. répéta, désignant la voiture :

— PIDE ! PIDE ! Ils viennent pour nous espionner.

Tout à coup, trois ou quatre jeunes gens se mirent à scander à leur tour : « PIDE ! PIDE » en tapant de toutes leurs forces sur la carrosserie. Malko sentit son sang se transformer en plomb. La foule semblait innombrable, autour d'eux, surtout des hommes. Les cris continuaient, rameutant sans cesse plus de gens... Ibrahim était blême.

— Avancez, vite dit-il à Malko.

— Je ne peux pas, fit Malko.

La foule le bloquait. S'il essayait de forcer le passage en fonçant au milieu, c'était le lynchage immédiat... Quelqu'un cracha sur le pare-brise. Aussitôt, les coups reprirent sur la carrosserie, de plus en plus forts, assourdissants... La voiture se mit à se balancer comme un bateau ivre. Plusieurs jeunes gens avaient empoigné le pare-chocs arrière et tentaient de renverser la Taunus. Malko entendit un nouveau cri :

— À mort ! PIDE, assassins !

Maintenant, le cercle était totalement fermé par dix rangs d'excités. Ceux qui ne voyaient rien, au dernier rang, énervés par les cris qu'ils entendaient, étaient les plus acharnés à refermer le cercle. Malko essayait de ne pas perdre son sang-froid. Il pensa à son pistolet extraplat et au colt du Brésilien. Celui-ci avait pris la couleur d'un ananas par mûr.

— Il faut sortir, dit le Brésilien, je vais leur expliquer.

— Ne bougez pas ! intima Malko, souriez, faites l'imbécile. On ne discute pas avec deux cents personnes.

Il sourit à un jeune homme chevelu qui lui montrait le poing haineusement à travers le pare-brise. Maintenant, les cris s'organisaient, scandés par des provocateurs répartis dans la foule. Les coups pleuvaient sur la carrosserie. On bloquait les portières. C'était assourdissant. Tout à coup, Malko aperçut Feitor ; le jeune militant du M.R.P.P. traînait un jerrican d'essence à bout de bras. Il arriva jusqu'à la voiture, ouvrit le jerrican et tout en hurlant « PIDE » en versa le contenu sur le capot de la Taurus !

Ibrahim, affolé, donna un coup d'épaule dans sa portière qui s'ouvrit de deux centimètres, aussitôt refermée par la pression de la foule qui sentait venir le drame et ne voulait pas se laisser frustrer d'une mise à mort... En sueur, le Brésilien plongea la main vers sa ceinture. Malko l'arrêta :

— Vous êtes fou ! Ils vont nous massacrer.

— Brûlons la PIDE, brûlons la PIDE ! hurlaient maintenant les plus

excités.

Tout à coup, le béret rouge d'un militaire, G3 à l'épaule, fendit la foule, suivit d'une douzaine d'autres.

— Nous sommes foutus, murmura Ibrahim.

C'était aussi l'avis de Malko.

Les premiers rangs reculèrent sans cesser de crier des slogans. Les militaires fermèrent le cercle autour de la Taunus, repoussant les plus excités à coups de crosses. Ils étaient les seuls à être armés... Un sergent frappa à la glace du côté de Malko.

Celui-ci fit aussitôt descendre la glace. Le militaire demanda.

— Qui êtes-vous, que se passe-t-il ?

Malko sourit, en tendant son passeport autrichien.

— Je ne comprends pas, fit-il en allemand, nous passions, et ces gens nous ont bloqués...

Le sergent examinait le passeport sans mot dire. Puis il examina l'intérieur de la voiture. Ibrahim se tenait coi. Dans le rétroviseur, Malko vit soudain Feitor discutant avec un officier, en montrant la voiture. Le sergent, le passeport de Malko à la main, alla vers le lieutenant. La foule hurlait toujours et les soldats avaient pris leurs G3 à la main. Regardant les occupants de la Taunus avec une hostilité non dissimulée... Le sergent revint et tendit son passeport à Malko.

— Vous pouvez partir.

Il jeta un ordre et, aussitôt, les militaires entreprirent de faire reculer les gens sur le trottoir, pour que la Tau-nus puisse traverser la place. Malko ne bougeait pas, le picotement de la peur sur le dessus des mains. Il avait compris. Feitor s'était fondu dans la foule, mais derrière la voiture il y avait plusieurs soldats en compagnie du lieutenant. Dès qu'ils allaient avoir pris un peu de champ, on allait tirer sur eux... On trouverait les armes dans la voiture, et le dossier serait clos. Le guet-apens était bien monté.

— Foutons le camp, grogna Ibrahim. Qu'est-ce que vous attendez ?

— Ils vont nous liquider, dit Malko.

Désespérément, il cherchait une parade. Tout à coup, il la trouva dans le rétroviseur. Un tramway montait lentement la rua Misericordia.

D'un geste sec, il enclencha la marche arrière, donna un coup de klaxon. La Taunus fit un bond en arrière de trois mètres, arrivant à la hauteur des soldats. Instinctivement, ceux-ci s'écartèrent. Malko

s'engouffra dans le trou, se fit frôler sur sa droite par le tram qui fit sonner furieusement sa cloche. Malko continua sa marche arrière et le tram passa devant lui, le dissimulant aux yeux des soldats. Déjà il braquait à droite et dévalait la rua Misericordia. Derrière lui la foule était trop dense pour que les soldats puissent tirer...

Ce n'est qu'au bas de la rue sur la petite place que les deux hommes se regardèrent. Ibrahim exhala un long soupir.

— Bon sang, je n'ai jamais eu si peur de ma vie. Allons boire un cognac.

Ils remontèrent jusqu'à l'Altis sans un mot... Le K.G.B. leur avait préparé un beau piège. Seuls les Portugais auraient été rendus responsables du lynchage... Les jambes flageolantes, Malko gara la voiture. Il y avait un mot dans sa case. Un message de Julio de Carvalho que le rendez-vous était d'accord. Il l'attendait chez lui à cinq heures.

Ibrahim commanda au bar un verre à dents de J & B et le but d'un coup.

— Ah ah, les sales cons ! fit-il.

Il avait toujours traité la vie des autres avec une certaine légèreté, mais la sienne lui était précieuse.

— Il va falloir se méfier de plus en plus, dit Malko.

Le guet-apens signifiait qu'ils étaient suivis et surveillés. Et que le K.G.B. allait recommencer.

CHAPITRE XIII

— C'est la Cinquième Division, ceux de la « Dynamisation Culturelle », annonça Julio de Carvalho.

L'air soucieux, le vieux milliardaire fixait Malko comme si son regard pouvait le protéger. Les nouvelles allaient vite à Lisbonne. Malko n'avait même pas eu à mentionner l'incident de *Republica*. Le vieux Portugais était déjà au courant. Côté complots, Lisbonne n'avait rien à envier à l'ancienne Venise.

— Ce sont surtout les Soviétiques, corrigea Malko. Je n'ai rien fait aux Portugais.

— Ils marchent ensemble, affirma péremptoirement Julio de Carvalho. Il ne faut pas que vous restiez à Lisbonne, ils vont finir par vous tuer. Pas ouvertement, parce qu'ils ont peur des complications diplomatiques, mais quelque chose comme aujourd'hui... Ils recommenceront.

— Je sais, soupira Malko, malheureusement, je dois rester à Lisbonne. Pour un certain temps, du moins...

Dans l'ambiance calme du vieux palais poussiéreux, il se détendait délicieusement. C'était si agréable de contempler de beaux objets, une vue superbe, d'évoluer dans une ambiance raffinée. C'était un îlot de civilisation au milieu de la folie de la ville livrée à ses sorciers de tous poils.

— J'ai quand même une bonne nouvelle, dit affectueusement Julio de Carvalho. Grâce à l'intervention du colonel Trina, le général Vedras accepte de vous rencontrer. Officieusement bien sûr. C'est très important, il est le numéro quatre du pays en ce moment. Il sera peut-être Premier ministre, si les communistes sont battus.

— Où et quand ? demanda Malko.

— Demain, à deux heures, il vous attendra devant le *Gremio Litterario*.

— Devant ? souligna Malko.

Le vieil homosexuel hocha la tête affirmativement.

— Oui, il ne veut pas entrer, il vous emmènera dans sa voiture...

Malko n'aimait pas beaucoup cette solution, mais n'osa pas le dire à Julio de Carvalho. Il fallait souhaiter que le général Vedras soit vraiment un modéré. Il prit congé de son allié et rejoignit Ibrahim. De nouveau, une moto les suivait. Pourtant, il fallait absolument qu'il parle à Natalia.

— On va refaire le coup de l'ascenseur, dit-il.

Au lieu de monter dans la Taunus, il prit un taxi et se fit déposer devant le vieil ascenseur. Du coin de l'œil, il vit qu'un de ses deux suiveurs s'élançait à pied dans l'escalier doublant l'ascenseur... L'autre resta en bas avec la moto.

Malko débarqua rua Garrett et vit la Taunus. Mais il y avait un risque que son suiveur prenne un taxi.

— Attention, nous sommes suivis, dit-il à Ibrahim en sautant dans la Taunus.

Le Brésilien, au lieu de remonter la rua Garrett, la descendit en sens interdit, tourna à droite dans la rua Nova do Almada, également en sens unique et la remonta à coups de klaxon, déboucha dans la rua San Francisco où il évita un tramway de justesse... Personne ne pouvait plus se trouver derrière eux.

Le Brésilien riait de bon cœur...

Dix minutes plus tard, il déposait Malko devant chez Amalia.

*

* *

Chris Jones semblait avoir vieilli de vingt ans... Pour la première fois depuis que Malko le connaissait, il n'était pas rasé. Presque voûté, comme si le poids de son holster le tirait en avant. L'œil gris était atone.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

Le gorille montra le living du pouce.

— Allez voir.

Natalia Grifanov était vautrée sur le divan, nue comme un ver, les jambes allongées sur la table, une bouteille de J & B aux trois quarts vide devant elle. L'œil vitreux.

En voyant Malko, elle tenta de se lever, titubant et voulant se rapprocher de lui. Ivre morte. Mais une lueur lubrique dans ses yeux verts. L'haleine empestée et la diction pâteuse, elle interpella Malko.

— *Goloubtchik* [36] !

Milton Brabeck apparut à son tour. Tout aussi défait que Chris Jones.

— Ça a été comme cela toute la nuit. Elle voulait sauter par la fenêtre, ensuite, elle a essayé de se tirer à poil dans l'escalier, et... Finalement, elle a bu une bouteille de J & B, mélangée avec du porto. Combien de temps on va la garder ?

— Je n'en sais rien, dit Malko.

— Bon, ça c'est rien, fit Chris. Il y a quelque chose de plus grave. Cette nuit, elle a essayé de téléphoner ou elle a téléphoné.

— Quoi ?

Le cœur de Malko s'était arrêté de battre.

— Quand elle a commencé sa sarabande, cette nuit...expliqua Chris, j'ai entendu du bruit et je me suis levé. Elle avait la main sur le téléphone. Ou plutôt, elle l'avait décroché. Je ne sais pas si elle avait déjà parlé ou si elle allait parler.

Tranquillement, Natalia Grifanov s'était réinstallée sur le divan et buvait le scotch au goulot. Malko s'approcha d'elle et la secoua.

— Natalia, réveille-toi.

Elle entrouvrit un œil et rota.

— Oui, mon petit pigeon ?

— Cette nuit, dit Malko, à qui téléphonais-tu ?

Les traits de Natalia se butèrent.

— Je ne téléphonais pas.

— Tu mens, fit Malko, on t'a vue. À qui ?

La Soviétique se mit soudain à pleurnicher.

— Je voulais savoir pour mon Nicolaï... Je m'emmerde ici. Je l'aime, mon Nicolaï. Le grand là-bas, il a un énorme truc, mais il ne sait pas s'en servir... Ce n'est pas comme mon Nicolaï. »

Malko réprima une furieuse envie d'administrer une fessée à Natalia.

— Tu lui as parlé ?

Elle secoua la tête.

— Non, je veux m'en aller. Foutre le camp d'ici. Avec lui.

Elle tendait la main vers Milton Brabeck, avec la redoutable obstination des ivrognes.

Le gorille s'écarta avec un grognement de panique. Déçue, Natalia se rabattit sur la bouteille de J & B. Malko la lui arracha.

— Pourquoi n'as-tu pas parlé à Nicolaï, cette nuit ?

La Soviétique eut un soupir excédé.

— Mais si, je lui ai parlé.

— Tu lui as dit où tu étais ?

Elle éclata d'un rire gras.

— Je te fais marcher, Goloubtchik, je ne lui ai pas parlé... J'ai eu peur. Je voulais savoir seulement s'il n'a pas été blessé.

— Il n'a pas été blessé, affirma Malko, c'est dans les journaux.

Natalia rota de satisfaction.

— Alors, c'est bien. Je ne veux pas qu'il arrive quelque chose à Nicolaï.

Elle eut un sourire béat et ferma les yeux. Malko n'insista plus. Il se leva. Chris Jones et Milton Brabeck l'observaient avec anxiété.

— Qu'est-ce qu'on va faire quand elle va se réveiller ? demanda Milton. Si elle se met à gueuler.

— Calmez-la, conseilla Malko. Je crois qu'elle vous aime bien.

— Oh, je vous en prie, fit le gorille, j'ai déjà fait ma B.A.

Chris Jones n'arrivait pas à retrouver le sourire.

— On ne sait toujours pas si elle a téléphoné ou non. Et ce qu'elle a pu dire.

C'était une idée lancinante qui n'allait plus quitter Malko. Avec Natalia Grifanov tout était possible. Surtout dans l'état où elle se trouvait.

— Vous le lui avez demandé sur le moment ?

— Oui, fit le gorille. Ce qui m'inquiète c'est qu'elle a fait comme si elle était saoule. Mais je suis sûr qu'à ce moment-là elle était encore lucide, elle n'avait bu que le tiers de la bouteille.

Malko hésitait. Il pouvait faire courir un danger mortel à Amalia et aux deux Américains si Natalia avait été assez folle pour téléphoner au K.G.B. Les hommes de *Niekoultourny* pouvaient débarquer d'une minute à l'autre, avec l'appui officieux du CÔPCON. Mais d'un autre côté, que faire de Natalia Grifanov ? Il ne voyait aucun endroit susceptible de servir de refuge. Et il ne pouvait pas l'abandonner dans la rue. Elle pouvait encore servir.

— Redoublez de précautions, recommanda-t-il. N'ouvrez à

personne. Si quelque chose arrivait, appelez Steve Thomas à l'ambassade et défendez-vous...

— Et la cavalerie arrivera, fit Chris Jones ironiquement...

— Apportez-nous au moins des hamburgers, cria Milton Brabeck.

— Ça n'existe pas à Lisbonne, assura froidement Malko.

*

* *

La fraîcheur du *Gremio Litterario* contrastait agréablement avec la température étouffante qui régnait à Lisbonne. De lourds nuages d'orage traînaient au-dessus du Tage, prêts à éclater. L'humidité était telle qu'en quelques mètres dehors, la chemise vous collait au corps. Malko alla droit au standard téléphonique. Aussitôt, Amalia vint vers lui. Depuis sa visite de la veille à Natalia, il n'était pas retourné chez Amalia. Trop dangereux. Mais de la voir là, signifiait que tout s'était bien passé, que le coup de téléphone de Natalia n'avait pas eu de conséquences fâcheuses.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt chez moi ? demanda-t-elle.

— J'avais à faire.

Une ombre passa dans les yeux de la jeune femme. Fugitivement, elle se rapprocha de Malko, comme pour l'embrasser, puis s'éloigna aussitôt. Deux hommes venaient d'entrer au *Gremio*.

— Je voudrais aller passer le prochain week-end à Sesimbra avec toi, dit-elle. Pour la Saint-Jean. Rien que nous deux. La mer est belle là-bas. Nous pourrions faire l'amour toute la nuit.

— Il n'y a que les gens très jeunes qui font l'amour toute la nuit, remarqua Malko avec une pointe de mélancolie... Ou ceux qui le font pour la dernière fois...

— Malko !

Il se retourna. Steve Thomas, planté à côté d'une armure, l'observait, l'air furieux.

Malko abandonna Amalia et rejoignit l'Américain.

— Qu'est-ce que vous faites bon sang ! fit ce dernier. Il faut que je vous parle avant que vous voyez votre général. J'ai effectué une petite enquête. Il semble O.K., mais jusqu'ici il n'a pas fait beaucoup parler de lui. Sauf quand il est passé directement de colonel à général à cinq étoiles. Mais ils ont tous fait ça après le 25 avril. C'est l'avantage des révolutions pour les militaires...

Il entraîna Malko dans un coin du bar tendu de velours rouge. À

part deux femmes qui bavardaient à voix basse, il était vide. Steve Thomas froissait nerveusement un bout de papier.

— J'ai l'impression de me trouver sur un toboggan bien huilé, dit-il. Et de glisser vers la catastrophe. Notre ambassadeur a été reçu par le Président de la République, au Palacio Belem. Le Président lui a juré que tout se passait bien et que le Portugal resterait une démocratie pluraliste...

Malko leva son verre, avec une ironie mesurée.

— Buvons à la Démocratie Pluraliste.

— Démocratie Pluraliste, mon cul, grommela ironiquement Steve Thomas. Ils ont commencé à arrêter les curés. C'est mauvais signe. Et on ne peut pas entrer dans une administration sans carte du Parti communiste.

Un maître d'hôtel s'approcha de Malko et dit à voix basse :

— Senhor, on vous demande à la porte...

— J'y vais, dit Malko. Ce doit être Vedras.

Il passa devant les armures, adressa un sourire à Amalia et sortit. Une Mercedes 280 noire attendait devant la porte, un chauffeur en uniforme kaki debout près de la portière. Il s'avança pour l'ouvrir à Malko. Des rideaux qui protégeaient la lunette arrière et les glaces arrière empêchaient de voir qui se trouvait à l'intérieur. Malko monta dans la voiture avec une certaine appréhension. La Taunus de protection avait beau être derrière, prête à les suivre, il n'avait pas une confiance immense dans les militaires portugais.

Un officier barbu aux traits fatigués et doux occupait presque toute la banquette arrière de la Mercedes. Un géant. Avec une courte barbe taillée en carré, un uniforme vert aux épaulettes rouges ornées de quatre étoiles d'or. Donc, un général d'armée. Il tenait dans la main gauche un long fume-cigarette, comme une cocotte 1900... Il tendit la droite à Malko, lui écrasant les phalanges.

— Général Vedras. Vous êtes le prince Malko Linge, n'est-ce pas ?

— C'est exact, dit Malko.

La voiture avait démarré et descendait vers le centre. Le général Vedras eut un sourire ambigu.

— Je vous prie de m'excuser de ne pas vous inviter à déjeuner, mais Lisbonne est pleine de rumeurs et vous n'êtes pas en odeur de sainteté chez beaucoup de mes camarades. Je prends déjà un risque en vous rencontrant... Je n'aurais même pas pu le faire si vous étiez Américain. Dites-moi donc rapidement ce que vous avez

à me dire.

— Il s'agit d'un complot visant à donner le pouvoir aux communistes, expliqua Malko.

Il raconta tout au général. Sans mentionner la source des renseignements. Natalia Grifanov. La confiance avait quand même des limites.

Ils avaient suivi la Marginale, et remontaient maintenant l'avenida da Pontes, le long du parc de Monsanto.

Le général Vedras écoutait sans même prendre de notes. Il hocha la tête sans dissimuler sa surprise lorsque Malko mentionna l'élimination de tous les chefs du Mouvement du 25 avril...

— Cela ne me paraît pas très faisable, dit-il. Il faudrait un timing extraordinaire. Car si l'un d'entre nous est assassiné, cela déclenchera immédiatement des mesures qui empêcheront un coup d'État.

Malko le sentait difficile à convaincre. Il avait cessé de fumer et frottait ses grosses mains l'une contre l'autre, nerveusement.

— Et les armes ? fit Malko. Vous ne pensez pas que c'est grave.

— Les armes, fit lentement le général, je savais qu'elles étaient là ! Nous en connaissons le nombre et les caractéristiques. En plus des « importations » soviétiques. Je peux même vous apprendre que certaines unités se sont laissé dévaliser volontairement. Ces armes sont destinées à armer des milices « populaires » contrôlées par les communistes pour appuyer l'armée. En cas de contre-révolution. C'est, en tout cas, ce qu'ils laissent entendre, à leurs amis. Mais nous ne pouvons rien faire pour l'instant. Si j'ordonne pour demain une perquisition au siège du Parti communiste, ils seront prévenus ce soir, ensuite ils n'ouvriront pas au COPCON, et enfin je passerai pour un fasciste...

— On ne peut donc rien faire ?

Le général Vedras secoua lentement la tête.

— Non. Il faut attendre, être vigilant... Nous avons encore la situation en main... Puisque je peux vous rencontrer, ajouta-t-il avec un rien d'ironie.

Malko n'était pas de cet avis. Le général lui semblait un mou : de l'espèce de ceux qui finissent devant les poteaux d'exécution, mais il ne pouvait pas le forcer... La Mercedes ralentit. Il écarta le rideau gris et vit qu'ils étaient revenus devant le *Gremio Litterario*... La voiture s'arrêta. Il échangea une poignée de main avec l'officier portugais qui lui dit :

— Remerciez vos amis. Nous ne sommes pas indifférents à leurs efforts. Mais nous devons attendre.

Malko se retrouva sur l'asphalte brûlant de la rua Ivens, rendu pensif par la dernière petite phrase du général... Comme si ce dernier avait voulu l'encourager. Mais à quoi ? Si l'armée régulière portugaise ne pouvait pas pénétrer à l'intérieur du Parti communiste portugais, que pouvait faire la C.I.A. ?

Il rentra au *Gremio* où Steve Thomas l'attendait. L'Américain, qui, d'habitude ne buvait pratiquement pas, en était à son troisième porto blanc. Il écouta d'abord avidement, puis sa curiosité se changea en déception.

— Il n'y a rien à faire avec ces Portugais, laissa-t-il tomber. Ils tremblent tous dans leurs culottes. Ils ont peur de passer pour fascistes. Il faut dire qu'ils ont beaucoup à se faire pardonner. Donc, nous en sommes exactement au même point...

— À peu près, avoua Malko.

— Si Natalia Grifanov dit la vérité, continua Steve Thomas, les armes entreposées au Parti communiste vont servir très vite. Maintenant, c'est une question de jour. Il faudrait donc les en priver.

— Vous avez une idée ? demanda poliment Malko. À moins d'employer des B52... Et vous savez que ce n'est pas très bien vu par les vrais démocrates...

Steve Thomas n'eut même pas le courage de sortir son sourire sarcastique. Il soupira :

— Je vais envoyer un rapport. Un de plus. Langley ne pourra pas dire qu'on ne les aura pas prévenus. Ensuite, il faudra faire sortir cette Natalia du pays. Sinon, on aura un sérieux pépin. Peut-être que Julio de Carvalho pourrait nous aider.

— Peut-être, dit Malko.

Amalia apparut à la porte du bar, avec un sourire interrogateur. Elle avait terminé son service. Malko s'excusa une seconde auprès de l'Américain.

— Tu restes encore longtemps ? demanda la jeune femme, je vais à la maison...

— Je ne sais pas pour combien de temps j'en ai, dit Malko. Nous nous heurtons à un problème insoluble : déménager des armes qui se trouvent au Parti communiste. Mais cela semble impossible...

Amalia hocha la tête.

— Les communistes sont très prudents. On dit qu'Alvaro Cunhal continue à ne jamais coucher deux soirs dans le même appartement, comme lorsqu'il était dans la clandestinité...

— Bon, je retourne avec Steve, dit Malko, j'essaierai de venir tout à l'heure.

Amalia le retint par le bras, une lueur joyeuse dans les yeux.

— Attends, je crois que je pourrais t'aider. Je connais un moyen d'entrer au Parti communiste. Sans passer par la porte.

CHAPITRE XIV

— Tu parles sérieusement ? demanda Malko.

Amalia hocha vigoureusement la tête.

— Bien sûr, je sais que tout cela est sérieux. Je connais quelqu'un qui sait comment entrer dans l'immeuble du P.C.

Malko regarda autour de lui. Les deux femmes qui bavardaient dans un coin étaient allées déjeuner. Il ne restait plus que Steve Thomas dans un coin. Évidemment ce n'était pas indiqué d'inviter Amalia à la table du chef de station de la C.I.A. à Lisbonne. Mais c'était encore la solution la moins compliquée. Il n'y avait personne au *Gremio* pour le moment et les mouchards du K.G.B. savaient qu'Amalia était la maîtresse de Malko.

— Viens, dit-il.

Steve Thomas regarda s'approcher la jeune femme avec une certaine surprise. Ce n'était pas le genre à mélanger les affaires et le plaisir. Malko se hâta de le détromper.

— Amalia prétend qu'elle peut nous aider dans l'affaire des armes, annonça Malko.

— Ce n'est pas le moment de raconter des contes de fées, soupira l'Américain. On a assez d'emmerdements comme ça...

— Mais, c'est vrai, protesta Amalia avec indignation. Quand j'ai été voir mon père dans sa prison, il m'a parlé d'un ancien agent de la PIDE arrêté lui aussi, un certain Miguel Ribeiro, qui sait des choses sur l'immeuble du Parti communiste. Il dit qu'il y a une entrée secrète.

Malko et Steve Thomas échangèrent un regard surpris. C'était trop beau...

— Comment est-il au courant ? demanda Malko.

— Je l'ignore, dit Amalia.

— Comment peut-on le savoir, demanda Steve Thomas, qui commençait à s'intéresser au problème.

— En allant lui parler, répliqua Amalia. Quand je vais voir mon père, vous n'avez qu'à venir avec moi...

Devant l'expression incrédule de Malko elle ajouta aussitôt :

— Ce n'est pas impossible ! À Monsanto, les gardiens sont tous salazaristes, parce qu'ils n'ont pas été changés par le nouveau régime. Les prisonniers politiques ont droit à une visite tous les jours de dix heures à onze heures. En théorie seulement la famille, mais ils ne vérifient pas, ils ferment les yeux parce qu'il y a beaucoup d'amis et de fiancées qui n'auraient pas le droit de venir. Il suffit de déposer votre *cedula*[37] en entrant, vous la reprenez en sortant. Ils ne la regardent même pas, c'est juste pour la forme. Je peux vous en prêter une qui appartient à un ami. Vous parlez portugais, donc il n'y a pas de problème. S'ils demandent quelque chose on dira que vous êtes un ami de mon père...

Malko hésitait. C'était tentant et fou. Il faisait courir un risque sérieux à Amalia et en courait un énorme lui-même. Sans parler de ce qu'il allait trouver là-bas.

— Quand y allez-vous ? demanda-t-il.

— Demain à onze heures.

Il sentait le regard de Steve Thomas posé sur lui.

L'Américain n'intervenait pas, volontairement. C'était une décision que Malko devait prendre seul.

— Très bien, dit celui-ci, j'irai avec vous.

*

* *

— C'est une quiche, expliqua Amalia au vieux gardien en uniforme verdâtre. C'est chaud, il ne faut pas ouvrir...

Le gardien secoua la tête d'un air désolé.

— Senhora, je suis obligé de l'ouvrir, c'est le règlement. Sinon j'aurais des ennuis.

Il ouvrit le carton et enfonça un doigt assez sale dans la quiche pour vérifier qu'elle ne contenait pas d'arme. Ensuite, il referma le carton, fouilla Malko rapidement, le tâtant sur toutes les coutures et lui fit signe de passer.

Une gardienne inspecta Amalia de la même façon. Puis Malko et Amalia donnèrent leur *cedula* à un autre gardien qui les empila avec les autres sur une petite table installée en plein air. Ils se trouvaient dans la cour de la prison de Monsanto.

La cedula de Malko avait été fournie par Ibrahim et portait sa photo. La veille, grâce à un système de voitures-relais, il s'était assuré que personne ne le suivait et avait couché chez Amalia, partant directement de l'appartement pour Monsanto. Maintenant, il touchait au but.

Il n'y avait plus que le petit greffe avant la grille menant au parloir et à la prison elle-même. Jusqu'ici personne ne semblait lui avoir prêté une attention particulière.

Une quarantaine de visiteurs attendaient déjà l'ouverture des grilles. Malko se dit qu'il n'avait jamais vu autant de jolies femmes depuis qu'il était à Lisbonne. Il repéra tout de suite la femme du banquier, avec son corps mince de garçonnet, qui, en dépit de la chaleur, portait ses bas noirs, ses escarpins à talon aiguille et un ensemble noir. Le tout avec un air parfaitement respectable.

Il l'observa tandis qu'elle passait devant la gardienne préposée aux fouilles. Cette dernière la salua d'un signe de tête mais ne la toucha pas.

Chargés de colis, bavardant entre eux, les visiteurs attendaient dans le greffe que tout le monde soit passé à la fouille.

Un des gardiens ouvrit alors la grille séparant le greffe de la prison. Celle-ci de forme circulaire était entourée d'une sorte de douve surplombée par des plates-formes de ciment nu donnant sur certaines cellules. Le troupeau des visiteurs franchit une sorte de pont. Tout à coup des hurlements et des interjections s'élevèrent de la douve. À gauche des détenus prenaient le soleil devant leurs cellules allongés sur le ciment. À droite, Malko aperçut un spectacle étrange. Armé d'une lance d'arrosage, un gardien en vert était en train d'asperger une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles qui se sauvaient en criant.

En apercevant les visiteurs, certaines des filles commencèrent à se déshabiller, hurlant des injures à l'intention des gardiens, improvisant une sorte de danse du scalp obscène autour du gardien à la lance d'arrosage !

Le vieux gardien qui escortait les visiteurs grommela écoeuré :

— Si c'est pas une honte ! Tous les jours, c'est pareil. Ces maoïstes ne veulent pas se laver. On ne sait même pas leur nom. Quand on les interroge, ils disent : « Je m'appelle Carvalho ou Cunhal, ou Suarez. Ils se conduisent comme des porcs... »

Il ne restait plus qu'une grille à franchir. Le gardien l'ouvrit et compta soigneusement les visiteurs entrants. Il faisait froid et sombre à l'intérieur du bâtiment circulaire. La petite caravane

contourna une pile de vieux châlits rouillés entassés jusqu'au plafond et se fit ouvrir une dernière grille, celle du parloir. Tous les détenus politiques étaient là, entassés dans une grande pièce sans fenêtre, éclairée par d'étroites lucarnes grillagées. Rien que des hommes, la plupart soignés et bien habillés. Amalia se précipita vers un homme vêtu d'un chandail, massif, avec des lunettes, et l'étreignit.

— C'est mon père, dit-elle à Malko.

Les visiteurs et les détenus s'étreignaient avec des cris de joie, des groupes se formaient selon les familles, les affinités. Tous les détenus semblaient en bonne santé. Malko repéra la femme en noir. Elle s'était réfugiée avec son mari derrière une pile de châlits et l'étreignait passionnément. Malko voyait onduler ses hanches comme elle s'appuyait contre l'homme qu'elle était venu voir. C'était le supplice de Tantale... Mais il n'était pas venu dans cette prison pour jouer les voyeurs... Deux gardiens circulaient entre les groupes, essayant de se faire le plus petits possible.

Amalia présenta Malko à son père. Celui-ci lui fut tout de suite sympathique, avec son visage ouvert et son air solide.

— C'est dur ? demanda Malko.

Le Portugais eut une moue résignée.

— Évidemment, ce n'est pas Buchenwald. Les gardiens sont très gentils avec nous... Mais la prison est très vieille, il n'y a aucun confort. Nous devons nous laver à l'eau glacée et il n'y a pas de chauffage. C'était très dur cet hiver. Quelquefois les officiers du COPCON exigent que certains détenus soient mis en cellule avec une ampoule brûlant vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

— Qu'est-ce qu'on vous reproche ?

Le père d'Amalia haussa les épaules.

— J'ai été interrogé une fois, par un lieutenant de la Cinquième Division. Il m'a dit : « Nous allons essayer de trouver ensemble ce que vous avez fait. » Nous sommes des otages. Nos amis qui sont dehors ne feront rien pour nous éviter d'être fusillés. Regardez les trois hommes là-bas, ce sont les Espiritu Santo, les plus grands banquiers du Portugal. On les a arrêtés sans raison non plus. On les fusillera si ça va mal, comme boucs émissaires...

La femme en noir s'était enfin détachée de son mari. Malko fit un signe discret à Amalia qui attira son père à l'écart. Il observait les gens en train de défaire les colis, de s'embrasser de se raconter des blagues... Étrange ambiance, un peu guindée, mesurée.

Le père d'Amalia s'éloigna de sa fille et plongeait entre les groupes. Il réapparut quelques minutes plus tard, accompagné d'un homme petit et sec, à l'allure militaire et le présenta à Malko.

— Miguel Ribeiro.

Miguel Ribeiro serra la main de Malko, avec un regard aigu. Ses yeux marron très enfoncés lui donnaient l'air d'une fouine. À son cou ridé, on se rendait compte qu'il était plus âgé qu'il ne le paraissait.

— Il paraît que je pourrais vous aider, dit-il à Malko.

Malko n'avait pas envie de jouer au plus fin.

— Est-il vrai que vous connaissiez une façon de pénétrer dans l'immeuble du Parti communiste, avenida Sirp ?

L'ancien policier de la PIDE répondit presque sans remuer les lèvres.

— Oui, avant le 25 avril, le siège du Parti communiste était celui de la Légion portugaise. Une organisation nationaliste – il sourit en coin – maintenant, on dit fasciste. Ils avaient aménagé une galerie secrète pour leur permettre de s'échapper en cas de perquisition. Ils n'étaient pas toujours d'accord avec Caetano, n'est-ce pas. Je pense qu'elle doit toujours exister.

— Vous savez comment y accéder ? demanda Malko plein d'espoir.

L'ancien policier baissa la voix.

— Oui.

Il n'avait visiblement pas envie d'en dire plus. Le silence se prolongea plusieurs secondes. Amalia et son père observaient les deux hommes sans rien dire.

— Que voulez-vous contre ce renseignement ? demanda Malko qui connaissait déjà la réponse.

— Que vous me fassiez sortir d'ici.

Malko comprit que ce ne serait même pas la peine de discuter. L'autre était trop rusé pour accepter un compromis.

Il regarda la grille au fond du parloir. Ce n'était pas un bagne, mais c'était quand même une prison... avec des gardiens et des barreaux.

— Vous avez une idée de la façon...

L'ex-policier de la PIDE eut un sourire ironique.

— Non, senhor. Sinon, je serais déjà sorti... Mais peut-être avec

beaucoup d'argent...

Amalia écoutait avidement la conversation. Malko savait ce qu'il lui avait promis. Cela faisait deux personnes à faire évader. Si on parvenait à introduire des armes jusque-là où ils se trouvaient, cela ne serait pas difficile de neutraliser les gardiens qui n'étaient que deux. C'était le seul moyen. On ne pouvait pas prendre la prison d'assaut. Tout à coup, une sonnerie se déclencha. Aussitôt, visiteurs et détenus se mirent à s'embrasser comme des fous dans tous les coins. Amalia étreignait son père, la femme en noir était collée à son mari, qui l'appuyait au mur si fort qu'il semblait vouloir l'y enfoncer. Une de ses mains lui pétrissait furieusement la hanche, se retenant visiblement de descendre plus bas. Les prisonniers devaient rentrer les premiers... Les visiteurs les regardèrent tristement s'éloigner vers l'autre grille du parloir. Malko s'approcha de Miguel :

— Je vais voir ce que je peux faire. Je vous préviendrai par le père d'Amalia.

L'autre inclina la tête sans répondre parce qu'un gardien passait près d'eux...

Quand tous les prisonniers eurent quitté le parloir, l'autre grille s'ouvrit pour les visiteurs. Un à un, comptés par les deux gardiens, ils regagnèrent le greffe de la prison. Là, les formalités se passèrent très vite. On rendit leurs papiers aux visiteurs appelés par leur nom. Malko qui s'appelait Gonçalgo Rocha se retrouva dans la cour derrière la jolie femme en noir. Elle laissait une traînée de parfum dans son sillage. Comme elle luttait avec la lourde porte donnant sur la rue, Malko se précipita pour l'aider. Elle portait un haut en dentelle noire qui ne cachait pas grand-chose de son anatomie lorsque son châle s'écartait. Ses grands yeux noisette détaillèrent Malko avec une lueur d'intérêt et sa petite bouche charnue s'ouvrit dans un sourire. Un sourire de carnassier sensuel, chaud, languide et gourmand à la fois. Malko se demanda in petto depuis combien de temps elle n'avait pas fait l'amour...

— Ce n'est pas gai de repartir, remarqua-t-il.

Tous les visiteurs de Monsanto se trouvaient comme les passagers d'un ascenseur en panne. Une sorte de fraternité s'établissait entre tous. La jeune femme hochait la tête.

— C'est vrai. Et c'est encore plus dur pour ceux qui restent.

Elle se retourna et regarda le dôme de la prison, des larmes dans les yeux. Puis, après un petit signe de tête elle s'éloigna vers une superbe Mercedes 450 SL bleu-nuit. Malko la regardait s'éloigner

quand il eut tout à coup une idée. Il se tourna vers Amalia qui venait de le rejoindre.

— Attendez-moi là une seconde.

Il partit à grands pas vers la Mercedes dont le moteur tournait déjà. Il frappa un petit coup à la vitre. La jeune femme brune leva la tête avec une expression inquiète. En reconnaissant Malko elle baissa la glace électrique. Il se pencha vers elle, respirant le parfum dont elle s'était inondée.

— Je voudrais vous parler, dit-il. Quelque chose d'important qui concerne votre mari.

Elle fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je pourrais peut-être l'aider à sortir de Monsanto.

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom ne vous dirait pas grand-chose, mais je sais qui vous êtes.

— Je suis pressée, dit-elle. Nous pourrions...

— Puis-je monter avec vous ? demanda Malko, vous me déposerez à un taxi, c'est important...

Après avoir hésité, elle étendit le bras pour ouvrir l'autre portière. Sa jupe remonta, découvrant le haut d'un bas. En dépit de son corps frêle, elle avait des jambes bien galbées pleines et fuselées. Il s'assit à côté d'elle. La Mercedes démarra, passant devant la prison et Amalia médusée.

— Que voulez-vous ? demandait-elle. J'espère que ce n'est pas une plaisanterie.

— Je veux faire évader votre mari, dit Malko.

Maria da Costa jeta un coup d'œil rapide à Malko et dit d'une voix froide.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi me proposez-vous cela ?

Visiblement, elle le prenait pour un agent provocateur.

Il se hâta de demander.

— Vous connaissez Julio de Carvalho, le vieux...

— Très bien, dit-elle.

— Il me connaît. Je suis le prince Malko Linge. Vérifiez auprès de lui. Votre méfiance est tout à fait légitime.

Elle s'empourpra, soudain gênée.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais vous ne me connaissez pas. Pourquoi prendriez-vous un risque pareil...

Ils apercevaient déjà les frondaisons du parc Édouard VII.

— Allons prendre un verre quelque part, proposa Malko. Nous serons plus tranquilles pour bavarder.

Elle tourna à gauche, et ils stoppèrent devant l'énorme hôtel Ritz, un caravansérail de quinze étages en autogestion depuis trois mois. Après avoir garé la Mercedes, Maria da Costa entraîna Malko à travers le hall jusqu'à un immense salon qui dominait le parc Édouard VII. Totalement désert, luxueusement meublé et grand comme un hall de gare. L'impression était saisissante. C'était Marienbad. Un garçon surgit du néant et Malko commanda deux portos. Le Don-Perignon et même le Moët et Chandon étaient inconnus depuis la Révolution.

Maria da Costa croisa les jambes, faisant crisser le nylon de ses bas, tira sur sa jupe et l'observa, bien installée dans la bergère qui l'engloutissait. Malko sentit à l'expression de ses yeux qu'il ne lui déplaisait pas. C'était très important.

— C'est une longue histoire, commença-t-il.

*

* *

Les yeux de Maria da Costa brillaient comme des étoiles. Les portos et l'excitation. Le gigantesque salon était toujours aussi vide. Malko guettait la réaction de la jeune femme à sa dernière question. Elle respira profondément et dit enfin :

— J'accepte.

Il ne restait plus qu'une centaine de détails importants à régler. Malko lui prit la main et la baisa. Tout son corps suivit et elle se retrouva penchée contre lui. Il apercevait la peau blanche à travers la dentelle. Maria da Costa recula aussitôt.

— Maintenant, il faut que je m'en aille.

Il se leva, laissa au passage cent *escudos* au garçon ravi. La jeune femme conduisait très vite remontant l'avenida Duarte Pachero, vers le parc de Monsanto. À un virage négocié sec, sa jupe remonta jusqu'à la frontière des bas, attirant le regard de Malko comme un aimant. Il s'attendait à ce que Maria da Costa la rabaisse d'un geste mécanique, comme elle avait toujours fait jusqu'alors, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir... Concentrée sur sa conduite. Malko sentit une brusque onde de chaleur lui parcourir la colonne

vertébrale. Se reprochant mentalement son audace, il laissa sa main se poser sur le genou rond gainé de noir. S'attendant à un geste de recul, ou au pire à une rebuffade.

D'un geste précis, Maria da Costa passa la troisième et Malko fut collé au siège. Automatiquement, il crispa sa main sur le genou, mais le mouvement de la voiture l'entraîna plus haut et elle accrocha légèrement la fine jarretelle noire. Il n'avait pas tout à fait sa voix normale lorsqu'il remarqua avec une certaine platitude.

— Vous avez les plus jolies jambes de la terre.

— Merci, dit Maria da Costa.

Elle continuait à conduire comme si elle ne sentait pas les doigts de Malko posés sur le haut de sa cuisse. Son regard semblait glué au pare-brise.

— Je vous ramène là-bas, dit-elle.

Les doigts de Malko atteignirent la peau tiède au-dessus du bas. Il n'osait plus rien dire pour ne pas rompre le charme. Tout doucement, il commença à masser l'intérieur de la cuisse du bout de ses doigts. Il sentait les jambes s'ouvrir imperceptiblement sous sa caresse. De fines gouttelettes de sueur étaient apparues sur le front de Maria da Costa. Sa bouche était légèrement entrouverte, ses mains serraient fermement le volant gainé de cuir. Comme ils attaquaient une côte assez raide, il s'enhardit encore.

Maria da Costa ne portait rigoureusement que ses bas sous sa jupe de jersey noir. Lorsque Malko s'empara d'elle, son expression se modifia à peine. Ses yeux continuaient à fixer la route. Il la caressait très doucement, sans la regarder, non plus.

Insensiblement son bassin bascula sur le siège de cuir, comme pour l'aider. Elle avait appuyé sa nuque à l'appui-tête et conduisait plus doucement. Sa jambe gauche étendue devant elle, la droite légèrement repliée à cause de l'accélérateur. Pas une seule fois son regard ne glissa vers Malko. Des voitures les doublaient, les croisaient, sans se rendre compte du petit chef-d'œuvre d'érotisme qui se déroulait dans la Mercedes.

Le souffle court, les jambes découvertes jusqu'en haut des cuisses, Maria da Costa semblait ignorer ce qui se passait à la hauteur de son ventre, la caresse de plus en plus précise.

Tout à coup, elle se redressa sur son siège, les mains crispées sur le volant, la bouche entrouverte. Sa jambe gauche se détendit, et son pied appuya involontairement sur le frein. Malko faillit passer la tête à travers le pare-brise. Sa main toujours crispée sur la chair

humide et brûlante de Dona Maria da Costa. Celle-ci avait déjà retrouvé son calme.

Doucement, elle écarta les doigts de Malko de son ventre. En saisissant le levier de vitesse, sa main alla un peu trop loin, effleurant la virilité de Malko à travers l'alpaga avec une tendre complicité et revenant très vite au levier, sa main gauche rabattit sa jupe. Seule, une légère rougeur sur les pommettes révélait son trouble.

— Vous êtes arrivé, annonça-t-elle d'une voix à peine altérée.

Malko leva les yeux, le sang bourdonnant dans ses tempes. Ils se trouvaient devant la prison de Monsanto. Amalia attendait dans la « 504 ». Elle se précipita lorsque la Mercedes stoppa. Maria da Costa tendit sa main à baiser à Malko avec un sourire très mondain.

— J'attends de vos nouvelles, dit-elle à voix haute.

D'une voix beaucoup plus basse, elle ajouta :

— Merci.

Dès que Malko en fut sorti la Mercedes démarra suivie des yeux par Amalia. Celle-ci observait Malko, mi-figue, mi-raisin.

— Pourquoi es-tu parti avec elle ?

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il.

Au moment où il démarrait, Amalia demanda d'une voix calme.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit à voix basse ?

Malko ne se sentit pas le courage de mentir.

— Merci, dit-il.

*

* *

Steve Thomas ne dissimulait pas sa fatigue et son amertume. Pourtant au début le plan de Malko l'avait enthousiasmé.

— Il faut que je demande l'autorisation à Washington pour cette opération, dit-il. Si vous vous faites prendre cela peut avoir des conséquences incalculables.

Les deux hommes discutaient dans le bureau de l'Américain, avenida Duque de Loulé.

— C'est la seule façon d'accéder à ces armes, remarqua Malko. Puisque les Portugais sont paralysés.

— Je sais, fit le directeur de la C.I.A. Mais je ne tiens pas à me

retrouver devant une commission d'enquête du Sénat. Alors, attendons le feu vert. Il y a déjà Natalia Grifanov. Langley me dit de la faire sortir du Portugal, qu'elle les intéresse une fois dans un pays neutre, où elle puisse aller demander l'asile politique. Ils ont l'air de croire que c'est une fille « plantée » par le K.G.B. pour nous baiser...

— Tout est possible, dit Malko, mais ils ont payé un prix élevé si c'est le cas. Nous n'avons pas de temps à perdre. D'après Natalia, le coup doit avoir lieu d'ici la fin du mois.

Steve écoutait. Brusquement il lança ses lunettes sur la table.

— Et puis merde, on y va.

Ses yeux gris brillaient de détermination.

— Vous avez besoin de quoi au juste ? demanda-t-il.

Malko le lui énuméra. Ce n'était pas très difficile.

— Ibrahim va s'occuper de tout cela, dit Steve Thomas. Vous aurez tout dans quarante-huit heures. Mais souvenez-vous, si vous êtes pris, je ne peux rien pour vous...

— Je sais, dit Malko. Je ne serai pas pris.

*

* *

Malko attendait depuis une heure, devant une maison tranquille de la rua Alcolena, dans le quartier résidentiel du Restelo, au-dessus du palais de Belem. Il avait parcouru un circuit incroyable pour être sûr de ne pas être suivi. Son cœur battit plus vite en voyant la Mercedes de Maria da Costa s'arrêter derrière lui. D'un pas vif, la jeune femme gagna la « 504 » et s'y laissa tomber.

— Tout est prêt, annonça-t-elle. Ils nous attendent...

Sa voix tremblait d'excitation.

Malko vida l'air de ses poumons. Le ciel lui sembla soudain plus bleu.

— Nous agirons demain, dit-il..

Quatre jours s'étaient écoulés depuis leur première rencontre. Chaque soir, il se demandait si des coups de feu n'allaient pas le réveiller. Si le K.G.B. n'allait pas gagner la course contre la montre.

Natalia s'était un peu calmée.

Malko ne l'avait pas vue ; la laissant aux « gorilles ».

— Vous saurez où aller après ? demanda-t-il.

— Oui. Tout est prêt. Nous aurons quitté le Portugal une heure après l'évasion, si Dieu nous aide.

— Alors, à demain, dit Malko. Chez vous à neuf heures.

Ils ne se serrèrent même pas la main. En redescendant vers Belem, Malko dut stopper pour laisser passer un cortège de voitures munies de haut-parleurs qui appelaient les Portugais à manifester en faveur du Parti socialiste... Un peu plus loin, un mouchard de la « dynamisation culturelle » changeait la date des affiches appelant à la manifestation dans l'espoir fallacieux de tromper le public.

CHAPITRE XV

— Tournez sur vous-même, ordonna Malko. Lentement, plus lentement.

Maria da Costa obéit docilement, le visage grave, virevoltant lentement sur la pointe des pieds comme un mannequin. Elle portait un chemisier blanc à jabot de dentelle et une jupe noire plissée avec ses étemels bas noirs. Son maquillage était un peu plus accentué que d'habitude. Le parquet ciré du grand salon aux meubles de palissandre craquait sous son poids. Par la baie vitrée, on apercevait le palais de Belem, le Tage et l'énorme pont qui faisait ressembler Lisbonne à un San Francisco pouilleux. Malko aperçut une bosse imperceptible. Elle lui fit face avec une expression anxieuse.

— Ça va ?

— Ça va, assura-t-il. Vous pourrez marcher.

Il regarda sa montre.

— Allons-y.

Elle traversa le luxueux salon et s'arrêta sur le seuil des larmes dans les yeux, parcourant la pièce du regard.

— C'est probablement la dernière fois que je viens ici, dit-elle.

Malko l'entraîna, ce n'était pas le moment de s'attendrir.

Contre lui, il sentait trembler le bras de la jeune femme. La vie qu'elle avait menée jusqu'alors ne l'avait pas préparée à ce genre d'aventure. À tout moment elle pouvait craquer. Ce qui signifierait la prison ou pire pour lui.

— Essayez d'être absolument normale, adjura-t-il. Les gardiens de prison ont parfois un sixième sens. Ne pensez surtout pas à ce que vous allez faire. Pensez que vous allez faire l'amour avec votre mari. Cela se verra dans vos yeux.

Elle inclina la tête sans répondre.

Ils montèrent dans la Mercedes. La Taunus conduite par Ibrahim Salvador démarra derrière. Krisantem était à côté du Brésilien, et

Amalia à l'arrière. Tandis qu'elle conduisait, Malko caressa doucement la cuisse de Maria da Costa, pour la décontracter. Elle eut un pâle sourire. Jusqu'à la prison de Monsanto ils n'échangèrent plus un mot.

Comme elle manœuvrait pour se garer, Maria da Costa annonça :

— Ils sont là, ils nous attendent. La camionnette.

Malko aperçut une camionnette de boulanger stationnée à vingt mètres de l'entrée de la prison. Si tout se passait bien, c'était la dernière fois qu'il voyait Maria da Costa.

— Allez-y, dit-il.

Maria da Costa pivota, les jambes serrées et sortit de la voiture. Malko lui tendit un carton contenant une énorme tarte.

— Bonne chance, murmura-t-il.

Il la regarda s'éloigner, pousser la lourde porte de la prison et disparaître. Il était dix heures moins cinq.

*

* *

Le gardien qui inspectait la tarte ne remarqua pas le sourire figé de Maria da Costa. Ses yeux s'attardèrent plutôt à la poitrine qu'on devinait à travers la dentelle.

La sonnerie annonçant le début de la visite se déclencha au moment où elle remettait ses papiers.

D'un pas d'automate, la jeune femme se dirigea vers la « fouilleuse ». Celle-ci lui adressa son sourire habituel et lui fit signe de prendre la file avec les autres.

Le sang battait si fort dans les tempes de Maria da Costa qu'elle n'entendait plus rien. Le cliquetis de la grille qui s'ouvrait la fit sursauter.

Les visiteurs se précipitèrent, sous l'œil somnolent des deux gardiens habituels.

Maria da Costa se rua vers son mari et l'étreignit. Une des mains du banquier ghssa le long de la cuisse de sa femme, comme s'il n'en pouvait plus de désir. Puis il l'adossa au châlit, l'embrassant fougueusement. Personne ne prêtait plus attention à eux.

Ils se séparèrent, haletants et regardèrent autour d'eux : les deux gardiens étaient à l'autre bout du parloir. Miguel Ribeiro et le père d'Amalia s'étaient rapprochés et observaient Maria.

— Vite, fit le mari de Maria da Costa.

Maria hésita une fraction de seconde avant de relever sa jupe jusqu'au ventre, découvrant les bas noirs et la peau blanche au-dessus. Mais, en plus des jarretelles, il y avait autour de chaque cuisse un harnais fait de deux larges bandes de caoutchouc collant contre l'intérieur de la cuisse, un Beretta automatique 38 à canon court ! Son mari décrocha les deux armes et en tendit une à Miguel Ribeiro. Maria da Costa redescendit sa jupe comme un des gardiens s'approchait. Gêné, il détourna la tête.

Les trois hommes demeurèrent groupés, les armes dissimulées sous leur pull-over. Sans un mot. Aucun n'avait le cœur à faire la conversation. Ils comptaient les minutes. Enfin la sonnerie retentit, provoquant les embrassades habituelles.

Maria da Costa serra à la briser la main de son mari.

— Vas-y, murmura-t-elle.

Jorge da Costa et Miguel Ribeiro se dirigèrent vers la grille par laquelle partaient les visiteurs, mêlés à la foule. Lorsqu'ils atteignirent la grille un des gardiens sortait déjà son trousseau de clefs pour l'ouvrir. Il vit les deux détenus et ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Miguel Ribeiro brandit le Beretta sous son nez.

— Tes clefs, vite !

Le vieux gardien vit l'arme et l'air décidé de l'ancien policier de la PIDE. Il le connaissait, savait que celui-là était dangereux, pouvait le tuer. En tremblant, il tendit son trousseau de clefs.

— C'est idiot, murmura-t-il, vous serez repris.

Miguel Ribeiro attendit quelques instants. Jorge da Costa était en train de se glisser vers le second gardien, celui qui ouvrait la grille des détenus. Il s'approcha par-derrière, lui posa le canon du pistolet sur la nuque et cria :

— Ne bouge pas ou je te tue.

Médusé, le gardien s'immobilisa. Il n'avait pas la moindre envie de mourir.

— Ne faites pas ça, murmura-t-il.

Alors, Miguel Ribeiro cria de toutes ses forces.

— Tout le monde s'en va ! Camarades. C'est une évasion.

Il y eut des mouvements divers, puis les réactions se répandirent comme une traînée de poudre. Les détenus coururent vers la grille que Miguel Ribeiro était en train d'ouvrir. Les gens pleuraient, s'étreignaient de nouveau, aucun n'avait le courage de rester, bien que rien n'ait été préparé. Mais ils n'étaient pas encore dehors.

Les deux hommes armés en tête, une soixantaine de prisonniers et de détenus sortirent du parloir, passèrent devant les châlots et franchirent le pont menant au greffe.

Le gardien qui surveillait la grille du greffe tourna la clef dans la serrure en voyant la foule arriver. Souvent les autres gardiens demeuraient en retrait. Il était trop tard lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait autant de détenus que de visiteurs.

Miguel Ribeiro lui enleva son trousseau de clefs et lorsque tout le monde fut passé le poussa vers l'intérieur de la prison et ferma la grille.

Pistolet au poing, Jorge da Costa, escorté de sa femme, surgit près du gardien chargé de rendre les papiers d'identité. L'autre resta la bouche ouverte en voyant le pistolet.

— Tu peux les garder aujourd'hui, dit ironiquement le banquier.

Les gardiens n'étant pas armés, ne pouvaient rien faire. D'ailleurs, ils n'y tenaient pas tellement...

Il ne restait plus que la porte de la prison donnant sur la rue à franchir pour retrouver la liberté.

Tous se ruèrent en avant. Avant de quitter le greffe, Miguel Ribeiro arracha les fils du standard téléphonique. Le premier, Jorge da Costa tira à lui la lourde porte. Il était libre.

*

* *

La tension était insupportable dans les véhicules qui attendaient dehors. Pas un bruit insolite ne filtrait de la prison. Le gardien qui réglait la circulation devant continuer son manège, Malko regarda sa montre. Onze heures.

Si quelque chose devait se passer c'était maintenant. Lorsque la porte cloutée s'ouvrit son cœur s'arrêta de battre. Puis, il aperçut le mari de Maria et il sut que c'était gagné.

Le gardien préposé à la circulation se retourna et se figea. Un flot d'hommes et de femmes jaillissait de la porte tenue ouverte par le banquier. Miguel Ribeiro brandissant toujours son pistolet, se rua vers le gardien et l'assomma d'un coup de crosse en plein visage. L'autre tomba sur la chaussée. Les gens portaient en courant dans toutes les directions, se tenant par la main, pleurant d'émotion, perdant des chaussures. Le poste de gendarmerie, à trois cents mètres de là, ne s'était encore rendu compte de rien.

Les derniers détenus franchirent la porte de la prison. Il ne restait à Monsanto que les gardiens et les maoïstes qui hurlaient de rage

dans leur cellule.

C'était l'évasion la plus massive depuis le 25 avril. Une idée de Malko. Plus il y aurait de détenus à rechercher, plus les efforts de la police et du COPCON auraient à se disperser. Beaucoup seraient repris, mais pas tous. Malko jaillit hors de la Mercedes. Le père d'Amalia, les da Costa et Miguel Ribeiro arrivaient vers lui. Amalia pleurait à chaudes larmes. D'énervement et de peur.

Maria da Costa se jeta dans les bras de Malko.

— Merci, merci.

Son mari était déjà en train de monter dans la camionnette de boulanger. Brusquement, Maria da Costa embrassa Malko à pleine bouche. Pendant quelques secondes, il sentit sa langue autour de la sienne, son corps se presser contre le sien, puis elle bondit vers la camionnette, à son tour. Son mari agita le bras en direction de Malko. Comme s'il n'avait rien vu. Le véhicule démarra.

Amalia, dans la Taunus, étreignait son père en pleurant. Au lieu de filer vers la ville, Ibrahim monta vers le nord, traversant le parc Monsanto, afin de revenir sur Lisbonne par le nord. Si des barrages étaient mis en place, ce serait pour les voitures quittant Lisbonne. Devant la prison, le gardien assommé gisait au milieu de la chaussée. Abandonné comme la Mercedes de Maria da Costa. À l'intérieur de la Taunus on aurait entendu une mouche voler. Ils étaient loin d'être sortis d'affaire.

Miguel Ribeiro, l'ancien policier de la PIDE, n'avait pas l'air rassuré. À chaque coup de frein, il se tordait le cou pour regarder dehors.

— S'ils me reprennent, dit-il à voix basse, ce sera mauvais pour moi.

Malko ne tenait pas à le garder plus longtemps que nécessaire. L'ex-policier était plutôt compromettant.

— Nous pouvons y aller maintenant ? demanda-t-il.

Miguel Ribeiro hocha la tête avec empressement.

— Oui, oui.

C'était d'ailleurs sur leur chemin. Ils atteignirent la large avenida *Republica* par le nord. Tout semblait calme, aucun barrage de police ou du COPCON.

Malko stoppa dans la petite rue qui longeait les arènes.

— Attendez-nous, dit-il à Salvador. S'il y avait quelque chose, vous filez à l'appartement.

Il s'éloigna avec Miguel Ribeiro. Heureusement qu'à Monsanto, ils avaient le droit de s'habiller normalement... La grille des arènes était entrouverte, mais il n'y avait personne en vue. Miguel Ribeiro la poussa et entra à l'intérieur. Malko le suivit, intrigué. Ils pénétrèrent sous les gradins à droite, jusqu'à un espace qui se trouvait entre le mur et les gradins. L'ex-policier alla jusqu'à une sorte de cabane à outils. La porte était fermée, mais il l'ouvrit d'un coup de pied. Il y avait un bric à brac de vieilles caisses, de chaises cassées, de bois.

— C'est là, dit-il.

Dégageant des caisses, il fit apparaître une trappe métallique.

Malko était sceptique.

— Ils n'ont quand même pas creusé un tunnel de cent mètres, remarqua-t-il. C'étaient des légionnaires, pas des taupes.

Miguel Ribeiro était en train de lutter avec la plaque rouillée. Il parvint enfin à la soulever et Malko l'aida à la lever complètement.

Une odeur d'humidité glaciale s'en exhala aussitôt.

— Cela donne dans un égout désaffecté, expliqua l'ancien policier. Ils ont juste creusé aux deux bouts des fosses et percé les parois de l'égout.

— Allons voir, dit fermement Malko.

Miguel Ribeiro haussa les épaules et s'engagea le premier sur une échelle métallique, Malko sur ses talons. Au fond du puits, ils trouvèrent un petit couloir qui partait sur la droite. Une dizaine de mètres. Les parois étaient effondrées par endroits. Au bout, il y avait une porte. Même pas fermée à clef, mais bloquée par la rouille. Ils durent se mettre à deux pour l'ouvrir.

Une bouffée d'air nauséabond les accueillit.

De l'autre côté, légèrement en contrebas, il y avait un long tunnel de vieilles pierres qui filait tout droit. Malko calcula qu'il courait juste au dessous de l'avenida Sirp.

— Vous êtes satisfait ou vous voulez aller au bout ? demanda Ribeiro.

Malko balaya le tunnel de sa torche électrique. Il filait tout droit, très loin.

— Comment entre-t-on au Parti ? demanda-t-il.

— De la même façon, expliqua Miguel Ribeiro. Il y a une porte semblable à celle-ci qui donne dans le réduit où se trouvent les citernes de la station-service qui est dans l'immeuble du Parti.

Personne n'y va jamais. Cela communique avec la cave du Parti par une simple porte, en bois si je me souviens bien.

Malko regarda le trou noir devant lui. Ce n'était pas le moment d'alerter les communistes.

— C'est parfait, dit-il.

Ils remontèrent à la surface, refermèrent la trappe et sortirent des arènes.

Miguel Ribeiro s'arrêta et dit à Malko.

— Je vais vous quitter ici.

Il tendit la main à Malko, la serra et s'éloigna sans un mot. Il avait sûrement préparé sa fuite. Ce n'était plus le problème de Malko. Il revint en hâte à la Taunus.

Amalia étreignait les mains de son père des larmes pleins les yeux. Il leva les yeux sur Malko.

— Je n'oublierai jamais, dit-il.

— Où allez-vous ?

— J'ai des amis sûrs dans le Nord, dit-il. Là-bas, il y a peu de communistes. Quand ils arrivent, le curé du village fait enterrer un crucifix dans le jardin de l'hôtel. Les gens de la « dynamisation culturelle » ont été chassés à coups de fourches... Amalia et moi serons en sécurité.

Malko regarda la jeune Portugaise. Elle se sentait partagée entre deux sentiments. Brusquement, elle dit :

— Papa, je reste à Lisbonne.

Le Portugais n'insista pas.

— Déposez-moi à Campo do Ourique, demanda-t-il. J'ai des amis qui vont me cacher quelques jours. Le temps que cela se calme. Ensuite je partirai.

Ils repartirent, contournèrent le parc Édouard VII et remontèrent sur la droite, déposèrent le père d'Amalia dans une rue tranquille. Il étreignit sa fille.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir ?

Elle secoua la tête sans répondre. Il sauta à terre et disparut dans un petit immeuble.

Dès que la voiture redémarra, Amalia vint se blottir contre Malko et murmura contre son oreille.

— Je t'aime, c'est merveilleux.

Elle en tremblait.

Malko lui rendit son baiser.

— Tu aurais dû partir, dit-il, cela va devenir de plus en plus dangereux.

— Je sais, avoua la jeune femme, mais bientôt tu vas quitter Lisbonne et tu ne reviendras jamais... Je le sais. Alors, je veux profiter de toi jusqu'au bout...

Ils restèrent la main dans la main, tandis que Ibrahim descendait vers le centre de la ville pour déposer Amalia au *Gremio*, comme si de rien n'était.

Ils avaient pesé le pour et le contre et décidé de laisser Natalia et les gorilles dans l'appartement de la jeune femme. D'abord la police ne le connaissait pas comme son domicile officiel, il n'était pas à son nom. Ils allaient se ruer chez son père, à Se tuba !.

La 2^e Division manquait d'effectifs. Ils allaient être débordés, rechercher seulement les plus dangereux des évadés, comme Miguel Ribeiro. De toute façon, Malko avait mis au point un plan de secours avec les « gorilles ». Grâce à l'Early Warning System ils ne risquaient pas d'être surpris. Ils avaient examiné les terrasses et préparé un itinéraire de repli. Une autre « 504 » louée par Ibrahim attendait, les clefs dans la boîte à gants.

Malko était ému. Et amer. Amalia avait raison. Derrière lui, il ne laissait que la terre brûlée.

— Tu partiras avec moi, je te l'ai promis.

Elle ne lui avait jamais posé aucune question sur sa vie privée. S'il était marié, ou non, s'il aimait une autre femme. Cela valait mieux ainsi. L'image somptueuse et acide d'Alexandra passa devant ses yeux et il se dit que la vie était bien difficile.

Ibrahim ouvrit la radio, tomba sur un bulletin d'informations. On ne parlait que de l'évasion de la prison de Monsanto... D'une voix excitée le speaker de Radio-Rinascente affirmait que tous les évadés allaient être repris ainsi que leurs complices, évoquant un vaste complot contre-révolutionnaire. Malko se détendit, légèrement rassuré... S'ils avaient pu pointer le doigt sur la C.I.A., ils n'auraient pas manqué de le faire.

*

* *

Comme tous les mercredis, Igor Vitali, qui avait remplacé Youri Frolov à la tête du département de dézintformatzia, pénétra dans l'immeuble de la Cinquième Division, rua Couva da Moura. Dans le

hall une dizaine d'ouvriers discutaient avec animation avec deux officiers de la « Dynamisation Culturelle ». Le Soviétique s'approcha discrètement : à tout hasard. Parlant portugais il arrivait parfois à glaner de précieuses informations.

Il faillit tomber raide. Les ouvriers et les officiers étaient en train de s'engueuler furieusement. En suivant la conversation, il comprit que les ouvriers représentaient le « soviét » qui s'était emparé de l'entreprise à laquelle appartenait le building réquisitionné par la Cinquième Division. Ils remettaient l'entreprise en marche et avaient besoin de leur building. Aussi étaient-ils venus demander poliment aux militaires de déménager. Les deux officiers faisaient la sourde oreille.

Igor Vitali s'éloigna discrètement, ce genre de problème n'était pas de son ressort. Il monta directement jusqu'au cinquième étage où le colonel Gonçalves l'attendait pour déjeuner. La sentinelle l'introduisit directement dans le bureau. Gonçalves avait été invité en Union Soviétique quelques mois plus tôt et reçu presque comme un chef d'État. Il ne jurait plus que par la Russie. Il accueillit chaleureusement l'officier soviétique...

— J'ai retenu une table au d'avares, annonça ce dernier.

C'était le Maxim's de Lisbonne. Une petite attention que l'officier portugais appréciait. Sa solde ne lui permettait pas de telles extravagances.

Il mit sa casquette et ferma à clef la porte de son bureau où se trouvaient tous les secrets de la Cinquième Division.

Le colonel Gonçalves n'avait pas l'impression de trahir en révélant beaucoup de choses au Soviétique. N'était-ce pas ce dernier qui avait offert à la Cinquième Division un ordinateur ultra moderne, importé d'U.R.S.S., pour « traiter » tous les dossiers de subversion. Jour et nuit, six officiers nourrissaient l'ordinateur avec des noms de suspects, établissant des listes. Igor Vitali se gardait bien de poser aucune question. Le jour venu, le Parti communiste saurait utiliser l'ordinateur de la Cinquième Division. En attendant, il ne fallait pas les effrayer.

La discussion dans le hall tournait à l'empoignade. Les ouvriers commençaient à se faire menaçants...

— Ces gens ne savent pas ce que c'est qu'une révolution, remarqua doctement Igor Vitali. Il faut leur apprendre que l'État passe avant tout. Leurs intérêts privés sont contre-révolutionnaires.

Le colonel Gonçalves ne répondit pas directement, mais héla le capitaine qui menait la discussion. Il lui parla à l'oreille. L'autre

approuva, appela un groupe de soldats qui traînaient dans le hall, le fusil à la main, et entourèrent les ouvriers. Le capitaine les apostropha.

— Vous êtes tous en état d'arrestation pour menées contre-révolutionnaires. Vous allez être emmenés à Caxias immédiatement. Vive le M.F.A. !

Un ouvrier commença à protester. Aussitôt deux « commandos » se jetèrent sur lui, lui tordirent les bras derrière le dos, et le jetèrent par terre. Un silence de mort tomba sur le hall. Gonçalves et Igor Vitali émergèrent en plein soleil. La ZIM diplomatique du Soviétique était garée par discrétion un peu plus loin, un chauffeur au volant. Les deux hommes bavardèrent de sujets sans importance durant le trajet.

Un maître d'hôtel accueillit le colonel Gonçalves avec des courbettes jusqu'au sol. Le Tavares à quelques dizaines de mètres du journal *Republica* ressemblait un peu au Maxim's parisien, avec de grandes glaces au mur, un service solennel et une nourriture succulente. Mais il était vide et les nappes, rapiécées.

Dès qu'on leur eut servi le meilleur porto de la maison, le Soviétique demanda :

— Avez-vous eu des résultats dans la recherche des criminels qui se sont échappés il y a deux jours ? C'est une histoire fâcheuse qui prouve que les forces contre-révolutionnaires sont encore puissantes dans le pays, que vous devez demeurer vigilants...

— Vous avez tout à fait raison, approuva vigoureusement l'officier portugais. Nous avons repris environ la moitié des évadés. Je voulais d'ailleurs vous en parler, car cette affaire a un rapport avec un incident qui vous donne beaucoup de soucis, je crois. La disparition de M^{me} Grifanov...

Igor Vitali faillit en renverser son porto... Depuis une semaine *Niekoulturny* n'était pas à prendre avec des pincettes. Les membres du Département V prenaient des paris pour savoir si le « Centre » allait le rappeler pour le faire fusiller ou l'envoyer simplement dans un camp. *Niekoulturny* était fini... Natalia Grifanov apparemment, connaissait des choses qu'elle n'aurait jamais dû connaître. Donc son mari était responsable. Il restait des heures enfermé dans le « donjon », soi-disant à étudier des dossiers, en réalité à se saouler de vodka. Attendant l'inéluctable télégramme le rappelant à Moscou pour recevoir de l'avancement... Igor Vitali avança sur la pointe des pieds.

— C'est en effet une affaire fâcheuse. Nous pensons qu'elle a été

enlevée par un service secret impérialiste...

— Par les Américains ! interrompit triomphalement Gonçalves. Depuis quelque temps, nous surveillons un agent de la C.I.A. Nous avons montré sa photo aux gardiens de la prison de Monsanto. Il était là quelques jours avant l'évasion. D'après ce que vos collègues m'auraient appris il correspond au signalement de l'homme qui avait rôdé autour de la résidence des Grifanov plusieurs jours avant l'enlèvement de M^{me} Grifanov.

Tout cela n'intéressait pas beaucoup Igor Vitali. Il savait bien sûr que c'était la C.I.A. Mais où était Natalia Grifanov ? Il essaya d'avoir l'air intéressé tandis que le Portugais continuait :

— Cet agent de la C.I.A. a été vu à plusieurs reprises avec une jeune femme dont le père s'est évadé l'autre jour, dit Gonçalves. Elle travaille comme standardiste au *Gremio Litterario* qui est un repaire de contre-révolutionnaires... Par un informateur que nous possédons là-bas, nous avons pu savoir que cette fille possède un appartement à Lisbonne. Peut-être qu'il a caché M^{me} Grifanov dans cet appartement...

Igor Vitali mâchait son homard grillé machinalement comme si c'était du caoutchouc, l'esprit ailleurs. Il fallait avoir l'adresse de cet appartement.

— C'est intéressant, dit-il d'un ton faussement dégagé. Que comptez-vous faire ?

— Nous allons perquisitionner dans cet appartement, expliqua le colonel Gonçalves. Soi-disant pour rechercher le père de cette fille. Vous savez, nous sommes malheureusement obligés de faire très attention à l'opinion internationale. Tant que l'Union Soviétique ne pourra pas nous assurer un soutien économique suffisant. Or, Lisbonne est plein de journalistes malintentionnés que nous n'arrivons pas à contrôler... Nous ne pouvons même pas les expulser...

Le Soviétique hocha la tête, tout en suçant une patte de langouste. On avait résolu ce problème en Union Soviétique.

— Colonel, dit-il, après avoir avalé une gorgée de vinho verde, je voudrais vous demander un service...

Le Soviétique sourit aimablement et se pencha sur la table.

— Nous ne savons pas si cette malheureuse Natalia Ivanovna n'a pas été droguée. Elle connaît des informations confidentielles. Est-ce qu'il ne serait pas possible de nous laisser vingt-quatre heures pour tenter de la retrouver ? Nous agirions avec beaucoup de

discrétion. Je suis sûr que notre ambassadeur serait très sensible à cette faveur...

Le colonel Gonçalves hésita quelques instants. Il avait parfaitement compris que le Soviétique lui demandait la permission d'opérer sur le territoire portugais, d'interférer dans les affaires intérieures du Portugal. C'était une décision lourde de conséquences. Mais, d'autre part, tout le monde arrêta n'importe qui, la légalité n'était plus qu'un vain mot.

— Je crois que ce n'est pas impossible, dit-il mais il ne faudra pas que cela se sache car il y a dans mon service des officiers qui considèrent encore l'Union Soviétique comme un ennemi. Des fascistes.

— Bien entendu, approuva Igor Vitali, sur des charbons ardents. Cette adresse...

— Je l'ai à mon bureau, dit le colonel Gonçalves. Je vous la communiquerai après le déjeuner.

Igor Vitali avala une énorme bouchée de homard. S'il avait osé, il aurait privé le colonel portugais de cognac...

Le Soviétique se demanda s'il allait apporter la nouvelle à *Niekoulturny* ou agir tout seul pour en tirer tout le bénéfice. Il suffisait de demander l'aide de quelques Tchèques du S.T.B. Ils seraient ravis de jouer un tour à Grifanov. Pour leur avancement ce serait utile...

*

* *

— Jamais nous ne pourrions évacuer ces armes nous-mêmes, trancha Steve Thomas. Pas question de mêler Chris et Milton à cette opération et vous n'y arriverez pas avec Ibrahim. Il s'agit de plusieurs tonnes, n'oubliez pas...

— Alors faisons-les sauter sur place, proposa Malko. Vous aurez bonne mine quand elles serviront à tuer les socialistes ou vos amis du P.P. D...

Malko était ivre de rage. La C.I.A. semblait tout à coup prise d'étranges scrupules. Alors que le Portugal était en train de basculer dans le communisme.

— Pour qu'une commission du Congrès vous ennuie, continua-t-il, encore faudra-t-il qu'elle puisse venir à Lisbonne. Ça n'en prend pas le chemin.

— Il y a peut-être une solution, proposa soudain Steve Thomas. Nous avons eu quelques contacts, grâce à Guadeloupe Sanchez,

avec un groupe d'anarchistes. Ils sont bien organisés, peu nombreux et détestent les communistes. Ils ont été parmi les premiers à lutter contre Salazar. Eux pourraient fournir les hommes pour cette opération. Et ils récupéreraient les armes. On ferait d'une pierre deux coups.

— Comment peut-on les joindre ?

— Demandez à Guadaloupe. Mais il faut faire attention, ce sont des gens dangereux qui ne nous aiment pas.

CHAPITRE XVI

Guadaloupe Sanchez avait peur. Ses yeux n'arrivaient pas à fixer Malko. Il l'avait trouvée dans le petit appartement que la C.I.A. avait loué pour elle dans le quartier d'Alcantara, en face d'un immense cimetière. Elle faisait penser à un cocker malheureux. Elle confectionnait une féjouade dans sa cuisine minuscule, vêtue d'un short et d'un chemisier blanc qui boudinait sa poitrine trop lourde. Confuse d'être surprise ainsi. Et pas du tout enthousiaste.

— C'est très dangereux pour vous d'aller voir les gens de la L. UA. R., dit-elle, ils sont fous et n'aiment pas les Américains. Ils ont fait sauter le Quartier général de l'OTAN, sous Salazar. Carlos Magalina a attaqué des banques, tué des gens. Ce n'est pas le chef mais il est très puissant. Il s'est caché chez moi au temps du salazarisme, c'est pour cela qu'il m'aime bien.

— J'ai besoin de voir ce Carlos, insista Malko, c'est tout ce que je vous demande. Téléphonez-lui.

— Oh, c'est trop dangereux, s'exclama Guadaloupe Sanchez. Toutes leurs communications sont écoutées. Il faut aller à la permanence rua Cidade de Cardiff. Mais...

— Allons-y, dit Malko. Préparez-vous, je vous attends.

Il n'avait pas une seconde à perdre. À tout moment, la Cinquième Division pouvait réagir. Même mal organisés, ils ne pouvaient ignorer qu'il était un agent de la C.I.A. Leurs réactions pouvaient devenir beaucoup plus brutales. Sans parler du K.G.B.

Il s'assit. Guadaloupe abandonna sa féjouade, et réapparut cinq minutes plus tard, avec un pantalon de lastex, et une énorme ceinture qui lui étranglait la taille. Arrosée de parfum. Dix kilos de moins, elle aurait été vraiment appétissante. Ils montèrent dans la « 504 » de Malko.

— C'est près de l'avenida Almirante Reis.

Ils furent stoppés au Rossio par une manifestation. Des voitures munies de haut-parleurs tournaient autour de la place rectangulaire, bloquant une dizaine de tramways, haranguant la

foule. Quelques soldats observaient le tumulte sans intervenir, les passants ne se retournaient même pas. Il y avait tant de manifestations à Lisbonne ! Malko se dégagea enfin, Guadalupe Sanchez lui dit de se garer devant un immeuble qui surplombait un escalier de pierre vertigineux. La plupart des fenêtres étaient fermées.

— C'est le Q.G. de la L.U.A.R., expliqua Guadalupe Sanchez. Vous voulez vraiment y aller ?

— Oui, fit Malko.

Derrière eux, la Taunus de protection s'immobilisa sagement au bord du trottoir. Ils pénétrèrent dans l'immeuble, montèrent un étage à pied. Un petit bureau sans porte donnait directement sur le palier occupé par un standard téléphonique où officiait une plantureuse fille brune. Des affiches du M.P. LA., le mouvement communiste noir angolais, étaient placardées partout, en vente pour cent *escudos*. Dans une pièce voisine une dizaine de personnes attendaient. La fille leva la tête.

— Carlos Magalina est là ? demanda Guadalupe.

La fille secoua la tête.

— Non. Vous pouvez l'attendre.

Elle replongea dans son standard. Ils pénétrèrent dans l'autre pièce et s'assirent au milieu des autres visiteurs qui attendaient. Personne ne disait un mot. Malko se plongea dans la littérature révolutionnaire qui traînait. Un à un, les visiteurs s'éclipsèrent, les uns vers l'intérieur de l'immeuble, les autres vers l'escalier. Des jeunes gens entraient et sortaient sans arrêt, s'engueulaient, claquaient les portes. Le téléphone sonnait sans interruption. Malko regarda sa montre et réalisa qu'ils étaient là depuis deux heures et demie ! Il réveilla d'un coup de coude Guadalupe Sanchez qui somnolait sur le canapé défoncé à côté de lui.

— Nous allons moisir ici, dit-il.

Guadalupe soupira.

— Avec lui, on ne sait jamais. Je vais demander au standard.

Elle se leva et revint aussitôt, la standardiste avait disparu.

— Allons voir à l'intérieur, suggéra Malko. Il est peut-être là.

Guadalupe le suivit dans un couloir étroit et sale. Ils ouvrirent plusieurs portes. Partout, il y avait des piles de tracts, des posters, des brochures ronéotypées. Dans l'une d'elles une fille dessinait. Elle leva à peine la tête. Au bout du couloir, un escalier intérieur

menait à l'étage supérieur. Malko s'y engagea, déboucha dans un couloir semblable, ouvrit une porte. Un panneau entier de mur était tapissé de vieilles mitraillettes Thomson fixées sur un râtelier par une chaîne et un cadenas. Par terre, des caisses de munitions, des grenades, des cocktails Molotov bien alignés ainsi que des masques à gaz, des explosifs et des barres à mine...

Malko et Guadeloupe n'eurent pas le temps de s'extasier...

— Qu'est-ce que vous faites là, bon Dieu ?

Ils se retournèrent d'un bloc. Un gros Portugais, foulard autour de la tête, sandwich dans la main gauche et un Shot-gun coincé sous le bras droit, les fixait d'un air furieux.

— Nous cherchons Carlos Magalina, dit Guadeloupe d'une toute petite voix.

— Carlos ?

Le Portugais lâcha son sandwich. Son pouce arma les deux détentes, et il dirigea le canon de son arme sur le ventre de Malko. À cette distance, il faisait un trou grand comme une assiette.

— Vous seriez pas des fascistes, par hasard ? grommela-t-il.

Malko fixa l'œil injecté de sang et se garda de mouvements brusques.

Le Portugais beugla :

— Maria-Louisa !

La créature qui dessinait passa la tête par la porte, effarée :

— Va chercher les autres, hurla le gros, j'ai trouvé un couple de fascistes en train de fouiller partout.

Du bout de son Shot-gun, il poussa Guadeloupe et Malko dans une pièce vide et ramassa son sandwich, puis commença à le mastiquer sans les quitter des yeux... Dix minutes plus tard, il y eut une galopade effrénée dans l'escalier et une demi-douzaine de jeunes militants hirsutes firent irruption. Ils commencèrent par frapper Malko, le fouiller, houspiller Guadeloupe, retournant son sac par terre. Tous criaient en même temps. Malko se demandait comment cela allait se terminer, quand une voix glaciale dit en portugais derrière eux :

— Que veniez-vous faire ici ?

Malko se retourna et se trouva confronté à la réincarnation de Rudolph Valentino. Tout y était, cheveux calamistrés, œil de velours sombre, profil grec, dents éclatantes de blancheur. L'inconnu portait une veste de cachemire noir extrêmement bien

coupée, une chemise de soie bleue, un pantalon au fil coupant comme un rasoir.

Ses mains étaient visiblement manucurées et sa montre avait dû coûter deux mille dollars chez Piaget... Inattendu au milieu de ces farouches anarchistes...

— Carlos, s'écria Guadeloupe.

Elle se jeta dans les bras du Rudolph Valentino qui la repoussa avec douceur.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il gentiment. Je te croyais aux mains des fascistes de gauche.

Il fit un signe discret, et les militants quittèrent la pièce à regret. Un jour sans fasciste lynché était un jour sans soleil.

Guadeloupe Sanchez se lança alors dans un long récit expliquant qui était Malko et ce qu'il faisait. L'anarchiste écoutait sans s'émouvoir. Finalement, il interrompit la jeune femme :

— J'étais en train de dîner, venez avec moi, nous serons mieux qu'ici pour parler.

*

* *

Ce qui avait été jadis un club élégant et fermé était transformé en caravansérail avec des matelas posés à même le sol, une petite salle de consultation crasseuse, des bancs où attendaient des malades et la pièce où Carlos Magalina avait installé son Q.G. Sur la porte on avait cloué une pancarte.

« Ouvert à tous sauf aux membres du Club ».

La L.U.A.R. avait transformé ce club en dispensaire, un mois plus tôt. Des militants veillaient, dissimulant à peine leurs mitraillettes ou leur fusil de chasse. Sans arrêt des sympathisants venaient embrasser Carlos Magalina ou lui serrer la main. Beaucoup de filles souvent très belles. Une longue métisse aux cheveux tirés en arrière et au corps souple comme une liane lui servait de secrétaire, et buvait ses paroles.

C'était saint Louis rendant la justice. Malko était assez étonné. Les militants ne cachaient même pas leurs armes. Il le dit à Carlos. Ce dernier eut un sourire méprisant.

— Personne ne s'attaquera à nous... Nous nous sommes battus alors que ceux qui sont au M.F.A. ne songeaient encore qu'à récolter de l'avancement. Moi, en 1962, j'ai arraisonné une Caravelle et j'ai jeté des tracts anti-Salazar sur Lisbonne. J'ai fait

sauter l'OTAN, attaqué des banques. J'ai fait dix ans de prison. Le M.F.A., pour nous, c'est le Movimiento dos Fugitivos d'Africa... Nous savons nous servir de nos armes, nous.

— Vous n'en avez peut-être pas assez, suggéra Malko.

Carlos lui jeta un regard perçant.

— Que voulez-vous dire ?

C'était le moment de se jeter à l'eau. Malko décida de ne pas biaiser. Il lui expliqua comment ils avaient appris l'existence des armes et les raisons pour lesquelles il voulait en priver les communistes. Carlos Magalina l'écouta sans l'interrompre. Puis il dit :

— Je n'appartiens à aucun parti. Tout ce qui m'intéresse, c'est le bien du peuple portugais. Si les communistes essaient d'imposer une autre dictature, je lutterai contre eux. Vos armes m'intéressent, pour que nous puissions conserver notre indépendance. Mais si je fais une opération avec vous, je ne veux aucune condition, aucune allégeance... Je prends les armes et je m'en vais. Peut-être que je les utiliserai contre vos amis américains plus tard. Peut-être contre les communistes. Je ne sais pas.

— C'est ainsi que je l'entends, confirma Malko.

Il y eut un long silence. Tous les militants étaient partis. Seule restait la belle métisse au regard impénétrable.

— Dans ce cas, j'accepte, dit Carlos. Dès que vous serez prêt.

— Nous sommes prêts, dit Malko, le plus tôt sera le mieux.

— Moi j'ai besoin de certains préparatifs, dit Carlos en souriant. Passez voir Linda à la permanence tous les jours.

Dès que je serai prêt, je lui laisserai un message pour vous. Je suis comme Alvaro Cunhal, je ne couche jamais deux fois de suite au même endroit. Linda couche à la permanence.

Il ne devait pas manquer de lits féminins. Malko le remercia et sortit, escorté de Guadalupe Sanchez qui n'en revenait pas.

— Je n'aurais jamais cru qu'il accepte, dit-elle, il m'a toujours affirmé qu'il détestait les impérialistes américains...

— Il n'a pas changé d'avis, dit Malko en souriant. Mais il a besoin des armes.

Ils redescendirent vers Almirante Reis. Guadalupe Sanchez jeta un coup d'œil plein d'espoir à Malko.

— Vous avez le temps de venir partager ma féjouade ?

Et ensuite de passer à la casserole. Elle en avait le regard humide.

— Hélas, dit Malko, j'ai encore beaucoup de choses à faire ce soir.

Il avait promis à Amalia de passer la nuit chez elle. De toute façon, il se sentirait plus tranquille. Et cela soulagerait les nerfs des « gorilles » obligés de rester sur le qui-vive toutes les nuits. Le calme trompeur qui régnait après l'évasion de Monsanto l'inquiétait. Trop de gens lui voulaient du mal à Lisbonne pour qu'il n'arrive pas quelque chose. Il avait droit à un peu de détente après ce qu'il avait accompli ces dernières vingt-quatre heures. Grâce à la L.U.A.R., il allait priver les communistes de leur arsenal. Il ne resterait plus qu'à déjouer le troisième complot : l'élimination des personnalités politiques opposées aux communistes. Mais à chaque jour suffisait sa peine.

*

* *

Malko rêvait qu'il était couché sur une plage et qu'un petit crabe lui chatouillait le bas du ventre. Puis le crabe se transformait en méduse... Il s'éveilla en sursaut, bousculant Amalia penchée sur lui, à genoux sur le lit. Il étendit le bras, alluma et regarda sa montre. 3 h 5. Il avait dormi deux heures. Amalia tourna vers lui un visage marqué de larges cernes bistres.

— Je te demande pardon, dit-elle, tu dormais si bien ! Mais je n'arrivais pas à dormir.

Le voyant rouge de l'Early Warning System brillait comme un œil de cyclope au ras du plancher. Son haut-parleur ne transmettait pour l'instant que le chuintement du bruit de fond. Amalia jouait avec Malko comme une enfant joue avec une poupée. Il regardait les muscles de son dos, tandis que ses cheveux noirs lui chatouillaient les cuisses. Sensation grisante. Le dos appuyé au mur, Malko rêvait à toutes les bouches qui s'étaient penchées sur lui pour lui donner du plaisir ou en prendre. Il s'aperçut soudain qu'Amalia se caressait discrètement. Que se passait-il dans la tête de la jeune Portugaise ? Quels phantasmes avait-elle ?

Tout à coup, un craquement qui sortit de l'Early Warning System le fit sursauter. Il se raidit. Tous ses sens en alerte. Plus rien, le silence était retombé. Amalia continuait son va-et-vient de termite. Il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Le mouvement de la bouche qui le caressait était plus lent maintenant, plus posé. Elle voulait lui arracher du plaisir.

Le craquement distinct accompagné d'un soupir de fatigue le fit sursauter. Amalia sentit son recul et s'arracha à lui.

— Je t'ai fait mal ?

— Non, fit Malko.

Il écoutait. Amalia replongea sur lui. Le bruit signifiait qu'une ou plusieurs personnes étaient en train de monter l'escalier, entre le second et le troisième palier. Les militaires du COPCON n'intervenaient pas la nuit. La police non plus. Personne d'autre n'habitait sur ce palier. Ce ne pouvait être que le K.G.B.

Il tendit l'oreille. Le Early Warning System retransmettait des craquements, des souffles, des frôlements. Il y avait plusieurs personnes. La porte de l'appartement ne tiendrait pas une minute avec un professionnel.

Après un petit cri de déception, Amalia vint se blottir contre lui.

— Je ne pensais pas que tu étais aussi fatigué, soupira-t-elle.

Malko étendit la main pour prendre son pistolet. Il dégagea son bras gauche pour l'armer. Cela causa un léger claquement lorsqu'il referma la culasse. Puis, il éteignit la lampe et demeura le dos appuyé au mur, la main tenant le pistolet à plat sur le drap.

— Qu'est-ce qu'il y a ? souffla Amalia soudain terrifiée.

— Peut-être rien, dit Malko, mais j'ai entendu du bruit.

Chris et Milton avaient quartier libre, et ils étaient seuls dans l'appartement avec Natalia. Amalia releva la tête.

— Tu veux que j'aille voir ?

— Non, dit Malko, cela peut être très dangereux. Attendons et ne dis rien.

Le silence retomba. Il souhaitait de tout cœur s'être trompé.

Il y eut soudain un bruit plus proche. Sec dans le silence de la nuit. Le pêne de la serrure de la porte d'entrée venait de jouer...

Une sueur glacée descendit le long de la colonne vertébrale de Malko. Amalia lui serra le bras, colla sa bouche contre son oreille.

— Tu as entendu ?

— Oui, dit Malko. Ne bouge pas.

Il entendait le cœur de la jeune femme cogner dans sa poitrine contre son torse. Terrorisée. Lui-même essayait de deviner ce qui se passait. Si c'était le K.G.B., on venait pour le tuer.

— Viens, fit-il.

Il glissa hors du lit, directement sur le tapis, entraînant Amalia sans quitter la porte des yeux. Il en devinait les contours plus

sombres dans l'obscurité. Il l'installa par terre dans la même position, face à la porte. L'oreille tendue vers tous les bruits de l'appartement. Mais le silence était retombé. Il se demanda si Natalia avait entendu, réagi...

Plusieurs minutes passèrent. Interminables. Le grincement imperceptible le fit sursauter. La porte de la chambre bougeait. Amalia enfonça ses ongles dans son bras gauche. Il leva son bras droit, appuya son coude gauche sur sa cuisse, prit son coude droit dans la paume de sa main gauche et attendit, son pistolet soigneusement calé, visant un point à environ 1 m 50 du sol. Maîtrisant les battements de son cœur...

Il la sentit plus qu'il ne la vit s'ouvrir. Il en avait mal aux yeux à force de fixer l'obscurité. Il lui restait moins d'une seconde pour se décider. Rarement il avait tiré le premier. Mais cette fois, deux vies étaient en jeu. La sienne et celle d'Amalia.

Il vida ses poumons, appuya doucement sur la détente du pistolet. La détonation et le hurlement d'Amalia se confondirent. Déjà il tirait un second coup plus à droite.

Le pinceau d'une lampe électrique éclaira le lit. Malko tira de nouveau, trente centimètres au-dessus de la lampe, puis continua, vidant son chargeur dans l'ouverture. Les détonations étaient si rapprochées qu'il n'entendit qu'à la fin le cri d'une femme. À toute vitesse, il roula sur lui-même, remit un chargeur dans son pistolet, bondit vers la porte en rasant le mur. Tassée dans un coin, Amalia ne bougeait plus. La torche électrique était tombée par terre, éclairant un corps tombé en travers de la porte. Malko la ramassa, éclairant la scène.

Un homme était étendu sur le dos, le visage transformé en une bouillie de sang. Une des balles de Malko avait pénétré dans son œil droit et était ressortie par la nuque, emportant un bon morceau de cerveau. Il serrait encore dans sa main droite un gros Tokarev 9 mm automatique. Presque contre lui, il y avait Natalia Grifanov, vêtue de son T-shirt, étendue sur le côté. Pour elle aussi, cela avait été instantané. La balle avait pénétré au-dessus de la lèvre supérieure, traversant la calotte crânienne. Elle avait encore une expression horrifiée et le sang continuait à couler dans son cou, lentement.

Le troisième mort était rejeté contre la table de l'entrée, tassé sur lui-même, les yeux ouverts, tenant une courte mitraillette noire. Il avait pris une balle en pleine poitrine, un peu à gauche du sternum, qui avait dû lui sectionner l'aorte. Il était mort en quelques secondes. Malko reconnut un des Tchèques qu'il avait

souvent vu à l'hôtel Altis...

Une quatrième personne râlait, un homme étendu sur le côté. Une des balles de Malko lui avait traversé le cou, provoquant une violente hémorragie. Il avait lâché son pistolet pour tenir son cou à deux mains. Malko se pencha sur lui et saisit quelques mots de russe.

— *Skorée, ia oumirayi, pomoghité mné [38]* .

Malko se redressa, encore étourdi. Derrière lui, Amalia se mordait les lèvres pour ne pas hurler.

Il vit l'huile sur les gonds : c'étaient des professionnels. Il alla jusqu'à la porte de l'appartement, ne distingua aucune trace d'effraction. Mais un des morts avait un gros trousseau de clefs à la ceinture. Si Amalia ne l'avait pas réveillé, il serait mort et elle aussi.

— Il faut partir le plus vite possible, dit-il.

Le Russe râlait toujours. Malko mit un coussin sous sa tête et lui banda sommairement le cou avec une serviette qui s'imbiba immédiatement de sang. Amalia surgit d'une chambre avec une petite valise. Malko décrocha le téléphone et composa le numéro des pompiers. Dès qu'il eut quelqu'un au bout du fil, il annonça l'adresse et dit :

— Venez avec une ambulance, il y a quelqu'un de très grièvement blessé par balles.

Il raccrocha. C'est tout ce qu'il pouvait faire pour le Soviétique blessé.

Trente secondes plus tard, ils descendaient l'escalier avec précautions. Malko inspecta la rue. Vide. Très vite il repéra la voiture des tueurs. Une Tatra noire. Sans chauffeur. C'était une opération « clandestine » du Département 5. Qui pouvait avoir donné l'adresse ? Probablement Natalia. Il risquait de ne jamais le savoir.

— Où allons-nous ? demanda Amalia.

Malko secoua la tête.

— Je ne sais pas encore. Éloignons-nous d'ici d'abord.

La situation était loin d'être brillante. Dans quelques heures, tout Lisbonne serait sur pied de guerre. Le K.G.B. ne pouvait laisser impuni le meurtre de trois de ses hommes. La police portugaise les aiderait. Malko se demanda si la solution la plus simple ne consistait pas à se réfugier à l'ambassade américaine. Mais il

risquait d'y rester quelques mois et rien ne disait que les Américains acceptent Amalia.

Il déboucha sur le quai João Evangelista. Un camion militaire était arrêté au milieu, et les soldats contrôlaient une voiture. Il freina brusquement, repartit en marche arrière.

CHAPITRE XVII

— Qui est là ?

La voix de femme était étouffée par le panneau de bois, inquiète. Malko approcha sa bouche de la serrure.

— Linda ? Je suis la personne que vous avez vue avec Carlos aujourd'hui. Au dispensaire.

Il avait trouvé la porte de l'immeuble de la L.U.A.R. ouverte en dépit de l'heure tardive. Depuis cinq minutes, Malko frappait à la porte du premier.

Seul le silence lui répondit. Amalia attendait, la respiration suspendue. Ils avaient tourné dans Lisbonne près d'une heure, cherchant désespérément un endroit où se cacher, après avoir échappé de justesse à un barrage du COPCON. Bien sûr, ils pouvaient aller se réfugier dans la résidence de l'ambassadeur des États-Unis, mais, outre les complications diplomatiques que cela ne manquerait pas de provoquer, Malko devrait abandonner sa mission. Une fois chez le diplomate, il ne pourrait plus en ressortir. Malko avait pensé à la L.U.A.R. qui avait l'habitude de la clandestinité et possédait sûrement des « planques » dans Lisbonne. Le tout était d'y être accepté.

— Que voulez-vous ? demanda enfin la voix de femme.

— J'ai besoin de voir Carlos tout de suite.

Nouveau silence, puis des verrous tournèrent et un tube noir apparut dans l'entrebâillement : le canon d'un Shot-gun qui prenait tout le palier sous son feu. Malko et Amalia demeurèrent strictement immobiles. La porte s'ouvrit enfin complètement. Linda, la secrétaire de Carlos Magalina, était vêtue d'un T-shirt noir et d'un short en blue-jean qui pendait de tous les côtés. Elle toisa Malko et Amalia sans lâcher son arme.

— Carlos n'est pas ici.

— Où est-il ?

La jeune métisse secoua la tête.

— Je n'ai pas le droit de vous le dire.

— Écoutez, dit Malko, il s'agit d'une chose très grave. Sinon je ne viendrais pas vous déranger à trois heures du matin. Menez-moi à Carlos tout de suite.

Linda hésitait, ébranlée. Enfin, elle baissa le canon du Shot-gun.

— Esta bom, je vais vous accompagner.

Elle posa le Shot-gun, ferma la porte à clef et passa devant eux.

— Nous allons à pied, dit la métisse, ce n'est pas loin.

Ils la suivirent à travers un dédale d'escaliers et de rues en pente, dans un quartier qui ressemblait vaguement à Montmartre. Ils s'arrêtèrent en face d'une petite maison accotée à un garage. Linda frappa plusieurs coups selon un rythme particulier. Puis recommença un, puis trois, puis deux, puis un.

Malko commençait à être nerveux. Le moindre bruit de voiture le faisait sursauter. Il voyait encore les corps étendus par terre, le Russe qui râlait. Enfin la porte s'entrouvrit sur une tête ébouriffée : la jolie standardiste brune de la veille, enveloppée dans une chemise d'homme. Linda la toisa sans aucune chaleur. La cause partagée n'empêchait pas la jalousie...

— Carlos est là ?

— Pourquoi ?

— C'est important, ils veulent le voir.

— À cette heure-ci !

L'autre ne se décidait pas à ouvrir la porte, retenue par une chaîne. Linda éleva la voix.

— Dépêche-toi, idiot ! Tu vas nous faire remarquer.

— Je vais voir, dit la fille.

La standardiste disparut après avoir refermé la porte. Linda eut un ricanement méprisant.

— Elle s'imagine que Carlos est amoureux d'elle parce qu'elle couche avec lui quand je suis de permanence. Elle a un cul comme une église et il m'a dit qu'elle baisait comme un veau.

La porte se rouvrit sur le veau, qui avait passé une robe.

— Entrez.

L'intérieur de la maison sentait les pieds, la sueur, la crasse et le vin. Il y avait des matelas par terre et des armes accrochées un peu partout. Cela ressemblait au Q.G. de Pancho Villa. Plusieurs

militants dormaient tout habillés et ne se réveillèrent même pas. Le « veau » les mena jusqu'à une chambre au fond et s'effaça pour les laisser entrer..

Le luxe de cette pièce-là, contrastait avec le reste de la maison. Un énorme lit à baldaquin l'occupait presque entièrement, encadré de deux énormes torchères. Le sol était recouvert de peaux de vaches. Une immense glace recouvrait tout un panneau, face au lit.

Carlos Magalina, vêtu d'un pyjama pourpre, assis dans le lit, toisa majestueusement Amalia et Malko.

— J'espère que vous ne m'avez pas réveillé pour rien, dit-il. Je me suis couché à deux heures et j'ai toujours du mal à m'endormir...

— Vous pouvez être rassuré sur ce point, fit sombrement Malko.

S'asseyant au pied du lit, car il n'y avait aucun siège en vue il raconta au Portugais l'attaque des tueurs du K.G.B... Et ce qu'il en était résulté.

Carlos Magalina secoua tristement la tête.

— Nous sommes un peuple de dénonciateurs. Vous êtes certain de ne pas avoir été suivis en venant ici ?

— Certain, affirma Malko.

Carlos Magalina bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Vous allez rester ici. C'est un endroit sûr. Il y a une seconde sortie par-derrière à travers une cave. Mais je ne pourrai pas vous garder longtemps. Si ce que vous m'avez dit est vrai, il va y avoir des réactions violentes de la Cinquième Division et des Soviétiques. Vous allez dormir. Linda va vous montrer où.

*

* *

La photo occupait cinq colonnes à la « Une » du Diario de Noticias. Les trois corps étendus dans la position où les avait laissés Malko. En dessous, il y avait deux mauvaises photos de Natalia et Amalia.

Il apprit en lisant l'article que le Russe blessé était mort en arrivant à l'hôpital... L'histoire continuait en page deux. Il n'était pas question du K.G.B. mais de paisibles Russes et Tchèques de la mission commerciale ayant été attirés dans un guet-apens par des tueurs fascistes, en liaison avec les anciens membres de la PIDE. L'article amalgamait l'évasion de Monsanto du père d'Amalia, Miguel Ribeiro et, bien entendu, les forces de la réaction. Il n'y avait qu'une vague allusion à Malko mentionnant qu'Amalia avait eu une aventure avec un membre des services d'espionnage

impérialistes. La jeune fille était activement recherchée.

Il y avait également le texte du télégramme de condoléances envoyé par le général Vasco de Gamas à l'ambassadeur soviétique et à l'ambassadeur tchécoslovaque. Plus un éditorial non signé appelant les forces démocratiques à extirper définitivement le cancer du fascisme. En créant des commissions mixtes « armée-peuple » à tous les échelons. Malko pensa à la réaction de Steve Thomas.

Par prudence, il ne lui avait pas téléphoné. Certain que sa ligne était surveillée. Il fallait absolument le prévenir.

Une autre manchette attira son regard. Accompagnée d'une photo représentant Alvaro Cunhal, chef du Parti communiste, Mario Suarez, le Premier ministre Vasco Goncalves, Otelo de Carvalho, le patron du COPCON et le général Vedras, plus quelques autres personnalités.

À DELEGAÇÃO PORTUGUESA PARTA PARA MOZAMBIQUE [39]

L'article expliquait qu'un groupe de personnalités allaient décoller le lendemain soir pour Lourenço-Marques afin d'assister à la proclamation d'indépendance du Mozambique. Pratiquement tous les leaders du M.F.A. se trouvaient sur la photo... Malko reposa le journal, envahi brusquement d'une certitude aveuglante. C'était le plan dont Guadalupe Sanchez avait entendu parler. Une bombe dans le Boeing « 707 » en route pour le Mozambique, et il n'y avait plus de problème pour les comploteurs du K.G.B. Un seul élément le troublait : la présence d'Alvaro Cunhal, chef du Parti communiste à bord. Il n'avait quand même pas envie de se suicider. Et s'il refusait de partir à la dernière minute sous un prétexte quelconque, ses compagnons de voyage se méfieraient. Immédiatement, il pensa au général Vedras. C'est lui qu'il fallait avertir...

Vu sa situation, cela n'allait pas être facile...

Il but le mauvais café qu'on lui avait servi. Carlos Magalina dormait encore. Deux militants étaient sortis et avaient rapporté les journaux. Il était hors de question de laisser sortir Amalia. Lui seul pouvait prendre le risque. Avant de faire quoi que ce soit il fallait reprendre contact avec Steve Thomas. La maison où il se trouvait n'avait pas le téléphone. Il aborda un des militants.

— Est-ce qu'il y a dans le quartier un endroit d'où on puisse téléphoner en sécurité ?

Le Portugais réfléchit.

— À l'Aviz dit-il, ils ont une cabine qui ferme.

— Très bien, dit Malko, je vais vous faire gagner mille *escudos*. Si vous acceptez d'aller porter un message.

*

* *

La cabine du restaurant d'Aviz était molletonnée et confortable. À cette heure matinale, le restaurant était désert. Malko déplia le papier que lui avait remis son « coursier » et composa le numéro inscrit dessus, celui de la cabine publique qui se trouvait avenida Duque de Loulé, à deux blocs de l'ambassade américaine où Steve Thomas devait attendre. À la seconde sonnerie on décrocha.

— Steve ?

— Oui, où êtes-vous ? Que s'est-il passé ?

La voix de l'Américain était pour le moins tendue.

— Je suis en sûreté, dit Malko. Pour le reste, vous en savez autant que moi. Ils sont venus pour me liquider. Natalia a été tuée dans la bagarre. C'est tout.

— Ce n'est pas tout, fit l'Américain. Je suis convoqué à la Cinquième Division à onze heures. Il y a un papier en préparation dans l'*Expresso* qui raconte l'histoire de Natalia en disant que nous l'avons kidnappée. Je suis nommément cité. Il est possible que la Company me fasse quitter le pays très rapidement. Il faudrait que vous en fassiez autant. Si c'est possible... Je dois voir l'ambassadeur à votre sujet, dans dix minutes, pour lui demander de vous accorder l'asile politique. Vous resterez là jusqu'à ce que les choses se calment. Si les Portugais vous piquent, ils vous liquideront. Le K.G.B. doit être fou de rage. C'est la première fois que trois de leurs agents se font liquider d'un coup. Sans parler de Natalia Grifanov...

— C'était eux ou moi, plaida Malko. Et j'ai quelque chose à vous apprendre, ce n'est pas le moment de se mettre à l'abri. J'ai de fortes raisons de croire que les communistes vont essayer de prendre le pouvoir à Lisbonne ce soir.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Steve Thomas avait crié si fort que Malko écarta l'écouteur de son oreille. Il expliqua rapidement à l'Américain sa théorie du voyage en Mozambique. Steve Thomas l'interrompt d'une voix plus calme.

— Je peux résoudre un de vos points d'interrogation. Il y a des rapports concordants indiquant qu'Alvaro Cunhal n'est plus en odeur de sainteté auprès des Soviétiques. On lui reproche d'avoir

perdu les élections et de faire du « stalinisme » trop virulent. Le K.G.B. pousserait secrètement à la tête du P.C.P. quelqu'un qu'ils considèrent plus souple et plus « neuf ». Ils n'ont jamais aimé les vieux leaders populaires..

— Cela expliquerait la présence du leader communiste dans cet avion. Il faut prévenir le général Vedras de ce qui se trame.

— Je ne m'en charge pas, fit Steve Thomas. Il n'acceptera même pas de m'approcher à un mile après ce qui s'est passé cette nuit... Et il s'agit seulement d'une hypothèse qui n'est étayée par aucun fait.

— On ne peut pas rester sans rien faire, dit Malko. Je veux me déplacer le moins possible. Pouvez-vous prévenir personnellement Julio de Carvalho que je l'attendrai aujourd'hui à trois heures au parc Édouard VII. Dans la grande allée près du Palacio dos Desportos. Je vous rappellerai au même numéro. Prenez la vacation toutes les heures, pendant cinq minutes.

Le « commando » petit, râblé, moustachu et bronzé, sa tenue de toile aux manches retroussées, cracha par terre et dit :

— Putains de nègres. On est bien cons de leur laisser l'Angola. Moi, ça m'a fait mal au cœur de partir.

Malko hocha la tête sans se compromettre, respirant avidement l'air embaumé par les jacarandas violets ombrageant le parc Édouard VII. Le fracas de la circulation parvenait à peine jusqu'au grand parc dominant l'avenida da Libertade. Plus bas dans la brume de chaleur on distinguait les vieilles maisons du quartier du Rossio. Malko était venu en taxi, avec des lunettes noires et s'était fait déposer en face du Ritz par précaution. Mais l'approche de la grande manifestation socialiste mobilisait les énergies de la Cinquième Division, faisant passer la mort des quatre Soviétiques au second plan.

Bizarrement, il n'y avait que des hommes dans les grandes allées du parc. Seuls ou par paires. La plupart des militaires, dont les tendances homosexuelles crevaient les yeux, cherchant l'âme sœur. Comme le « commando » qui avait abordé Malko sous prétexte de lui donner du feu et s'accrochait depuis tendrement à lui.

Malko avait d'abord cherché à s'en débarrasser puis s'était dit que le commando en rupture de tendresse lui offrait une excellente couverture... Ils continuaient à se promener comme deux amoureux, le « commando » s'enhardissant à raconter à Malko ses expériences avec les petits Noirs angolais pendant les heures de garde... Soudain, Malko aperçut la grosse Rolls-Royce bordeaux

avançant lentement dans leur direction. Le « commando » eut un ricanement méprisant et intéressé.

— Tiens, voilà tonton Julio.

La Rolls s'arrêta près d'eux. Une portière s'ouvrit, et Malko aperçut Julio de Carvalho, une canne à pommeau d'argent posée à côté de lui... Il enveloppa les deux hommes d'un sourire indulgent, puis fit signe à Malko.

— Venez vite.

Malko monta dans la Phantom V sous les yeux ébahis du petit commando.

La grosse voiture démarra aussitôt vers le haut du parc. Dès lors le Portugais ne dissimula plus son inquiétude.

— Mon Dieu, je pensais qu'ils vous avaient arrêté ! Notre ami Steve Thomas m'a dit que vous étiez mêlé au drame de la nuit dernière.

— C'est vrai, dit Malko, à mon corps défendant.

— Vous avez bien fait de me contacter, dit le Portugais.

— J'ai besoin de voir avant demain le général Vedras. C'est une question de vie ou de mort.

Don Julio parut s'enfoncer un peu plus dans la confortable banquette.

— Vedras n'acceptera jamais de vous rencontrer.

— Il faut le convaincre, dit Malko. Pour son propre bien.

La Rolls-Royce roulait doucement sur l'avenida Callouste Gulbienkan vers le parc de Monsanto. Probablement l'itinéraire établi par le vieux pédéraste pour ses conquêtes. Celui-ci semblait vraiment mal à l'aise.

— Vous me demandez quelque chose d'impossible. Après cette nuit.

— Dites-moi au moins où je peux le joindre, insista Malko. Je me débrouillerai.

Julio de Carvalho hésita puis soupira.

— Bien, je vais essayer de savoir où il se trouve.

Il frappa du pommeau de sa canne la vitre les séparant du chauffeur. Julio de Carvalho ordonna à ce dernier :

— Dès que tu vois une cabine téléphonique, tu t'arrêtes. Trois cents mètres plus loin, ils stoppèrent près d'une cabine rouge. Le

Portugais descendit, resta près de dix minutes au téléphone et rejoignit Malko.

— Le général Vedras se trouve en ce moment à une réception de mariage au restaurant Tagide. De là, il ira directement à l'aéroport prendre l'avion spécial pour le Mozambique.

La Rolls repartit.

— Allons au Tagide, dit Malko.

Julio de Carvalho eut un hochement de tête sceptique.

— Si je demande au général Vedras de vous rencontrer, il refusera sûrement.

— Prenons-le par surprise, dit Malko. Le tout est que je puisse lui parler. Si je n'arrive pas à le convaincre, tant pis.

Le Portugais hésita un long moment, puis, de nouveau, il frappa à la vitre.

— Diego, nous allons au Tagide, annonça-t-il.

*

* *

Tandis qu'ils redescendaient vers le centre, Julio de Carvalho soupira.

— Les gens du COPCON sont venus chez moi ce matin... Ils disent que j'occupe un palais pour moi tout seul et que ce n'est pas normal. Il va falloir que j'héberge des réfugiés d'Angola. Ils arrivent ce soir. (Il secoua la tête.) Des gens sans éducation ; ils vont tout casser, tout salir. J'ai passé la matinée à déménager mes objets les plus précieux.

Il en avait les larmes aux yeux.

Le silence retomba. Il leur fallut encore dix minutes pour arriver au Tagide. Plusieurs voitures stationnaient devant. Malko aperçut la Mercedes à rideaux du général Vedras. Son chauffeur fumait une cigarette à son volant. La Rolls de Julio de Carvalho stoppa en double file et le chauffeur entra dans le restaurant... Le cœur de Malko battait la chamade. Une minute plus tard, le chauffeur ressortit, précédant la barbe carrée du général Vedras. Ce dernier se dirigea vers la Phantom V, ouvrit la portière et se pencha à l'intérieur en souriant. Son sourire s'effaça instantanément en reconnaissant Malko.

Avec un regard de reproche pour Julio de Carvalho, il reculait déjà quand Malko le rappela.

— Général, je dois vous parler, c'est une question de vie ou de mort. Pardonnez-moi ce subterfuge.

Le visage fermé, le général se redressa.

— Je n'ai rien à vous dire, dit-il avec froideur. L'affaire à laquelle vous êtes mêlé est trop grave. Vous êtes inexcusable.

— Vous ne savez pas tout, coupa Malko. Maintenant, je vous demande de monter dans cette voiture et de m'écouter.

Julio de Carvalho étouffa une exclamation en voyant le pistolet braqué sur le général Vedras. Ce dernier hésita d'interminables secondes, puis, sans que son visage change d'expression, avança et se laissa tomber sur la banquette de la Rolls, séparé de Malko par le vieil homosexuel.

— Je vous écoute, fit-il, mais ce procédé est inqualifiable. Cela confirme ce qu'on m'a dit de vous.

Malko se dit que ce n'était pas le moment de discuter.

— Il y a une bombe dans le « 707 » spécial que vous allez prendre dans deux heures, annonça-t-il. Je vous fais une proposition. Je viens avec vous dans votre voiture à l'aéroport. Si nous ne trouvons rien, vous pourrez me livrer au COPCON.

Le général Vedras caressa sa barbe pensivement. Visiblement troublé par l'assurance de Malko. Il tendit soudain la main vers lui.

— D'accord. À la condition que vous me donniez ce pistolet d'abord.

Malko n'hésita pas. Il fallait jouer le jeu. Après avoir poussé le cran de sûreté, il tendit l'arme au général portugais qui l'enfouit dans son blouson.

— Venez avec moi, dit ce dernier.

Passant par l'autre portière Malko le suivit jusqu'à la Mercedes. Le général prévint son chauffeur, et Malko s'installa dans sa voiture, tandis que le Portugais remontait au restaurant. Pour la première fois depuis la veille, il se sentait tranquille. Personne ne viendrait le chercher dans la voiture d'un général du Conseil de la Révolution.

La suite risquait d'être plus délicate. Il fit des vœux pour que l'information de Guadalupe Sanchez soit exacte. Se creusant la cervelle pour deviner comment les Soviétiques du K.G.B. avaient procédé...

Une animation incroyable régnait à l'aéroport de Lisbonne. Deux avions pleins de réfugiés angolais venaient de se poser et des dizaines de gens étaient venus les accueillir. De plus, des mesures de sécurité bloquaient certaines issues à cause du départ des « huiles » pour le Mozambique. Les patrouilles du COPCON se croisaient partout, essayant de mettre un peu d'ordre...

La voiture du général Vedras attendait à l'écart des bâtiments de l'aéroport rideaux tirés, à une cinquantaine de mètres du Boeing « 707 » prêt à décoller pour le Mozambique.

Il restait une demi-heure avant le décollage. La plupart des passagers étaient déjà à bord, y compris les principaux leaders des partis politiques et du M.F.A. ainsi qu'Alvaro Cunhal. Tous avaient joyeusement agité le bras avant de disparaître dans le jet... Le Premier ministre était arrivé en voiture jusqu'à la passerelle.

À côté de Malko, le général Vedras mâchonnait son long fume-cigarette sans dire un mot. Malko était entièrement à sa merci. Le général n'avait qu'à faire un geste pour le faire arrêter par le COPCON. Le lieutenant qu'il avait expédié vers le « 707 » une demi-heure plus tôt traversa l'espace découvert en courant, salua et annonça :

— Nous avons fouillé tous les bagages. En ouvrant même les trousseaux de toilettes, sans rien trouver, les soutes viennent d'être fermées. Nous avons placé des sentinelles autour...

Le général Vedras se tourna vers Malko avec un regard interrogateur. Celui-ci eut soudain une intuition fulgurante.

— Vos bagages, général, où sont-ils ?

— Dans le coffre de cette voiture.

— Voulez-vous les examiner ?

Le général Vedras réprima un léger mouvement d'agacement et donna un ordre au lieutenant. Celui-ci ouvrit le coffre de la Mercedes, étalant par terre l'unique valise de toile du général Vedras. Il réapparut quelques minutes plus tard et annonça :

— Il n'y a rien, général.

Malko sentit passer le vent de la défaite. Le général Vedras regarda sa montre.

— L'avion, demanda Malko, avez-vous fouillé tout en dehors des soutes ?

— La cabine et le cockpit, affirma le lieutenant, juste avant que les passagers arrivent. Fuis nous avons ensuite interrogé les passagers

pour savoir si personne ne leur avait confié de colis dont ils ne connaissent le contenu. Aucun n'a donné de réponse positive...

— Les logements des trains, dit Malko, et la fosse avant. Les plaques de vérification des réservoirs aussi, je suis certain qu'il y a une bombe dans cet avion.

Impressionné par son assurance, le lieutenant repartit en courant vers le « 707 » éclairé par les projecteurs. Malko se tourna vers le général Vedras.

— Êtes-vous sûr de cet officier ?

Un sourire fendit la barbe du général Vedras.

— C'est mon fils.

Le silence retomba. Malko sentait une sueur glacée couler le long de sa colonne vertébrale. Sa mission allait se terminer là par un échec ridicule. D'où il était, il pouvait voir les mécaniciens examiner le logement des trains avec des lampes électriques. D'autres dévissaient des plaques d'accès aux réservoirs de kérosène. Un officier accourut vers la voiture. Salua et se pencha vers le voisin de Malko.

— Général, dit-il, nous n'attendons plus que vous pour donner le signal du départ...

Le général Vedras regarda sa montre.

— Cinq minutes encore, dit-il. Vous pouvez mettre ma valise dans la cabine, puisque les soutes sont fermées...

Malko suivait des yeux un civil qui marchait vers le « 707 » portant un paquet escorté de deux soldats. Le civil escalada la passerelle et tendit à un des stewards son paquet.

Celui-ci prit le paquet et disparut à l'intérieur du « 707 ».

Absorbé par son observation, Malko vit à peine le fils du général Vedras revenir en courant et annoncer :

— Nous avons tout fouillé. Il n'y a rien.

Un certain agacement perçait sous la voix respectueuse. Malko se pencha à l'extérieur de la voiture :

— Que vient-on d'apporter ?

— Un cadeau de la part de l'ambassadeur soviétique pour le Premier Président du Mozambique, dit le lieutenant.

— C'est ça ! s'exclama Malko. Je suis sûr que c'est cela...

Le général Vedras secoua la tête.

— C'est extrêmement délicat. Il s'agit du cadeau officiel d'un ambassadeur étranger.

Malko eut une inspiration. Si le K.G.B. avait manipulé l'opération, l'ambassadeur soviétique avait sûrement pris la précaution de se couvrir.

— Je vous demande une chose, insista-t-il. Faites téléphoner à l'ambassadeur d'U.R.S.S. pour lui demander s'il a envoyé un cadeau...

Le général Vedras hocha la tête.

— C'est la dernière faveur que je vous accorde.

Le lieutenant était déjà parti en courant. Les deux hommes attendaient en silence, le général tirant sur sa cigarette. L'intérieur de la Mercedes était complètement enfumé. Dix minutes plus tard, lorsque Malko vit le lieutenant revenir en courant, il se mit à prier silencieusement. C'était vraiment sa dernière chance. Le général Vedras baissa la glace. Le lieutenant semblait bouleversé.

— L'ambassadeur n'a rien envoyé, dit-il essoufflé.

Malko faillit pousser un hurlement de joie.

Le général Vedras éteignit posément sa cigarette, avant de dire au chauffeur de se mettre en route vers le Boeing. Son fils monta devant.

— Allez chercher ce paquet, ordonna le général. Je prends la responsabilité de le faire ouvrir.

Le lieutenant monta quatre à quatre la passerelle. Il se passa plusieurs minutes avant qu'il ne ressorte tenant le fameux paquet avec précaution. Le général Vedras ouvrit la portière et s'avança à sa rencontre.

Il fit signe à un des soldats qui gardaient le « 707 ». Il avait posé le paquet par terre. Une jeep pleine de soldats partit à toute vitesse vers les bâtiments de l'aéroport, revint quelques minutes plus tard. Un officier en descendit, armé d'un détecteur d'objets métalliques qu'il passa au-dessus du mystérieux paquet.

Le cœur battant, Malko attendait toujours dans la Mercedes.

Il vit le spécialiste examiner attentivement le paquet, le retourner avec précaution. Puis on chargea le paquet dans la jeep qui s'éloigna à l'autre bout de l'aéroport. Le général Vedras attendait toujours près de l'avion. Dix minutes s'écoulèrent, interminables. Enfin la jeep revint.

Le spécialiste du déminage en sauta, tenant un objet noir à la main

qu'il montra au général Vedras. Plusieurs soldats se rapprochèrent. Malko était trop loin pour entendre ce qui se disait, mais à l'expression des visages, il sut qu'il avait vu juste...

Le général Vedras revint vers la Mercedes, tandis que la jeep s'éloignait. Malko lut la lassitude sur les traits de l'officier. Il se laissa tomber sur la banquette à côté de Malko.

— Vous aviez raison. C'était une bombe, dit-il d'une voix sans timbre. Un engin très sophistiqué. Avec un détonateur à dépression se déclenchant automatiquement à vingt-cinq mille pieds. Et quatre livres d'explosif. Quelque part au-dessus de la Méditerranée nous aurions explosé.

Malko était partagé entre l'émotion et la joie. Un engin similaire avait déjà fait exploser en vol un Coranado de la Swissair, trois ans plus tôt. Attentat attribué aux Palestiniens.

— Ce ne peut être que le K.G.B., dit-il. Lorsque vous avez fait téléphoner à l'ambassadeur d'U.R.S.S., ils se sont méfiés et ont tenu à le « démarquer » de l'opération. Tous les standardistes de l'ambassadeur soviétique appartiennent au K.G.B. (Il soupira.) C'est dommage que nous n'ayons pas demandé à Alvaro Cunhal de descendre de cet avion pour lui montrer ce qui l'attendait...

Le général Vedras secoua la tête.

— Il ne nous aurait pas crus.

Du haut de la passerelle du « 707 » un steward adressait des signes désespérés à la Mercedes.

— Je dois m'en aller, dit le général Vedras. Je vous remercie. À mon retour, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. En attendant, bonne chance. Mon chauffeur va vous conduire où vous le désirerez. Tenez.

Il lui tendit son pistolet. Malko le prit et serra longuement la main du général.

— Bon voyage, général, dit-il sans ironie aucune.

*

* *

Malko demanda au chauffeur du général Vedras de l'arrêter à cent mètres du refuge de la L.U.A.R., rua Cidade de Cardiff. La nuit commençait à tomber. Le « 707 » spécial devait être en train de voler vers Lourenzo-Marques. Le K.G.B. ne saurait que plusieurs heures plus tard que l'attentat avait échoué. Donc ils allaient exécuter leur plan. À moins qu'on ne les en empêche.

Il frappa selon le code convenu.

Un militant entrouvrit la porte. Dès qu'il fut à l'intérieur, Amalia se précipita vers lui.

— Mon Dieu, cela fait si longtemps que tu es parti !

— Tout va bien, assura Malko. Où est Carlos ?

— Dans sa chambre.

Malko se dirigea vers la pièce du fond. Carlos Magalina, installé dans un profond fauteuil était en train de se faire manucurer les ongles par une militante aux cheveux crépus et à la grosse poitrine.

Une autre repassait avec amour un costume de velours. Un pistolet « Colt 11.43 » dans un holster pendait au dossier d'une chaise. L'anarchiste accueillit Malko d'un sourire chaleureux.

— Nous sommes prêts, annonça-t-il. Nous n'attendions plus que vous..

— J'étais occupé, expliqua Malko.

Il expliqua au militant de la L.U.A.R. ce qui s'était passé à l'aéroport. Carlos Magalina eut un sourire ironique.

— Cunhal qui a passé quatorze ans en prison et a épousé une Soviétique ! C'est trop drôle... Bien, nous allons opérer pendant la manifestation socialiste à partir de huit heures. Les troupes du COPCON seront occupées à la canaliser.

— Combien d'hommes avez-vous ? demanda Malko.

— Une vingtaine, et cinq camions. Nous ferons des navettes.

Cela ne s'annonçait pas comme une opération discrète...

— À minuit tout doit être terminé, conclut Carlos Magalina. À propos, j'ai une information qui peut vous intéresser. Depuis quatre heures de l'après-midi vous êtes recherché par la Seconde Division, pour le meurtre des quatre Soviétiques. Votre identité a été communiquée à toutes les patrouilles du COPCON. S'ils vous prennent, ils ont l'ordre de vous emmener au Q.G. du COPCON, à Alto do Duqué, ou au fort d'Ajuda à Belem, à la Seconde Division. Pas pour vous offrir le thé.

CHAPITRE XVIII

Un tramway couvert de drapeaux rouges tendus par ses passagers à travers les vitres ouvertes descendait lentement l'avenida Almirante Reis. Salué du poing levé par de nombreux passants. Les drapeaux appartenaient à des militants socialistes qui rejoignaient le « Rossio » d'où partait l'immense cortège de la manifestation socialiste. Trente ou quarante mille personnes qui allaient marcher pendant quatre heures au moins jusqu'au Palacio Belem, en passant par la Chambre des Députés. En hurlant « *abaixo a Ditatura militar* [40] »

Ibrahim Salvador attendit que le tramway soit passé et coupa l'avenue. À côté de lui, Krisantem était sur le qui-vive, son « Astra » sur les genoux. Steve Thomas avait tenu à ce que le Brésilien participe à l'opération « armes ». Il n'avait qu'une confiance limitée dans la L.U.A. R... Lui se tenait coi. Il avait seulement consenti à ce que Chris Jones et Milton Brabeck escortent Amalia jusqu'à la demeure du chef des barbouzes brésiliennes, à Lapa, et surveillent ensuite l'opération de loin, sans intervenir. Lui-même, à son bureau, allait rester en liaison constante avec eux.

La soirée risquait d'être longue. Comme par un fait exprès, c'était la Saint-Jean, la nuit la plus longue de l'année. Le télex fonctionnait sans arrêt entre Lisbonne et Langley. La C.I.A. était déjà au courant de l'attentat manqué contre les dirigeants portugais. Et de la possibilité d'une insurrection menée par le Parti communiste à Lisbonne. Les consignes étaient extrêmement simples. Que l'antenne de Lisbonne fasse tout ce qui était en son pouvoir sans engager directement des Américains.

Malko, à l'arrière de la Taunus, consulta sa montre. Il avait rendez-vous une demi-heure plus tard, dans un petit restaurant *Quese y Vino* avec Carlos Magalina. Pour aller chercher les armes. Ils commencèrent à grimper le long des petites rues étroites d'Alfama, au milieu d'une effroyable odeur de sardines grillées. Comme si Lisbonne n'était qu'un gigantesque grill. *Quese y Vino* était niché sur une placette sous les hauts murs du Castelo São Jorge. Il y

avait des tables dehors et un feu brûlait à même la chaussée où des gosses faisaient directement griller leurs sardines. Malko dut traverser un nuage nauséabond pour parvenir au restaurant. Un endroit sûr, sans indicateurs, fréquenté par les « fascistes ». Si Carlos Magalina l'avait choisi, ce n'était pas sans raison.

Guadalupe Sanchez l'attendait sur le pas de la porte.

— Carlos n'est pas encore là, dit-elle à voix basse.

Elle plissa ses narines découpées.

— Cela ne sent pas bon, hein ? Mais pour la Saint-Jean, c'est la coutume. Il y a des centaines de feux à Lisbonne...

Malko alla s'installer dans un des petits boxes de la salle du bas, laissant Krisantem et Ibrahim au bar. Bien entendu, il y avait une seconde entrée.

Dix minutes plus tard, Carlos Magalina fit son entrée. Élégant comme un dandy de la Belle Époque. Shantung et chemise de soie. Il serra la main de Malko :

— Nous sommes prêts.

— Combien avez-vous d'hommes ? demanda Malko à Carlos Magalina.

Le militant de la L.U.A.R. eut un sourire ambigu.

— Assez. Nous avons été habitués à nous battre avant tout le monde. Faites-nous confiance...

Deux nouveaux personnages pénétrèrent dans le bar. Julio de Carvalho, escorté du colonel chanteur de *fado*. Ce dernier en apercevant Malko vint vers lui et s'assit dans le box.

— Que faites-vous ici ce soir ? demanda Malko avec surprise.

Le colonel Trina lui adressa un sourire un peu contraint.

— C'est le point de rencontre de nombreux amis de Julio quand le *Gremio* est fermé. Mais je dois vous avertir de quelque chose. Je suis passé à la Cinquième Division, tout à l'heure, tout le monde est en effervescence. Il paraît qu'ils vont décider l'arrestation d'un certain nombre d'officiers de droite et de gens liés à l'ancien régime.

— Ne vous tracassez pas, dit Malko. Beaucoup de choses peuvent se passer d'ici la fin de la nuit.

Le colonel baissa soudain la voix.

— Il paraît que... vous êtes recherché ?

— C'est exact, dit Malko, mais je n'ai pas l'intention de me laisser prendre.

Carlos Magalina s'approcha sans rien dire.

— Je dois vous quitter, dit Malko au colonel.

Au passage, il eut un aparté avec Don Julio. Pour le remercier et le rassurer. Rapidement, il lui fit part de ce qui s'était passé à l'aéroport. Le vieux pédéraste faillit en tomber de son tabouret.

— Mais, c'est horrible, dit-il. Abominable. (Il soupira.) Lisbonne est devenue abominable.

Malko le quitta, escorté d'Ibrahim et de Krisantem. Carlos Magalina conduisait une Seat espagnole noire.

Ils redescendirent vers le centre, évitant le Rossio et rejoignirent l'avenida da Libertade par la rua Barata Salgu. À sa gauche Malko aperçut l'énorme cortège hérissé de drapeaux rouges qui tournait dans la rua do Saletre, un peu plus bas.

En route vers le Rato. Des troupes du COPCON gardaient le « *Diario de Noticias* » par précaution.

Derrière eux, les « gorilles » suivaient dans la « 504 » de Malko. À partir du parc Édouard VII, les rues étaient calmes et silencieuses. Ils enfilèrent à toute vitesse l'ave-nida da *Republica*, tournèrent dans la petite rue longeant les arènes.

Trois voitures attendaient dans l'ombre ainsi que deux gros camions. Les voitures étaient bourrées de militants qui en sortirent, dès qu'ils virent Carlos Magalina.

Ce dernier se tourna vers Malko.

— Nous vous suivons.

— L'entrée du souterrain se trouve derrière les gradins, expliqua Malko. Il aboutit sous le garage de l'immeuble du P.C.

— Il n'y a personne dans les arènes à cette heure-ci, dit Carlos. Nous allons passer par la grande porte.

Ils se mirent en route par petits groupes de quatre ou cinq, laissant Chris Jones et Milton Brabeck en arrière. Les deux Américains ne devaient pas participer directement à l'opération. Il fallut trente secondes à un des militants de la L.U.A.R. pour ouvrir la grille rouge des arènes. Trois minutes plus tard, tout le monde était à l'intérieur. Les voitures étaient reparties, seuls les camions restaient. Malko retrouva facilement l'appentis et la trappe. Les militants le suivaient sans mot dire. Plutôt inquiétants avec leurs mitraillettes et leurs pistolets.

Il fut heureux de la présence d'Ibrahim et de Krisantem. C'était plus difficile de se débarrasser de trois personnes sur leurs gardes que d'une...

— C'est parfait, dit Carlos.

Au moment où Malko commençait à descendre de l'échelle de fer, une voiture passa dans l'avenida da *Republica* klaxonnant au rythme des slogans socialistes...

*

* *

— C'est fermé à clef, chuchota Malko. Il y a un verrou de l'autre côté.

Une porte de fer s'ouvrait sur la paroi droite de l'égout désaffecté. Menant au local des réservoirs de la station-service qui se trouvait au rez-de-chaussée de l'immeuble du P.C. Derrière Malko, Carlos, Ibrahim et Krisantem, les militants attendaient dans un silence absolu. L'humidité suintait des murs, l'air était chaud et humide, l'atmosphère oppressante. Ils avaient marché pendant cent cinquante mètres dans le boyau étroit qui filait sous l'avenida Sirp.

Carlos colla son oreille au panneau métallique rouillé, pendant une interminable minute. Puis il s'écarta et fit un signe à un de ses hommes. Celui-ci s'approcha un pied de biche à la main et entreprit de le coincer entre le béton et la porte. Le battant s'écarta avec un grincement épouvantable.

— Dépêche-toi ! gronda Carlos Magalina.

Il arracha le pied de biche et d'une pression puissante décolla tout le bas de la porte qui se tordit avec un bruit terrifiant qui dut s'entendre jusqu'au Tage !

Mais la porte continuait à résister. Enfin, un des militants parvint à glisser un bras à travers l'ouverture et déverrouilla la porte. Trente secondes plus tard, ils émergeaient dans une sorte de cave cimentée, presque entièrement occupée par deux énormes cuves métalliques. Le mazout et l'essence de la station-service. Une forte odeur d'essence les prit à la gorge.

— Où sont les armes ? demanda Carlos nerveusement.

— De l'autre côté de cette porte dit Malko.

Entre les deux caves, il y avait une autre porte métallique communiquant avec la cave proprement dite de l'immeuble du Parti communiste. Et pas une porte de bois, comme l'avait prétendu Miguel Ribeiro, l'ancien policier de la PIDE.

Elle était fermée aussi. Un des militants commença à farfouiller dans la serrure. Avec un jeu de fausses clefs, entouré d'Ibrahim, de Malko et de Carlos.

Au bout de cinq minutes, la serrure résistait toujours. Le « serrurier » se redressa en sueur. Tout à coup un vacarme effroyable leur ébranla les tympans. Malko, horrifié, vit le battant métallique se piquer de trous, il y eut un cri près de lui, les hommes autour de lui refluèrent en désordre, il se sentit tiré par l'épaule, se retrouva plaqué contre une des cuves, regardant Ibrahim Salvador étendu sur le ciment, un trou sanglant au milieu du front, les yeux fixes. Tué sur le coup.

Le tir s'arrêta brusquement.

Aussitôt, Carlos, les yeux fous, sans se soucier du danger, bondit en avant, appuya le canon de sa Thomson contre la serrure et lâcha une longue rafale. La serrure vola en éclats sous l'impact des balles de 45. D'un coup de pied, Carlos ouvrit la porte, lâcha une autre rafale et, suivi de Malko, se rua dans la cave du Parti communiste.

Ils aperçurent dans la pénombre plusieurs silhouettes, les lueurs de départ, de nouveau les détonations claquèrent. Un homme tomba, deux autres se ruèrent vers un escalier.

Comme surprise, c'était raté... L'odeur âcre de la cordite piquait les narines. Carlos lâcha une rafale dans l'escalier, et trois militants prirent position sur les premières marches. Carlos Magalina regarda les caisses qui s'alignaient jusqu'au plafond, tenant la moitié de la cave. Plusieurs étaient ouvertes, montrant leur contenu, des pistolets-mitrailleurs tchèques « Scorpion », des fusils d'assaut soviétiques « Kalachnikov », des lance-roquettes antichars B. 40, des grenades. De quoi équiper plusieurs commandos. Le marquage des caisses indiquait que tout venait de Tchécoslovaquie... Déjà, les militants de la L.U.A.R. empoignaient les premières caisses.

— Vite, vite, cria Carlos.

L'anarchiste n'avait pas perdu son calme.

Un feu violent d'armes automatiques éclata dans l'escalier. Les communistes s'étaient repris. Carlos s'approcha de Malko, soucieux.

— Ils sont sûrement en train d'appeler le COPCON... Nous n'aurons jamais le temps d'emporter tout... Cela va devenir très dangereux. Je ne voudrais pas faire massacrer mes camarades.

Une nouvelle rafale claqua, venant de l'escalier. Des balles

ricochèrent sur le ciment devant eux. Déjà, les premiers militants qui avaient transporté des armes et le corps d'Ibrahim Salvador, revenaient. Ils emportèrent d'autres caisses. Seuls Malko, Carlos, Krisantem et les trois hommes gardant l'escalier ne participaient pas au déménagement des armes. Une rafale plus nourrie éclata. Deux des militants de l'escalier boulèrent, blessés grièvement. Carlos et ses deux compagnons se précipitèrent, ripostant au feu des communistes. Une grenade roula à leurs pieds. Krisantem, en un éclair, l'attrapa au vol et la relança.

Il y eut une explosion sourde dans l'escalier et des cris de douleur.

Cela donnait quelques minutes de répit. Les oreilles de Malko bourdonnaient, il se sentait affreusement coupable.

L'expédition tournait au massacre. Les « transporteurs » qui revenaient emportèrent les deux blessés dont l'un était visiblement mourant, une balle dans le ventre.

— Nous n'allons pas pouvoir tenir, dit Carlos, ils connaissent sûrement le souterrain, ils vont essayer de nous coincer.

— Vous avez raison, dit Malko.

Le tir reprit de l'escalier.

Malko regardait les caisses d'armes. C'était rageant d'être venu jusque-là pour échouer si près du but... Il eut soudain une idée.

— Les cuves, dit-il, faisons-les sauter avec une grenade. Cela détruira les armes.

Le vieil immeuble rose ne résisterait sans doute pas non plus. Mais les communistes non plus ne faisaient pas de quartier.

— C'est une bonne idée, dit Carlos. Attention !

Le canon d'une arme venait d'apparaître dans l'escalier. Les balles sifflèrent autour d'eux, l'une d'elles s'enfonçant dans le capiton d'épaule de la veste de Malko qui pivota sous le choc. Impossible de rester dans la cave sans se faire massacrer. De plus, les communistes devaient être pendus au téléphone pour demander l'aide du COPCON.

Les quatre hommes refluèrent vers la pièce aux cuves d'essence, Krisantem traînant une caisse de grenades.

Malko en prit une, arracha la goupille.

— Partez, je vous rejoins, dit-il.

Krisantem prit la mitraillette du militant de la L.U.A.R. et commença à tirer en direction de l'escalier. Malko attendit que Carlos et son compagnon se soient éloignés puis il lâcha la cuillère

de la grenade et la laissa tomber dans la caisse ouverte.

Puis il se rua vers l'égout, suivi de Krisantem. Il avait huit secondes pour s'éloigner.

De toutes ses forces, il s'élança dans le boyau étroit, courant à perdre haleine, Krisantem sur ses talons.

Il avait parcouru presque la moitié du boyau quand une déflagration terrifiante, suivie immédiatement d'un souffle brûlant, le projeta à terre. Il sentit le sol trembler, des pierres se détacher de la voûte et se demanda s'il n'allait pas être enseveli vivant. La cuve d'essence venait de sauter. Il se releva, regarda autour de lui. Une poussière grise interdisant de voir à plus de vingt centimètres. Il entendit Krisantem qui jurait au milieu des gravats. Derrière eux, il y eut un nouveau grondement, différent. Le vieil égout venait de s'effondrer sous l'onde de choc. Malko reprit sa course en avant, à tâtons dans la poussière, et heurta de plein fouet quelqu'un, vingt mètres plus loin.

— On croyait que vous étiez mort, fit la voix de Carlos, venez vite.

Krisantem arrivait à son tour. D'autres militants les aidèrent, les poussèrent sur l'échelle menant à l'air libre.

Ils émergèrent dans le calme des arènes quelques minutes plus tard. Le ciel était rouge du côté de l'avenida Sirp. Ils entendirent au loin des sirènes de pompiers. Dans quelques minutes le quartier allait être en révolution...

Tous coururent vers la rue où se trouvaient les véhicules. Le cadavre d'Ibrahim Salvador avait été chargé dans le camion d'armes. Il était déjà parti. Carlos se jeta dans une des voitures, cria à Malko :

— Adios.

Les militants de la L.U.A.R. se dispersaient dans toutes les directions, à pied et en voiture. Malko se retrouva seul avec Krisantem, Chris Jones et Milton Brabeck dans la « 504 », et les ululements des sirènes de police et de pompiers qui se rapprochaient. C'était une question de minutes avant que le quartier soit en état de siège.

Toute l'avenida Sirp était éclairée par l'incendie du Parti communiste. Malko courut jusqu'à la « 504 ».

— Filez, dit-il. Allez à Lapa rassurer Amalia et restez là-bas avec elle.

— Et vous ? demanda Chris.

— Je viendrai plus tard, promit Malko.

Il monta dans la Taunus d'Ibrahim Salvador, accompagné de Krisantem. Dès qu'ils se furent éloignés de la zone dangereuse, ils ralentirent. Alors seulement, Malko s'aperçut qu'il tremblait nerveusement et que du sang dégoulinait le long de sa manche gauche... Il avait le visage noirci, sa chemise était déchirée, de l'estomac à l'épaule, son costume plein de poussière.

Ils passèrent devant un groupe de gens faisant la queue devant un arrêt de tramway, des drapeaux rouges roulés sous le bras. Les restes de la manifestation du Parti socialiste. Malko dévala l'avenida da *Republica*. Des feux de la Saint-Jean brûlaient partout dans les rues de Lisbonne, parcourues par des bandes de jeunes. L'odeur des sardines grillées était omniprésente. Il tourna à droite, passant devant l'immense siège bleu et jaune de la 5^e Division. Toutes les fenêtres étaient éclairées. C'est de là que devait se coordonner l'insurrection montée par le K.G.B. Mais les officiers gauchistes de la « dynamisation culturelle » attendraient en vain les milices du Parti communiste portugais. Les armes dont elles avaient besoin gisaient maintenant sous un monceau de décombres... Malko ne se faisait pas d'illusions ; le K.G.B. et les communistes portugais recommenceraient...

— Où allons-nous ? demanda Krisantem.

— Je vous dépose à l'Altis, dit Malko. Demain, prenez le premier avion. Rendez-vous à Liezen.

— Et votre Altesse ? demanda le Turc.

L'émotion le rendait cérémonieux...

— Moi, je ne peux pas prendre l'avion, dit Malko. Je vais utiliser d'autres moyens.

Krisantem n'insista pas. Il descendit, referma soigneusement la portière.

Malko repartit, tourna autour du Rossio et remonta dans le dédale d'Alfama. Le grondement d'un avion lui fit penser au Boeing portugais qui volait vers Lourenzo-Marques, avec sa cargaison de morts en sursis. Alvaro Cunhal qui devait mourir serait demain un des seuls survivants du Parti communiste... La petite place où se trouvait *Quese y Vino* était toujours noire de monde et l'odeur de sardine rendait l'air irrespirable. Un orchestre de musiciens aveugles jouait devant le restaurant. Il gara la Taunus et entra dans le restaurant. Un silence de plomb se fit lorsqu'il pénétra dans les lieux.

Guadaloupe Sanchez se précipita vers lui.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Nous avons entendu une explosion...

— Le Parti communiste a sauté, annonça Malko, et nous avons failli sauter avec.

Un silence terrifié accueillit ses paroles. Un « accident » pareil ne pouvait manquer de déclencher les réactions du COPCON... Malko sentait qu'il ne fallait pas trop tirer sur sa chance...

— Julio de Carvalho est encore là ? demanda-t-il.

— Il est au fond, dit Guadaloupe Sanchez. Il vous attend.

Malko descendit les trois marches menant aux boxes. Une forte odeur de fromage régnait là, à cause du plateau exposé. Le vieux milliardaire était seul dans un box, devant un porto. Il leva vers Malko un regard anxieux et lui dit :

— Asseyez-vous, mon petit. J'avais peur de ne pas vous revoir. Le COPCON vous cherche, ils ont été à votre hôtel. Ils surveillent l'ambassade, la résidence de l'ambassadeur, la maison de Steve Thomas. Il faut quitter Lisbonne tout de suite. Essayez de gagner Sesimbra. Mon bateau est dans le port, le *Serafino*, les réservoirs sont pleins. Huit heures de mer. La clef est dissimulée sous le siège, à côté des commandes.

— Et vous ? fit Malko.

— Moi !

Julio de Carvalho eut une moue désabusée.

— Je ne partirai pas. J'ai mes habitudes ici, mes amis. Je suis trop vieux pour me réadapter... Maintenant, partez vite !

Pendant une fraction de seconde, il posa sa main parcheminée sur celle de Malko.

— Bonne chance, mon petit.

Malko se leva sans un mot. Il n'aimait pas les adieux prolongés. Son regard avait dit au vieux milliardaire ce qu'il pensait, il n'avait pas besoin de mots. Il traversa le bar, sortit dans la fumée des sardines et s'arrêta net.

Quatre soldats, G3 à la main, entouraient la Taunus.

Il rentra précipitamment au *Quese y Vino*. Julio de Carvalho leva un œil surpris en le voyant revenir.

— Ils surveillent ma voiture, dit simplement Malko.

Julio de Carvalho réagit instantanément. Il se leva, après avoir achevé son porto.

— Venez, dit-il, nous allons essayer de passer avec la mienne.

Ils ressortirent du restaurant, prenant à pied dans la petite rue qui montait à gauche.

La Rolls bordeaux était garée plus haut sur une petite place sombre.

Cela fit du bien à Malko de retrouver l'odeur du vieux cuir et le confort silencieux de la grosse voiture. Le Portugais s'engagea dans le dédale des petites rues entourant le Castelo São Jorge, conduisant précautionneusement.

— Nous allons essayer de gagner le pont du 25 avril, dit-il.

Pour gagner Sesimbra il fallait passer par l'énorme pont qui enjambait le Tage. Ou faire un énorme détour. Soudain, Malko pensa à Amalia. La jeune femme devait l'attendre. Il lui avait promis de la faire sortir du Portugal, pour prix de son aide. Lui parti, personne ne songerait à tenir sa promesse. En plus, elle était recherchée par le COPCON.

— Nous devons faire un détour, par Lapa, dit-il. Je dois emmener quelqu'un.

Julio de Carvalho faillit emboutir un mur.

— C'est une imprudence, dit-il, une terrible imprudence.

— Non, dit Malko c'est une promesse.

Il lui expliqua ce qu'Amalia avait fait pour lui. Le vieil homme secoua la tête.

— Vous êtes fou. Aucune femme ne vaut qu'on risque sa vie pour elle...

— C'est pour moi que je la risque, répliqua Malko.

— Ils vont bloquer les entrées de la ville. Chaque minute compte.

Il y avait une angoisse sincère dans sa voix. Malko ne se laissa pas fléchir.

— Don Julio, dit-il, si vous n'êtes pas d'accord, laissez-moi à un taxi.

En bougonnant, le vieux milliardaire prit la direction de Lapa. Dix minutes plus tard, ils s'arrêtaient dans la petite rue embaumée par l'odeur des volubilis, devant la maison du Brésilien.

— Attendez-moi, dit Malko.

Il courut à la grille, sonna plusieurs fois. On devait le guetter car la porte de la maison s'ouvrit immédiatement sur la haute silhouette de Chris Jones.

— Dites à Amalia de venir, cria Malko. Vite !

Chris n'eut pas le temps de répondre. La jeune Portugaise venait de surgir derrière lui et courait déjà vers Malko. Il reçut le choc de son corps tiède avec attendrissement.

— Nous partons, dit-il. Viens.

Chris Jones les avait rejoints. À voix basse, Malko lui dit de prévenir Steve Thomas de ce qu'il allait tenter. L'heure n'était pas aux adieux prolongés. Il partit vers la Rolls-Royce arrêtée dix mètres plus loin.

Un bruit de portières qu'on ouvrait le fit se retourner brutalement. À la lueur d'un lampadaire, il eut le temps de voir deux silhouettes sortir d'une voiture en stationnement. Il reconnut le profil de poire blette de *Niekoulturny* et la moustache de Feitor. Puis, il ne vit plus que les flammes rouges des coups de feu. Amalia poussa un cri. Il brandit son pistolet, tira en direction de ses adversaires.

Devant lui, Chris Jones plongeait sur le trottoir, les détonations de son « 357 Magnum » éclatèrent, rapprochées comme une arme automatique. Les deux silhouettes tombèrent.

L'Américain se retourna vers Malko, hurla.

— Go, go !

Amalia titubait, une mousse sanglante aux lèvres.

Malko lui passa un bras autour de la taille, la soutint jusqu'à la Rolls. Ouvrant la portière arrière, il l'allongea sur le siège, monta à côté d'elle.

— Vite, démarrez ! cria-t-il à Juho de Carvalho.

Déjà, le policier de garde devant la résidence de l'ambassadeur américain, accourait.

Le vieux milliardaire démarra aussi vite qu'il le put. Dans le rétroviseur, Malko aperçut son visage blême et bouleversé.

— Mon Dieu, elle est blessée ! s'exclama-t-il.

— Un hôpital, dit Malko, il faut un hôpital, vite.

— Il y a l'hôpital Egas Moniz à côté, dit Carvalho, mais...

Malko regarda les narines pincées d'Amalia. Elle ne gémissait même pas. Il aperçut une énorme déchirure à la base du cou, une sortie de balle, par laquelle le sang giclait à gros bouillons.

Désespérément, il y appuya son pouce, cherchant l'artère. Il la trouva, glissa, il eut un haut-le-cœur. L'impression était abominable. Il sentait la vie s'échapper par la blessure, sachant qu'il arriverait trop tard. Julio de Carvalho dévalait à tombeau ouvert les petites rues de Lapa. L'odeur tiède et fade du sang remplissait la Rolls-Royce, effaçant celle du vieux cuir.

Alors qu'ils débouchaient sur la Marginale tout à coup Malko ne sentit plus la pression saccadée de l'artère contre son pouce. Désespérément, il pesa contre la cage thoracique et cela repartit un peu. Mais quelques secondes plus tard, de nouveau, le sang cessa de couler. Amalia venait de mourir dans ses bras, sans même avoir repris connaissance.

— Merde ! Merde ! merde ! fit Malko d'un ton si désespéré que Julio de Carvalho se retourna.

— Elle est...

— Oui, dit Malko. Ce n'est plus la peine d'aller à l'hôpital.

La Rolls-Royce fit brutalement demi-tour.

Quelques secondes plus tard, Julio de Carvalho s'engageait à toute allure sur l'avenida Da Ceuta pour rattraper le pont du 25 avril. Malko avait calé le corps d'Amalia sur la banquette arrière et était passé sur le siège avant à côté de Julio de Carvalho, contenant sa douleur, il mit un chargeur plein dans son pistolet.

Pourquoi fallait-il toujours qu'il apporte la mort ?

Il était probable que ses balles et celles de Chris Jones avaient tué *Niekoulourny* et Feitor. Mais cela ne redonnerait pas la vie à la jeune femme qui se trouvait derrière lui... Le ronronnement de la voiture lui apparut soudain différent ; ils étaient arrivés sur le grand pont cent mètres au-dessus des eaux boueuses du Tage. Le grondement des pneus sur le sol métallique était assourdissant. Julio de Carvalho poussa tout à coup une exclamation et donna un violent coup de frein, qui mit la voiture en travers.

Malko regarda devant lui, à travers le pare-brise.

Un « Pick-up » de l'armée portugaise barrait la route au milieu du pont. Plusieurs soldats veillaient autour, tranquilles et décontractés. Le véhicule militaire bloquait presque toute la chaussée. Le menton de Julio de Carvalho s'était brusquement décroché. Il passa la marche arrière et commença à reculer. Malko se pencha vers lui et remit le levier au point mort.

— Je vais passer, dit-il. Descendez. Vous direz que je vous ai forcé à me conduire.

Ils étaient encore trop loin pour que les soldats se soient rendu compte de leur manœuvre. Don Julio tourna un visage terrifié vers Malko.

— Vous ne passerez jamais !

— Si, dit Malko.

L'or de ses prunelles semblait recouvert d'une pellicule de glace.

Julio de Carvalho passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Je... je reste. Mais il vaudrait mieux que vous conduisiez.

Malko se glissa par-dessus le Portugais, se cala dans le siège du conducteur et passa en low. À côté de lui, Julio de Carvalho s'était tassé dans le profond siège de cuir. Impassible en apparence. Le ronflement du plancher métallique reprit. Malko avait posé son pistolet extra-plat sur le siège mais il n'en aurait pas besoin. La Phantom V avançait au-dessus du Tage à trente à l'heure. Il donna un coup de phares pour éclairer les soldats. Ceux-ci lui firent signe de stopper, plutôt étonnés. Ils n'avaient probablement jamais vu une Rolls de leur vie.

Le pied de Malko s'enfonça d'un coup jusqu'au plancher déchaînant les 260 chevaux. La lourde voiture bondit en avant.

Le « Pick-up » grandit à toute vitesse. Les soldats s'écartèrent précipitamment, saisissant leurs fusils. Malko obliqua un peu sur la gauche de façon à ce que l'avant de la Rolls heurte l'arrière du camion, s'accrochant de toutes ses forces au volant. Il y eut un choc effroyable, un éblouissement, la Rolls tangua, les pneus hurlèrent. Malko redressa le flanc gauche de la voiture frottant contre le parapet et reprit de la vitesse. Il se passa au moins dix secondes avant que claquent les premiers coups de feu. Une balle traversa la lunette arrière et se planta dans le pavillon. Puis à cause de la déclivité du pont, la voiture atteignit une zone où les soldats ne pouvaient plus tirer.

— Nous sommes passés ! cria Malko.

Il tourna la tête vers Julio de Carvalho. Le vieux milliardaire était recroquevillé, en petit tas sur son siège. Malko l'appela, le secoua. Il regarda dans le rétroviseur, personne ne le suivait. Il prit le risque de s'arrêter quelques secondes, de se pencher sur le vieux milliardaire. Ce dernier avait la bouche ouverte ; ne respirait plus. Sa main droite était encore crispée sur la poignée de la porte. Il était mort.

Mais il ne portait aucune blessure. L'émotion l'avait tué.

Malko redémarra, la tête vide. Sans même se presser. Il savait que

plus rien ne lui arriverait. Qu'il avait payé son péage. Il baissa la glace, et l'odeur des eucalyptus qui bordaient l'autoroute entra dans la voiture. Il continua à rouler, regardant parfois dans le rétroviseur si Amalia ne redressait pas la tête. Tout en sachant que c'était impossible.

BUSSIÈRE

CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)

en mars 2005

Mise en pages : Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris

Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. 50247. —

Dépôt légal : mars 2005.

Imprimé en France

[1] Movimento Réorganizativo do Partido do Proletariado.

[2] Grande place du centre de Lisbonne

[3] Le peuple c'est le M.F.A. Le M.F.A., c'est le peuple.

[4] Environ 750 francs.

[5] À bas le fascisme !

- [6] Littéralement « sans culture », le rustre.
- [7] Siège de la C.I.A.
- [8] Bobards
- [9] Comment organiser la PIDE sous un autre nom.
- [10] Tu le connais ?
- [11] Putain
- [12] Cochon ! porc immonde ! Je t'interdis de me toucher.
- [13] Boris ! arrête-la !
- [14] Natalia, reviens !
- [15] Traversez et prenez dans la première rue à droite
- [16] Natalia, petite mère ! Où es-tu ?
- [17] À votre arrivée dans le monde libre ! Natalia Ivanovna.
- [18] Mon petit pigeon !
- [19] Plus tard, mon petit pigeon, plus tard.
- [20] Ils vont rester ici ?
- [21] Salaud
- [22] Bon boulot, Krisantem !
- [23] Sors-le.
- [24] Attache-le
- [25] Va te faire foutre, fasciste !
- [26] Chief of Station
- [27] Des Bobards
- [28] Mon petit pigeon ! Tu oublies ta Natalia
- [29] Le Koulak ! Alors il avait pas confiance en moi. Il ne m'a jamais rien dit de cela...
- [30] C'est ce cochon de Youri Frolov, dit Cul noir.
- [31] Youri, ouvres vite !
- [32] Nous allons sortir tous ensemble, vous devant. Prévenez vos amis que vous êtes ici.
- [33] Ils vont tirer.
- [34] Ne tirez pas, ne tirez pas !
- [35] Bonjour, petit pigeon, tu as vu Tchernojopy
- [36] Mon petit pigeon !

[37]

[38] Vite, je vais mourir, aidez-moi.

[39] La délégation portugaise part pour le Mozambique.

[40] À bas la dictature militaire !